GIULIO LUPPI
Cartolajo
Legatore de Libri
Corsia de Servi N.° 589.
IN MILANO.

6. 10. 30

Nelle Effemeridi
letterarie, Felice
Mariottini ribatte
molte delle cose che
il Tholozan dice
sull'Italia e sugli
Italiani.

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE

EN LIVONIE, A ROME ET A NAPLES.

On trouve chez le méme Libraire,

Le Cuisinier Impérial, ou l'Art de faire la Cuisine pour toutes les fortunes, avec différentes Recettes d'Office et de Fruits confits, etc. Un gros vol. in-8. 6 f.

Contes Moraux pour l'instruction de la jeunesse, par madame le Prince-de-Beaumont, extraits de ses ouvrages, et publiés pour la première fois en forme de recueil. 5 vol. in-12. 5 f.

Contes Moraux d'Imbert, de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres. 2 vol. in-12. 3 f. 60 c.

Instructions de la Jeunesse, ou Notions élémentaires sur la Langue Française, la Géographie, la Mythologie, l'Histoire grecque et Romaine, et l'Histoire de France. 2 vol. in-12. 3 f. 60 c.

Le Galoubet du Vaudeville, ou le Meilleur des Chansonniers. Recueil choisi de Chansons, Vaudevilles et Couplets les plus nouveaux, avec un Calendrier pour la présente année 1806. In-18, fig. 1 f. 20 c.

Grammaire en Vaudevilles, ou Lettres à Caroline, sur la Grammaire française. In-12, fig. 2 f.

Heur et Malheur, suivis de quelques Soirées historiques, par l'Auteur du Nouveau Diable Boiteux, et des Fêtes et Courtisanes de la Grèce. 2 vol. in-12. 3 f. 60 c.

Les Revenans Véritables, ou Aventures du Chevalier de Morny, par l'Auteur de la Forêt, ou le Château de Saint-Alpin. 2 vol. in-12. 3 f. 60 c.

Romans de Pigault-Lebrun. 30 vol. in-12. 55 f.

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE

EN LIVONIE, A ROME ET A NAPLES,

FAISANT SUITE

AUX SOUVENIRS DE PARIS.

PAR AUGUSTE KOTZEBUE.

TRADUITS DE L'ALLEMAND.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, Galerie derrière le Théâtre-Français, n° 51;
Et BUISSON, Libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1806.

COUP-D'OEIL

SUR CET OUVRAGE,

PAR LE TRADUCTEUR.

APRÈS avoir vu avec quelle indécence M. Kotzebue a parlé de la France et des Français dans l'ouvrage qu'il a publié l'année dernière, on doit être curieux de savoir s'il a porté, dans son voyage en Italie, cet esprit de modération et de reconnaissance, cette bienveillance aimable, cette sagacité, ce goût sûr, cette finesse

de tact, et sur-tout cette politesse exquise, qui distinguent si éminemment l'auteur des *Souvenirs de Paris.*

Sans doute nous aurions quelque raison d'être jaloux s'il s'était montré plus juste envers nos voisins qu'il ne l'a été envers nous; mais que l'on se rassure, nous n'avons aucun reproche à lui faire à cet égard; il semble même que la chaleur du climat ait encore développé davantage ses esprits acrimonieux; par-tout il trouve matière à exhaler sa bile; il a tout vu du côté le plus désagréable; en un mot, si l'on en excepte les broccolis, le ricotta, le ma-

caroni, les oignons de Naples, le lachryma christi, le strachino de Milan et les paysanes du Tirol, il est très-peu de choses qui aient trouvé grace à ses yeux.

C'est sur-tout contre la religion qu'il se répand en invectives grossières; il ne laisse pas échapper la moindre occasion de prodiguer à ses ministres les épithètes les plus injurieuses et les plus outrageantes. Il s'annonce dans la Préface comme hérétique; mais il est vraiment trop modeste; car, après avoir lu son ouvrage, il n'est pas un homme sage et impartial qui ne le tienne pour l'athée le plus endurci et le plus éhonté; et

quelle opinion peut-on concevoir de la moralité d'un homme qui se respecte assez peu pour afficher de pareils principes? quelle confiance peut-on avoir en ses écrits ? Je ne conçois pas quel motif peut porter un écrivain à se déshonorer ainsi gratuitement dans l'esprit de ceux qui le lisent. M. Kotzebue se serait-il flatté, par hasard, que ses plats sarcasmes auraient le pouvoir d'opérer encore une révolution? Non; qu'il se détrompe. Il ne fait que répéter, mais sans sel, sans grace, sans esprit, les plaisanteries dont fourmillent les ouvrages de Voltaire, et qui ont été depuis si souvent rebattues par ses nom-

breux disciples. Elles ont produit tout leur effet; et quelque zèle que mettent désormais les sectateurs impies de ce grand homme à propager sa doctrine dangereuse, il est impossible qu'ils parviennent à renverser l'édifice simple et modeste qu'un gouvernement sage a cru devoir relever sur des bases solides, pour le soutien de l'état et le bonheur des peuples.

M. Kotzebue ignore-t-il donc que le plus beau titre dont puisse s'honorer un homme de lettres est celui d'honnête homme, d'écrivain moral? Ne sait-il pas que la première gloire à laquelle il

doive aspirer, est l'estime de ses contemporains, et après eux de la postérité, si ses ouvrages sont dignes de lui être transmis ? En dépréciant tout ce que l'art a produit de plus parfait chez les anciens et les modernes, M. Kotzebue ne fait que donner la mesure de ses connaissances et de son goût; mais en affectant de mépriser, de fouler aux pieds tout ce que les hommes ont de plus sacré, de plus respectable, il prouve la vérité de ce qu'on a dit contre lui; il justifie complètement les jugemens que les journaux étrangers, les nôtres, et ses compatriotes même, ont portés sur ses écrits, sa personne et sa moralité.

En traducteur fidèle, je n'ai omis ni ses digressions trop multipliées, et souvent peu judicieuses, ni ses imprécations contre la religion et les gouvernemens, parce que je n'ai pas cru que l'autorité de M. Kotzebue fût d'un assez grand poids pour leur porter l'atteinte la plus légère.

Il déclame continuellement contre les maîtres du monde, et prodigue les plus basses adulations à deux souverains devant lesquels il rampe et se prosterne, parce qu'il en reçoit des pensions. Ainsi gare aux potentats qui ne lui donneront pas de témoignages de leur munificence! Ils ont tout

à redouter de sa mauvaise humeur.

Enfin, les peuples ne sont pas moins l'objet de ses sorties virulentes; il maltraite sur-tout impitoyablement les pauvres Napolitains, qui ont osé ne pas accueillir favorablement *Misanthropie et Repentir.* Or, l'Europe entière doit savoir que c'est un crime irrémissible aux yeux de M. Kotzebue.

Il ne nous ménage pas davantage, nous qui n'avons pourtant pas envers lui ce tort impardonnable; il ne manque jamais l'occasion (le plus souvent même il la fait naître assez mal-adroite-

ment) de nous adresser quelques grosses injures (1); par exemple, il nous fait un crime de ne pas nous être laissés battre par ses chers compatriotes. A chaque page il nous reproche, avec aigreur et amertume, d'avoir usé des droits reconnus que nous donnait la victoire, pour enrichir nos musées des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Certes, c'est bien là une querelle d'Allemand. Qui ne sait pas que les places publiques, les temples, les palais de Rome, n'étaient ornés, en grande partie, que de colonnes, de statues, d'obélis-

(1) On n'en verra qu'un léger échantillon; il n'eût pas été convenable de publier sans restriction de pareilles sottises.

ques, etc., conquis chez des ennemis vaincus? et qui jamais se fût avisé de dire aux Romains qu'ils devaient rougir en considérant ces trophées glorieux?

Comme tous ses confrères de la secte anti-religieuse, il a toujours à la bouche les mots de bienfaisance et d'humanité. A l'entendre, c'est dans son cœur que la sensibilité est venue chercher son dernier asyle; et pour nous en convaincre, il nous raconte ingénuement qu'à Naples, il s'est donné le petit plaisir de voir pendre un malfaiteur; il ne fait grace d'aucune des circonstances du supplice, et ne perd de vue le patient que lors-

que la confrérie des pénitens noirs s'empare du cadavre pour lui rendre les derniers devoirs.

Après avoir fait la part de la critique, il est juste de ne pas refuser à M. Kotzebue la portion d'éloges que mérite son ouvrage. On y trouvera des tableaux vrais, vivement saisis par l'imagination, et peints avec des couleurs brillantes; des descriptions topographiques bien faites, quelques observations judicieuses, et des pensées sentimentales. On ne lira pas sans un vif intérêt les chapitres sur *Naples*, *le Vésuve*, *Pompéia*, *Portici*, *Tivoli*, *les Catacombes*, *Bologne*, *Zambeccari*, *le Tirol*, etc.

Enfin, lorsque l'auteur ne parle ni de la religion, ni des gouvernemens, ni des arts, ni de lui ou de ses œuvres, on ne peut lui contester une manière originale, qui fait que l'on éprouve du plaisir à le lire. D'ailleurs, il a tout vu, tout observé en détail; il s'arrête quelquefois à des objets minutieux ou indignes de fixer l'attention; mais du moins, on est à-peu-près certain que rien ne lui est échappé; et sous ce rapport, son livre servira long-temps de manuel aux voyageurs qui visiteront l'Italie.

On me saura peut-être mauvais gré de n'avoir pas retranché deux

chapitres très-longs, dont l'un contient une nomenclature fastidieuse des manuscrits de la bibliothèque royale à Naples ; et l'autre, des documens historiques, qui prouvent l'influence que la cour de Rome a voulu de tout temps exercer sur celle de Russie. Je conviens qu'ils devront paraître fades et insipides au plus grand nombre de ceux qui les liront ; mais je n'ai pas cru devoir les supprimer, par la raison que l'auteur m'a paru y attacher une grande importance, puisqu'il y a consacré la plus grande partie de son séjour à Naples, et parce qu'en effet ils peuvent offrir quelque intérêt aux

bibliographes et aux politiques.

Quelques critiques ont reproché l'année dernière au traducteur *des Souvenirs de Paris* d'avoir répondu par des notes un peu vives aux calomnies dont cet ouvrage est rempli. Je ne m'établirai pas juge de ce différend; mais quoique cette opinion n'ait pas été généralement adoptée, et qu'au contraire des personnes, peut-être trop indulgentes, aient attribué aux notes une bonne partie du succès de cette traduction, je n'ai pas cru devoir en ajouter à celle-ci. Je laisse chaque lecteur les placer lui-même où bon lui semblera; et je suis cer-

tain d'avance que plus d'un regrettera de n'en pas trouver.

Bref, malgré ses défectuosités, cet ouvrage doit réussir; il sera lu et recherché d'abord par ceux qui ne connaissent pas l'Italie, et ensuite par ceux qui, l'ayant visitée, seront curieux de voir comment un homme qui a la manie de tout juger, et qui le fait d'après une manière qui lui est particulière, s'exprime sur ce beau pays, si digne, par son climat, ses productions, son sol, et les chefs-d'œuvre qu'il possède, de l'admiration générale qu'il inspire à tous les amis des arts et de la belle nature. Je le répète, cet ouvrage amu-

sera, mais à coup sûr, il ne procurera point à M. Kotzebue, chez les étrangers, la considération que sa conduite et ses principes lui ont fait perdre depuis long-temps dans l'esprit même de ses compatriotes.

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE

EN LIVONIE, A ROME ET A NAPLES.

CHAPITRE PREMIER,

qui tiendra lieu de préface.

LISTE des personnes qui ne doivent pas lire cet ouvrage.

1° Tous les artistes et soi-disant connaisseurs, à moins qu'il ne leur plaise de hausser les épaules à chaque ligne, en signe de pitié. Attendu que ces messieurs considèrent l'art comme une chose finie, et que moi je le regarde, au contraire, comme une chose qui se renouvelle chaque jour; qu'ils le considèrent comme la création d'une forme, et moi comme une émanation de l'esprit; qu'ils le considèrent comme l'épreuve d'un œil

exercé, et moi comme une occupation de l'ame; enfin par la raison que la forme est tout pour eux et qu'elle n'est rien pour moi, nous ne pouvons jamais nous trouver d'accord; je ne leur apprendrai rien, mais je n'apprendrai rien d'eux : ainsi nous demeurerons éternellement en opposition.

2° Tous ceux qui quoiqu'aimant véritablement l'art et ses chefs-d'œuvre n'aiment point à en entendre parler. De tels lecteurs devront passer la plus grande partie de l'ouvrage, je leur promets d'avance de ne pas m'en fâcher.

Je n'ai pas écrit pour offrir un catalogue fade de curiosités, comme a fait Folkmann; ou pour faire parade d'une profonde érudition et d'une grande connaissance des auteurs anciens, à l'exemple de Stollberg, qui ne peut voir une chèvre sans citer à cette occasion un passage de Virgile; ou pour paraître spirituel aux dépens d'autrui, comme Gorani; ou pour faire des descriptions sentimentales, comme Meyer, etc. Ce-

lui qui cherche tout cela peut mettre mon livre de côté. Je pense que l'auteur qui écrit un voyage doit parler naturellement et sans affectation; si le voyageur est un homme simple et bon, s'il intéresse, on trouvera du plaisir à le lire, parce que son ame doit se peindre sans art dans chacune de ses descriptions; mais si l'auteur est emprunté ou guindé, s'il veut se montrer ce qu'il n'est pas, ou donner plus qu'il ne possède, alors le lecteur ne peut prendre aucun plaisir à son livre, il se trouvera lui-même mal à son aise en le lisant, comme s'il parlait à un bègue, auquel il voudrait souffler chaque mot à mesure qu'il parle.

On a tant de fois décrit l'Italie, qu'il serait ridicule de prétendre en dire quelque chose de nouveau; mais il reste encore à présenter une chose assez rare: je veux parler de la relation fidèle d'un voyageur qui raconte de quelle manière il a vu les objets, tandis que la plupart ne font que répéter ce qu'on a dit avant eux, ou disent le contraire de

ce qu'ils ont vu. De tels gens ont déja conçu la forme de leur livre avant de se mettre en voiture; d'avance ils veulent faire un voyage sentimental, savant, ou spirituel; dès-lors ils adaptent à cette forme tout ce qu'ils voient, tout ce qui leur arrive, et ils ne considèrent rien sans prévention.

Je n'ai point fait de plan, j'ai pris rarement mes tablettes à la main, mais je me suis levé chaque matin avant le jour; et pendant trois ou quatre heures que je passais sans être interrompu et dans la plus entière solitude, j'ai écrit franchement et sincèrement tout ce que j'avais vu, senti et pensé la veille. Ce n'était d'abord que pour soulager ma mémoire; mais peu à peu j'ai fait un livre. S'il est bon, il n'a pas besoin d'excuse; s'il est mauvais, les excuses seraient inutiles. Cependant je dois empêcher une fausse interprétation. Par malheur j'ai trouvé si souvent l'occasion de tourner en ridicule l'esprit des prêtres et la superstition, que le lecteur super-

ficiel ou malveillant pourrait m'accuser peut-être d'avoir voulu attaquer la religion elle-même : je crois donc nécessaire de me mettre à l'abri de cette accusation par une déclaration solemnelle. Personne plus que moi n'est convaincu de la necessité d'une religion positive. Les lois ne font que lier la société, mais la religion l'enchaîne ; elle est la philosophie du peuple ; elle est pour lui un soutien dans la douleur, une étoile d'espérance dans le malheur, un frein dans la prospérité, une égide contre les horreurs de la mort ; elle apprend à l'homme sensuel à respecter les liens de la nature, elle est la créatrice et la conservatrice du bonheur des familles, le plus grand de tous ceux dont nous jouissons sur la terre ; malheur donc à celui qui concevrait la coupable pensée d'enlever au peuple les plaisirs et les consolations qu'il en reçoit ! Mais quand les prêtres abusent du penchant qui porte le peuple vers tout ce qui est surnaturel, pour l'attirer dans les piéges de la plus pro-

fonde superstition; quand ils dégradent la religion en en faisant l'instrument de leur ambition et de leur cupidité; quand ils accumulent fable sur fable, qu'ils compriment les efforts de ceux qui voudraient s'instruire, et qu'ils éteignent, pour ainsi dire, les lumières, afin qu'on ne puisse mettre au jour leur ignorance; quand ils s'engraissent de la sueur du peuple, et colorent leurs joues avec son sang; quand ils anéantissent la raison au point que la stupidité même n'est pas encore assez pour eux: alors il est permis de tonner contre cette méchante race; elle n'a rien de commun avec la religion. Cependant il est encore, Dieu merci, des prêtres dignes à tous égards de notre amour et de nos respects; moi-même je compte un prêtre catholique parmi mes meilleurs amis.

Peut-être ne serais-je pas revenu sur une matière à-peu-près épuisée par Voltaire, si nous ne vivions dans un temps remarquable, où l'un des grands génies de notre siècle (qui n'a plus de con-

fiance en lui-même, parce que le sentiment de la véritable grandeur d'ame l'a abandonné) s'est appuyé sur le frêle bâton de la superstition, qu'il fait peser lourdement sur le peuple, pour le forcer à tourner le dos à la lumière, et à s'enfoncer bien vîte, avec les yeux fermés, dans la nuit épaisse du treizième siècle. C'est pour cela que ce qui a été dit souvent peut encore se dire à propos. Quiconque arrache à la superstition son masque hideux et les haillons dont elle se couvre, fait bien : tout homme impartial se gardera de l'accuser d'avoir voulu attaquer la religion.

Dans les années qui précédèrent mon voyage en Italie, je n'avais rien lu sur ce pays ; lorsque je fus résolu de l'entreprendre, je ne voulus rien lire non plus, pour que mon jugement ne fût influencé par aucune opinion étrangère. Seulement, pendant mon séjour à Naples, un ami me prêta le Voyage de Folkmann ; je ne fis que le parcourir et le feuilleter, car il serait difficile de le lire

en entier. A Rome au contraire, et dans les autres endroits que je visitai, je n'eus aucun fil pour me guider, ce qui, je crois, n'en vaut que mieux. Seulement là où j'ai voulu orner le tableau de Rome moderne par un souvenir de Rome ancienne, je me suis servi en partie de la description d'Adler, et en partie d'un ouvrage moderne ou récemment réimprimé, et qui a pour titre *Accurata e succinta descrizione topografica della antichita di Roma*, par l'abbé Venuti. Le guide de Rome, par Vasi, est souvent peu fidèle et par trop louangeur. Je dois aussi beaucoup à la fréquentation des artistes en tout genre que j'ai vus. Je me flatte donc de présenter aux voyageurs un livre qui les guidera d'une manière sûre, au moins pendant dix ans, et dans lequel ils trouveront, sinon des jugemens approfondis, du moins des idées qu'ils n'auront rencontrées nulle part. A coup sûr, mon jugement sera confirmé par celui qui viendra à Rome et à Naples sans prévention, et qui exa-

minera les choses avec impartialité. A la vérité mon séjour en Italie n'a pas été long, mais je ne vois pas pourquoi cela diminuerait le mérite des jugemens que j'ai portés. Le talent de bien juger nous vient de la nature; celui qui ne le possède pas ne l'acquerra jamais; ou l'on voit bien dès la première fois, ou l'on ne verra jamais bien. Ce qui surprend réellement, ce qui est réellement digne de remarque, se fait sentir au premier coup-d'œil, je dirais presque seulement au premier coup-d'œil. Quand on a le temps de s'accoutumer à un objet, le regard observateur est déja perdu. Moi aussi j'ai vu plus d'une fois les plus fameux chefs-d'œuvre de l'art, et j'ai toujours remarqué que ma première impression, mon premier jugement, étaient les plus sûrs et les plus pénétrans. C'est pour cela que j'ai tâché de m'arrêter à cette impression, afin de la décrire quelques minutes après. Celui qui voudra ne regarder mon livre que comme un recueil d'observations et de remarques fugitives en sera

le maître, mais je crois que celles-là ne sont pas toujours les plus mauvaises. Tout ce que j'ai décrit je l'ai réellement vu. Il y a aussi beaucoup de choses que je n'ai pas vues, mais celles-là sont peu importantes. Du reste la forme de mon livre est celle de mon voyage même; je ne me suis attaché à aucun ordre, j'ai dit tout ce qui m'est venu dans la pensée. Le lecteur ne doit donc pas étudier avec moi, mais seulement m'accompagner dans les excursions que j'ai faites, et qui n'ont eu d'autre règle que les vents, la saison, ou mon caprice.

CHAPITRE II.

Introduction.

Le desir de changer est inné dans l'homme, ou plutôt c'est un vice de sa constitution : il veut que tout change et passe aussi rapidement que lui ; il se lasse même du bonheur. Un certain roi fort heureux jeta dans les flots son anneau le plus précieux, pour interrompre la fatigante monotonie de son bonheur continuel ; un malheur subit entraîne avec lui une sorte de consolation, c'est-à-dire le sentiment qu'on éprouve en changeant de position.

Cependant ce penchant naturel à l'homme peut, quand il s'y abandonne avec trop de complaisance, devenir une plante parasite qui enveloppe les autres, et finit par les étouffer. Je crois que depuis quarante ou cinquante ans cette manie de changer s'est accrue singulièrement, en grand comme en petit, de-

puis la législation jusqu'aux chansons. Nos pères réfléchissaient murement, ils pesaient scrupuleusement chaque détail avant de s'arrêter à une forme de législation, mais ils ne changeaient rien à celle qu'ils avaient adoptée, et à laquelle ils s'étaient soumis depuis des siècles. Ils appuyaient leur opinion par des citations, et jamais par les armes. Nos pères allaient au spectacle, et ils étaient satisfaits quand on leur donnait quatre pièces nouvelles par année: aujourd'hui il nous en faut autant par mois; et plutôt que de revoir souvent une bonne pièce, on aime mieux courir à la *Nymphe du Danube* (1). De leur temps on ne connaissait que Wolf et Leibnitz; nous, au contraire, nous nous enorgueillissons d'une cohorte de génies supérieurs, qui nous expliquent la grande énigme du monde, et qui, comme le dit très-bien en ma présence la très-spirituelle madame de Staël, ressemblent parfaitement

(1) Pièce féerie en cinq actes, par Siewers.

à ce menteur plaisant de *Munsch Hausen* (1), qui ne pouvant franchir un fossé assez large, se prit lui-même par la queue pour s'élancer de l'autre côté. Nous jouissons, en outre, du plaisir de sauter tous les jours d'un système à un autre. Les modes même, quoique toujours variables, se maintenaient cependant autrefois pendant quelques semaines.

Il en était de même des voyages. Nos pères, assis tranquillement, lisaient dans la Bible cette prière : « Mon Dieu! « que ma fuite ne se fasse pas en hiver »! Ils demeuraient aussi chez eux pendant l'été, à moins que quelque affaire pressante ne les forçât d'en sortir. Etaient-ils obligés d'entreprendre un voyage de vingt milles, ils prenaient congé de toute leur famille, ils se faisaient des adieux déchirans, et croyaient souvent nécessaire de faire un testament. Maintenant, grand Dieu! à peine sait-on deux jours

(1) Titre d'un roman allemand très-facétieux.

d'avance qu'on va partir pour Paris ou pour Londres; on saute aussi lestement dans une chaise-de-poste, qu'on entrait autrefois dans une litière qui conduisait nos pères à l'église la plus prochaine pour y faire leur méridienne. Pour peu que cette fureur de voyager se propage encore, je ne désespère pas de voir émigrer des nations entières, sans qu'elles y soient forcées par le trop grand nombre de population ou par les tracasseries de leurs voisins, mais uniquement pour le plaisir de changer. C'est cet attrait de la nouveauté qui pousse le Tartare nomade de désert en désert, et moi, cher lecteur, des bords de la Mer Baltique au golfe de Naples.

Nos pères employaient leur argent à élever pour leurs descendans de lourdes masses de pierres, qui, après des siècles, bravent encore le temps et le levier destructeur; nous dépensons le nôtre pour acquérir une expérience utile à nos neveux : l'un balance l'autre; je penche même à donner la préférence

au dernier. Les bâtimens tombent en ruine, et l'expérience conserve toujours le même mérite: c'est une monnaie qui a cours dans tout l'univers, et dont le coin ne s'altère jamais. Les leçons de sagesse que contiennent les immortels écrits de Salomon sont aussi frappantes aujourd'hui qu'elles l'étaient il y a deux mille ans.

Quiconque voudra regarder ces observations, ce bavardage, ces paradoxes, n'importe quel nom il leur donnera, comme une apologie de mon goût pour les voyages, me fera grand plaisir, car dans le fait je ne saurais en offrir une autre; mais, attendu qu'elle me paraît suffisante, je vais commencer gaiement le détail de mes petites aventures. Le lecteur connaît ma manière. Je ne voyage ni comme savant ni comme connaisseur, mais tout simplement comme homme; je m'abandonne aux sensations que j'éprouve, j'écris sans affectation et sans art; je considère le public comme un aimable compagnon de voyage, qui

roule avec moi de ville en ville, de village en village, et avec lequel je m'égare quelquefois dans un sentier agréable et romantique. Que celui à qui cela conviendra chemine donc avec moi sans s'inquiéter de rien, et qu'il accepte le bouquet de fleurs des champs que je vais essayer de cueillir pour lui. Quant à celui qui trouvera mon plan mauvais, qu'il reste en arrière, et qu'il aille, si cela lui plaît, chercher un bouquet dans une serre chaude.

CHAPITRE III.

L'Empereur Alexandre.

Je ne parle point ici de ce fameux voyageur qui a parcouru l'univers suivi d'une nombreuse compagnie, et qui aurait eu volontiers la fantaisie de faire bâtir un pont pour aller dans la lune : je parle du génie bienfaisant de la Russie, en l'honneur de qui les habitans de la lune construiraient avec plaisir un pont qui pût les conduire jusqu'à lui, s'ils le connaissaient.

Cet Alexandre voyage aussi cette année dans ses provinces allemandes ; non pas, comme moi, pour cueillir des fleurs, mais pour recueillir les fruits qui commencent à mûrir aux rayons de sa sagesse. Je ne nommerai pas amour, mais passion, le sentiment qu'on éprouve pour ce souverain en Estonie et en Livonie ; je ne raconte réellement que ce que

j'ai vu ; chaque œil étincelle, chaque front s'épanouit, chaque langue se délie, dès qu'on entend prononcer son nom. Il n'a passé que deux jours à Revel, et cependant chacun pleurait lors de son départ, comme s'il se fût séparé de l'ami le plus tendre.

Ce qui prouve mieux que tout ce qu'on pourrait dire l'amour qu'il inspire, c'est le transport avec lequel fut acceptée la proposition que fit le brave Riesmann, procureur du gouvernement, de célébrer tous les ans, par une fête donnée aux pauvres, le jour à jamais mémorable où l'empereur est entré dans Revel. C'est par l'amour véritable de son peuple que s'honore un bon prince.

Outre cette cène fondée à Revel, je pourrais citer cent faits semblables ; car si je ne rapportais que de simples paroles on pourrait m'accuser de flatterie, moi qui l'ai vu, qui lui ai parlé, et qui ai été enchanté de sa grace et de

son affabilité, ainsi que tous ceux qui l'ont approché, de quelque condition qu'ils aient été.

Je dois m'arrêter après cet aveu, car je ne pourrais parler de lui froidement, et je ne veux fournir à personne l'occasion de mal interpréter la chaleur que je mettrais à faire son éloge.

Pour se procurer la plus parfaite jouissance, Alexandre devrait se déguiser, et se répandre parmi son peuple, comme le faisaient autrefois les monarques d'orient; quel délicieux moment pour lui!

Honneur à la mère qui l'a mis au monde! Honneur aussi au grand homme autrefois son instituteur, maintenant son ami, qui sut répandre une telle semence sur cette terre féconde! On devine que je parle de Laharpe.

Pour se trouver quelques heures plutôt dans les bras de sa mère et de son épouse, Alexandre se sépara de sa suite, et se jeta dans la voiture légère et presque découverte du grand-maré-

chal de la cour. Je l'ai vu arriver à Yeves, n'ayant d'autre cortège que l'amour de son peuple. Après s'être arrêté peu d'instans, il poursuivit sa route, malgré la nuit obscure, à travers des forêts désertes, rassuré par le sentiment intérieur de sa conscience, qui lui disait que l'amour veillait sur sa vie bienfaisante. Il donna des soins vraiment paternels à un postillon qui avait eu le malheur de tomber et de se casser la jambe. L'empereur ne voulut pas quitter la place avant que le chirurgien, qu'on avait été chercher fort loin, ne fût arrivé, et que le malheureux n'eût été remis à ses soins. Les présens dont il le combla sont peu de chose pour un empereur; mais qu'il soit demeuré près de lui jusqu'à l'arrivé des secours; qu'il lui ait prodigué, en attendant, toutes les consolations que peuvent offrir l'humanité et la plus tendre philanthropie; qu'enfin il ne se soit pas contenté de le payer avec de l'argent, comme les grands ont coutume

de le faire ; c'est un trait admirable de la part d'un souverain qui commande à trente millions d'hommes.

CHAPITRE IV.

Nouvelle Constitution des Paysans de Livonie.

Depuis long-temps on vante, dans les journaux et autres écrits périodiques, la constitution nouvelle et bienfaisante que la noblesse de la Livonie et de l'Estonie a donnée à ses paysans. Je suis d'autant plus de l'avis de ceux qui en ont fait l'éloge, que ce nouveau bienfait est émané de la volonté que l'empereur a manifestée à cet égard, mais quant à l'exécution de cette volonté, je crois que jusqu'à présent ce qu'on en a dit est prématuré. La constitution des Livoniens vient d'être imprimée, et elle est dans les mains de tout le monde. Je ne me permettrai pas de la juger, mais je ne puis me taire sur un fait que voici. Lorsque je quittai la Livonie, la commission impériale chargée de publier la nouvelle constitution était en activité;

mais beaucoup de paysans, et particulièrement ceux qui avaient de bons seigneurs, témoignèrent leur mécontentement, et demandèrent qu'on leur laissât l'ancienne. Cela ne prouve rien, sans doute, car ce qui est nouveau éprouve toujours de l'opposition, quand même il en résulterait un bien évident; mais les paysans s'attendaient à toute autre chose: ils avaient imaginé que l'empereur voulait les rendre tout-à-fait libres; ils sont même encore persuadés qu'il l'a ordonné, mais que la commission, qui est en partie composée de leurs seigneurs, a jugé à propos de ne pas les en instruire. (De là les mal-entendus, qui prouvent qu'on ne saurait agir avec trop de précaution avec des aveugles ou des hommes aveuglés). Cependant cette prière instante et réitérée de leur laisser l'ancienne constitution semblerait exiger que l'on suspendît pour quelque temps son jugement sur la nouvelle. Quelques années d'un résultat heureux récompenseront le zèle des seigneurs; le bruit

odieux qui les accuse d'avoir eu l'intention de gagner à la nouvelle constitution cessera de lui-même, et on rendra justice au sentiment d'humanité qui les aura guidés. Quelques-uns prétendent qu'elle est plus avantageuse pour les paysans que celle des nobles estoniens, et ce qui le prouverait, c'est la crainte que ceux-ci témoignent d'être obligés de l'accepter. Il est vrai que la noblesse estonienne en a tracé une qui n'est pas tout-à-fait semblable à celle dont j'ai parlé plus haut, mais lors de mon départ elle n'avait pas été sanctionnée par l'empereur. Il me semble qu'il s'y est glissé une erreur, et je la relève avec tout le respect que je dois à ceux de qui elle émane. Il était autrefois permis aux paysans qui se croyaient opprimés d'adresser leurs plaintes au gouvernement; maintenant ils auront à cet effet trois tribunaux, mais chacun de ces tribunaux est uniquement composé de nobles, et le troisième est sans appel. Quelque probes, quelque désintéressés que soient

ces nobles, il ne me paraît pas juste, il me semble contraire au but que l'on se propose, d'isoler, pour ainsi dire, du monarque une certaine classe d'hommes, de lui fermer tous les chemins pour arriver au trône, et de mettre exclusivement son sort entre les mains de ses seigneurs. Si quelque jour un mauvais esprit de corps s'emparait de ces derniers (ce qui n'est point à craindre de la génération actuelle), que deviendraient alors les pauvres Estoniens ? A la vérité, chaque seigneur a établi dans sa terre un tribunal de paysans dont les membres, nommés par les paysans, dictent les jugemens et infligent les peines; mais le seigneur nomme lui-même le président de ces tribunaux, ainsi il conserve sur ses serfs une trop grande influence pour croire que ceux-ci osent jamais prononcer un jugement qui lui déplaise. C'est, sans comparaison, comme si un prince établissait un tribunal composé seulement de courtisans, et qu'il le fît présider par son

chambellan. Mais, comme je l'ai dit; cette constitution n'étant point encore adoptée par le prince, il serait inconsidéré d'en parler davantage. Si l'on pouvait supposer que les descendans partageassent toujours les sentimens de leurs pères, je n'aurais pas dit un mot là-dessus, car j'avoue avec plaisir que l'esprit actuel de la noblesse d'Estonie est excellent, et qu'on ne doit pas craindre de sa part le moindre abus d'autorité.

CHAPITRE V.

Tempête sur le lac Peipus.

Le lac Peipus, qui est beaucoup moins connu et moins pittoresque que le lac de Genève, m'a offert cette fois un spectacle horriblement beau. Je côtoyais lentement ses bords sablonneux, quand un sifflement aigu se fit entendre dans les airs; il se manifesta un ouragan terrible dans la région supérieure seulement, car le lac était parfaitement calme, et c'était précisément ce contraste de la tranquillité de ses eaux avec le bruit impétueux des aquilons déchaînés que j'entendais au-dessus de ma tête qui était plus effrayant que si les vagues se fussent élancées dans les airs. A droite, au-dessus d'une sombre forêt de sapins, des éclairs sillonnaient des nuages noirs et amoncelés; à gauche, d'autres nuages qui roulaient au-dessus du lac, et semblaient un drap mortuaire étendu

sur ses eaux limpides, dérobaient à ma vue la côte opposée, dont je n'étais qu'à un mille. Les mouettes voltigeaient sur la surface du lac, en poussant des cris aigus; deux petites barques de pêcheurs cherchaient à rejoindre le bord. Les deux armées redoutables s'avancent lentement l'une vers l'autre; à droite, le tonnerre retentit jusqu'au fond de la forêt; à gauche il roule sourdement au-dessus de la côte. L'œil ne découvrait pas une seule cabane dans les environs, seulement quelques filets étaient tendus çà et là. Cependant le tonnerre succédait de plus en plus rapidement aux éclairs : pas une goutte de pluie, le calme le plus effrayant régnait sur la terre. Tout-à-coup un éclair dirigé sur le lac se divisa en étincelles innombrables en touchant à la surface de l'eau; ce fut le signal auquel des torrens de grêle, qui se précipitaient avec une violence incroyable, couvrirent la terre, en quelques minutes, à plusieurs pouces d'épaisseur. Chaque grêlon était au moins de la gros-

seur d'une fêve. Il fallut s'arrêter; le postillon mit pied à terre, les domestiques descendirent de dessus le siége, et se cachèrent sous la voiture; mais la grêle tombait avec tant de force sur les chevaux, qu'ils ne voulurent pas demeurer long-temps en place; les hommes furent obligés de sortir de leur retraite, et de livrer leur dos à la tempête pour retenir ces animaux indociles. La grêle était si épaisse, qu'elle avait dérobé le peu de jour qui restait; les objets les plus proches avaient entièrement disparu, je ne voyais qu'à peine les chevaux de ma voiture; on ne recevait de lumière que des éclairs qui sillonnaient fréquemment les torrens de grêle, et auxquels succédaient les craquemens effroyables et multipliés de la foudre. Il n'y avait aucun objet aux environs qui pût l'attirer, aussi je m'attendais à chaque instant à voir écraser les hommes et les chevaux, ou à souffrir moi-même la mort heureuse de Romulus. Sept à huit minutes passées dans cette horrible an-

xiété m'ont semblé autant d'heures. Enfin l'orage s'éloigna, et se perdit sur la forêt, les hommes et les chevaux commencèrent à respirer, et il ne resta bien tôt plus de cet affreux spectacle que la singulière jouissance que l'on éprouve en voyant les traces d'un grand danger auquel on vient d'échapper. Des chemins inondés et bordés de couches épaisses de grêle ; à quelque distance de moi, sur un arbre mort, un aigle (on en voit beaucoup dans ces contrées sauvages) qui se trouvait, malgré lui, forcé de demeurer auprès des hommes, parce que l'orage avait probablement engourdi ses ailes ; plus loin, un troupeau dispersé, autour duquel rôdait un loup affamé. (C'est ainsi que le voleur profite d'un incendie pour piller les effets des fugitifs consternés.)

Enfin le soleil reparut, avec lui la lumière, et tout rentra dans l'ordre. A la première poste où nous arrivâmes, on ne savait rien de cette épouvantable tempête ; ma voiture seule en portait des

traces, car la grêle qui couvrait l'impériale n'était pas fondue, quoiqu'elle fût tombée depuis une heure et demie. Ainsi l'heureux habitant de la frontière d'un pays qui jouit de la paix, voit arriver sans s'émouvoir celui qui fuit les contrées ravagées par la guerre, et qui emporte avec lui les traces de la dévastation.

CHAPITRE VI.

Dorpt.

On s'aperçoit bien en entrant à Dorpt que c'est le siége d'une université, car on rencontre à chaque instant des jeunes gens qui portent le casque sans être soldats; c'est une mode qui ne peut convenir qu'à des étudians. Cependant ces casques ne vont pas mal; une espèce d'uniforme ajoute encore à l'illusion: cet uniforme est fort élégant, de couleur bleu-foncé, avec revers de velours noir, le collet de la même couleur et brodé en or, veste et culotte blanches. Quelques-uns de ces jeunes héros joignent à cet uniforme un grand sabre courbé et des bottes demi-fortes, avec des éperons, de sorte qu'on dirait qu'ils vont au combat plutôt qu'à l'université. Il en est de même par-tout où les muses ont des autels; et quel est celui de nous, vieux enfans des neuf sœurs, qui, pendant quelque temps

de sa vie, n'ait pas fait une affaire importante de toutes ces misères? Pourvu que ces jeunes gens ne s'écartent pas trop des voies de la sagesse, on peut fort bien excuser ces jeux innocens. Au reste, malgré leur aspect guerrier, ils sont si bien élevés, qu'il serait difficile de trouver quelque chose de mieux dans toutes les universités de l'Allemagne, à en juger au moins par ceux avec lesquels je me suis trouvé.

On doit avoir remarqué depuis longtemps, en Allemagne, que ce sont les jeunes Livoniens et Estoniens qui sont les mieux élevés, et qu'on peut généralement les présenter dans toutes les bonnes sociétés. La raison en est simple: en Estonie et en Livonie, il n'y a que la noblesse, les ministres de la religion (qui dans tous les états vont de pair avec la noblesse), et les personnes qui occupent les premiers emplois civils, qui fassent étudier leurs enfans. Ils prennent ainsi, en vivant dans les villes, les usages et les manières qui distin-

guent si avantageusement ces provinces, et comme ils ne vont, dès leur jeunesse, que dans la bonne société, ils n'ont presque point d'occasion de fréquenter mauvaise compagnie et de corrompre leurs mœurs. Quelle différence il y a entre cette jeunesse et les Allemands de quatorze à quinze ans, qui sont lourds, simples et timides. En Estonie et en Livonie, les jeunes gens ne sont que très-rarement aussi peu avancés; on leur apprend à agir avec discrétion, car le bon ton tient à l'ordre d'une maison, et c'est l'éducation qui le leur donne. C'est aussi par ce motif que le dialecte de la Livonie est de tous ceux de l'Allemagne le plus agréable, à mon avis. Mais j'oublie que je suis encore à Dorpt.

C'est un fait très-certain, qu'il a été question de transférer à Plescow l'université de Dorpt, quoique le sénat académique, ou plutôt M. le professeur Scherer, en son nom, ait formellement protesté dans les gazettes, et même d'un ton qui ne convenait pas trop à un corps

aussi respectable. Il y est dit, entre autres, que la nouvelle est *historiquement fausse;* il est assez extraordinaire d'écrire qu'une nouvelle est *historiquement fausse,* parce que c'est le professeur d'*histoire* qui a commencé à la répandre; car d'après des renseignemens authentiques, qui m'ont été donnés en temps et lieux, c'est ce professeur qui l'apporta de Pétersbourg, et qui annonça au recteur, en présence du curateur, que cela était officiel, et non pas pour punir la ville comme on le prétend maintenant, mais bien l'université elle-même, pour des motifs dont je ne ferai pas mention. La chose était si sérieuse, que plusieurs songeaient déja à vendre leurs maisons. Mais, attendu qu'on ne se soucie pas plus à Dorpt qu'en tout autre lieu d'entendre la vérité, et que l'homme franc qui en fait profession doit être calomnié, on se permit de crier beaucoup contre moi, quoique je ne fusse intéressé d'aucune façon dans cette affaire. Peut-être ce que je dis ici me fera encore calom-

nier, mais je previens que je n'y répondrai pas. Je mets mon nom à tout ce que j'écris : mon intention ne sera jamais d'attaquer l'honneur de personne.

La troupe dramatique de Runtheler s'est établie depuis quelque temps à Dorpt. On lit sur le frontispice de la salle de comédie ces mots : *Seigneur, ayez pitié de nous.* Cette troupe a représenté, entre autres, une comédie manuscrite, intitulée *Un Regard sur l'Avenir,* dont plusieurs des spectateurs m'ont fait une description très-comique. Sur l'avant-scène était un banc de gazon, sur lequel deux acteurs vinrent s'asseoir, puis se racontèrent toutes sortes de choses, et se retirèrent pour faire place à deux autres. Ce changement de deux personnages recommença si souvent, que le public s'en fatiga, et maudit ce pauvre banc de gazon, qui lui offrait toujours la même chose. L'auteur est un professeur de Dorpt; mais comme il ne s'est pas fait connaître, il est juste que je ne dise pas son nom.

Comment donc se fait-il que chacun croie qu'il soit si facile de faire une comédie? On ne s'adonne à aucun genre d'écrire avec plus d'assurance qu'à celui-là. C'est cependant celui sur lequel la critique s'exerce avec plus de légèreté et plus de sévérité. Quand leurs tentatives ne sont pas heureuses, les auteurs ne se persuadent jamais que ce soit leur faute, mais celle du public, qui n'a point de goût pour ce qui est vraiment beau. Alors, comme ils ne peuvent se venger sur ce public imbécille, ils prennent leur revanche sur le petit nombre des auteurs dramatiques qui obtiennent ordinairement des succès: leur malignité s'exerce avec acharnement sur eux.

Ces êtres, tout gonflés du besoin de médire,
Trouvent qu'il est plus grand de blâmer que d'écrire;
Eux dont les noms obscurs, au mérite inconnus,
Sont répétés sans cesse, et jamais retenus.

Le poëte qu'ils traitent si mal doit se consoler en répétant, avec Chazet,

Je chercherai dans leur plaisir
Ma réponse à tous leurs outrages;
Et je veux, forçant leurs suffrages,
Les amuser pour les punir.

Je m'aperçois cependant que Dorpt m'a fait faire encore une digression, et je quitte bien vîte cette jolie petite ville, en faisant seulement quelques remarques sur ce que la vie est trop chère pour le siége d'une université. Un étudiant y dépense au moins 600 roubles. On s'imagine en Allemagne qu'un professeur a fait fortune lorsqu'il est appelé dans cette nouvelle habitation des muses avec des appointemens de 2000 roubles, mais on se trompe fort; il faut d'abord dépenser la moitié de cette somme pour avoir un logement convenable. Dans la réalité, l'éclat des roubles disparaît, et le nombre 2000 se trouve alors bien petit. Il y a cependant d'autres avantages qui ne sont pas à mépriser; on peut mettre dans ce nombre de fortes pensions pour les veuves des professeurs. La distinction des rangs peut séduire aussi beaucoup de monde; car on sait que cette maudite rage des honneurs et des titres s'est emparée de tous les savans d'Allemagne. Le recteur de Dorpt porte

un chapeau à plumet tant qu'il est en fonctions; il se fait aussi appeler conseiller d'état, quoiqu'il n'en ait pas le droit, puisque dès qu'il quitte son emploi il n'est plus même compris dans la cinquième classe; et enfin, parce qu'en Russie il n'y a plus de conseillers d'état depuis un certain temps.

CHAPITRE VII.

Riga.

CETTE ville est florissante par son commerce. Les habitans ont su allier l'esprit mercantile avec l'amour des arts, la politesse et la bienfaisance, choses que l'on rencontre rarement ensemble. On passe là sous silence des choses que l'on publierait dans cinquante gazettes si elles arrivaient en Allemagne. Je ne puis résister au desir d'en donner quelques exemples au lecteur. Je n'ai pas la permission de faire connaître les personnages, c'est pourquoi je suis obligé de taire leurs noms.

Il arriva qu'un employé qui jouissait de l'estime et de la considération générale, et qui était dépositaire de deniers publics, eut le malheur d'être volé dans sa caisse d'une somme considérable (8000 roubles, si je ne me trompe). Il découvrit le vol le matin, et à midi on lui

avait envoyé toute la somme : c'étaient plusieurs personnes qui s'étaient réunies pour cet objet, et à qui son caractère avait inspiré de l'estime, mais qui du reste n'avaient aucune liaison avec lui. J'espère que le simple récit de cette action n'a besoin d'aucun commentaire. Mais voici une seconde anecdote. Un médecin, qui s'était rendu recommandable en donnant des soins particuliers aux établissemens des pauvres, vint à mourir d'une maladie qu'il avait gagnée dans l'exercice de ses fonctions auprès des indigens. Son éloge funèbre fut prononcé le dimanche, avec la plus touchante émotion, par le premier pasteur; son convoi offrit le spectacle le plus attendrissant. Tous les pauvres auxquels il avait donné des secours s'étaient rassemblés à l'entrée de l'église, et leurs larmes coulèrent en abondance sur son cercueil, qu'accompagnaient leurs bénédictions. Il laissait une jeune veuve enceinte, et peu de bien. Un négociant fort estimé (il est cruel pour moi de ne pas

pouvoir le nommer) s'offrit pour être le parrain de l'enfant. Il donna à son filleul, orphelin avant sa naissance, une somme de 40,000 écus, mais à une condition qui fait autant d'honneur à son esprit qu'à son cœur. « Ce capital, dit-il, doit « rester intact, et porter les intérêts des « intérêts jusqu'à ce que le fils soit « aussi âgé que l'était son père lorsqu'il « mourut (je crois que ce fut à quarante « et quelques années), afin qu'il ne né- « glige pas d'acquérir les qualités qui « pourront faire son bonheur, indépen- « damment de la fortune, mais ensuite « qu'il jouisse des fruits de la vertu de « son père, qui ne sera plus que cendre « et poussière. S'il meurt auparavant, « le capital retournera à ses frères et « sœurs ». (Ce fut malheureusement ce qui arriva). Ce bon négociant ne borna pas là sa bienfaisance. Il apprit que la veuve voulait se défaire de son équipage, et il savait qu'elle était habituée à cette aisance ; il plaça incontinent sur sa tête un capital qui donnait 500 écus de

revenu, sous la condition qu'elle conserverait son équipage et ses chevaux comme auparavant.

Je le répète encore une fois, combien les journalistes allemands et anglais s'empresseraient de faire imprimer de pareils faits, s'ils se passaient dans leurs pays! Je me réjouis d'être le premier qui ait fait partager l'admiration que m'a inspirée la bienfaisance de mes compatriotes, et d'avoir raconté simplement les faits; de tels récits n'ont pas besoin d'ornemens. Celui qui lira ceci, et que sa destinée conduira ensuite à Riga, ne regardera pas de loin cette ville avec cette curiosité indéfinie qu'ont tous les voyageurs de voir un lieu qu'ils ne connaissent pas; Riga ne lui est plus étrangère; il sait que ces maisons qu'il aperçoit sont habitées par des hommes humains et bienfaisans; dès-lors il entre avec plaisir dans la ville.

CHAPITRE VIII.

Ascension de Robertson.

J'AI vu à Riga une ascension aérostatique de Robertson; je ne doute pas un instant qu'on ne parvienne bientôt à diriger les ballons; et je suis certain qu'on y aurait déja réussi, si le besoin, ce grand maître, avait fait entendre sa voix, comme probablement il l'a fait aux navigateurs qui ont parcouru le vaste océan. Tant que les voyages dans l'air ne seront destinés qu'à donner un spectacle à l'avide curiosité, on n'aura d'autre but que de monter en ballon pour aller au gré des vents; mais que le génie d'un hardi mécanicien soit inspiré par le desir de s'élever au-dessus du besoin, ou même par l'amour, et vous verrez bientôt les ballons d'air inflammable voguer en aussi grande quantité que les hirondelles. C'est cette idée qui

me fait trouver un voyage en ballon doublement intéressant. Je m'imagine que peut-être dans quelque temps un jeune homme amoureux quittera de nuit son palais et tous ceux qui l'environnent, pour profiter d'un bon vent et aller visiter son amante éloignée d'une centaine de milles; ou bien qu'un tendre père, dont la femme et les enfans souffriront de la faim dans une ville assiégée, s'élèvera hardiment dans les airs, planera sur le camp ennemi, déposera dans la ville le pain qui servait de lest à sa gondole, et s'en retournera joyeusement au bout de quelques heures. Si je veux passer à des objets plus gais, je m'imagine un jeune et vigoureux Faublas qui descend dans le jardin d'un couvent de filles, au grand étonnement de la vieille supérieure. Ah! quel champ nouveau et immense pour les romanciers! Les chevaliers et les revenans ne tarderont point à disparaître devant les aéronautes.

J'aime la hardiesse et la tranquillité

de Robertson; il faisait ses préparatifs avec autant de sang-froid que de promptitude; il avait même tellement inspiré la sécurité à son épouse, qu'elle vit approcher, sans émotion visible, le moment où une mer immense et sans rochers devait la séparer de son époux. Son fils, joli enfant, courait en se jouant au milieu des spectateurs. Quand le globe fut enflé, Robertson monta dans la gondole, fit le tour du cercle, et donna le signal du départ. On lâcha les cordages; mais le ballon retomba, et Robertson, pour l'alléger, fut forcé de jeter du sable sur les spectateurs qui étaient au-dessous de lui; il s'éleva alors, mais pas bien haut; le vent qui était passablement fort, lui donna une direction oblique, et il balança quelque temps sur le toit d'une maison, ce qui nous effraya beaucoup. Il était sur le point d'échouer sur ce rocher, lorsqu'il échappa à ce danger en jetant fort à propos le reste de son lest, et même son manteau, alors il s'éleva majestueusement au bruit des ap-

plaudissemens du public. Il descendit heureusement à quelques milles de Riga, sur la route de Pétersbourg, et quitta un élément peu sûr pour se retrouver sur terre.

Ce qui rendit cette ascension plus remarquable, ce fut la présence de Garnerin, son émule. Ce petit homme a fait parler par-tout de sa cupidité; peut-être même les oiseaux qu'il a visités en savent-ils quelque chose. On s'aperçut bien ce jour-là, à son air moqueur, qu'il cachait le desir de voir échouer l'entreprise de Robertson. S'il avait eu de la foi comme le grain de sénevé dont il est parlé dans l'Evangile, et qu'il eût pu, d'après cela, transporter les montagnes, il n'aurait pas manqué d'opposer à son rival, au lieu des maisons, une des montagnes des Alpes. On dit qu'il a été obligé de faire, en quittant la Russie, la promesse de ne jamais y revenir; du moins un maître de poste a assuré avoir lu cette clause flatteuse sur son passe-port.

CHAPITRE IX.

Etat des Postes depuis Pétersbourg jusqu'à Naples.

Il est facile de faire de bons réglemens sur les postes, il n'y a qu'à copier pour cela les anciennes ordonnances; mais il paraît extrêmement difficile de veiller avec rigueur à leur exécution, car je les vois éluder dans des pays où l'on rend cependant exactement la justice. Je vais décrire en peu de mots l'état des postes dans les pays que j'ai parcourus, peut-être cela pourra être utile à quelques voyageurs.

On sait qu'en Russie on voyage promptement en voiture, qu'il n'est pas rare de parcourir deux milles d'Allemagne dans une heure, et que la poste est tenue de faire au moins un mille et demi lorsque les routes sont bonnes. Aux termes de l'ordonnance, on doit

atteler un certain nombre de chevaux ; mais malgré cela on ne paie pas autant en Russie pour dix chevaux, que pour cinq dans d'autres pays. Le postillon est attentif, alerte, chante gaiement pendant toute la route, et s'incline profondément quand on lui donne 25 copekes pour boire (à-peu-près 5 sous). On ne trouve rien dans les maisons de poste, il faut apporter avec soi presque toutes ses provisions. C'est à-peu-près la même chose en Ingrie qu'en Russie ; on y trouve de plus, dans quelques maisons de poste, différentes aisances, et de quoi se nourrir. On est fort bien, sur-tout à Jambourg.

En Livonie et en Estonie les postes ne sont pas aussi bonnes qu'en Russie ; cependant la différence est peu considérable ; on y trouve un grand dédommagement en ce qu'on est fort bien traité dans les maisons de poste, et qu'on y est servi presque par-tout suivant son goût. C'est la noblesse qui dirige ici les postes, et l'on a eu soin de déterminer

et de fixer le prix de tous les objets dont un étranger peut avoir besoin. Dans chaque maison de poste on peut voir le tarif de ce qu'on doit payer pour un repas de deux, trois, ou quatre plats, pour un lit, etc.; de cette manière on n'a pas à craindre d'être rançonné en Livonie. Quand on voyage dans la Courlande, on s'imaginerait ne plus être dans les états du même souverain. D'abord la taxe est à-peu-près double, en second lieu les ordonnances sont si embrouillées, qu'on peut éprouver beaucoup de chicanes de la part du maître de poste, relativement à la quantité de chevaux que l'on est tenu de prendre; une voiture à deux places, par exemple, qui se trouve chargée de deux malles ou de quatre personnes, doit être attelée de six chevaux. De cette manière, si l'on voyage en Courlande dans une chaise, qui est presque toujours assez légère pour pouvoir être traînée par un seul homme, quand même on n'aurait point de malles, mais seulement un compagnon de voya-

ge et deux domestiques, il faut prendre six chevaux, si tel est le bon plaisir du maître de poste; si l'on est seul, et que l'on ait une vache et une malle, il faut également prendre six chevaux. Ce réglement extraordinaire est de l'ancien gouverneur de Driesen. Les auberges étaient autrefois très-bonnes, mais cette fois je les ai trouvées fort médiocres, excepté celle de Frauenbourg.

J'avais bien juré, il y a quelques années, de ne plus prendre la poste pour voyager en Prusse; mais on me dit que les nouveaux réglemens avaient apporté des changemens si avantageux dans cet établissement, que je me déterminai à voyager encore de cette manière; cependant je ne l'ai pas trouvée mieux servie qu'autrefois. On s'imagine aller plus vite qu'auparavant, et l'on se trompe; car, d'après le nouvel arpentage, les milles sont plus courts. Le réglement qui oblige un voyageur de s'arrêter une heure dans un endroit avant de pouvoir prendre une autre voi-

ture devrait bien être supprimé lorsqu'on veut voyager sur la plage qui est entre Memmel et Kœnigsberg; car, sur cette plage, où l'on ne voit aucune des productions de Cérès et de Pomone; où l'on n'aperçoit que la mer, le ciel, des montagnes de sable, des cailloux, des débris de bateaux, etc.; où l'on ne trouve, de trois en trois milles, qu'une misérable hutte en planches, longue et large de cinq ou six pieds, sans porte ni fenêtre, et dans laquelle on est obligé de s'arrêter pour attendre que les chevaux qu'on a dételés aient traversé les montagnes de sable, ou qu'on en ait envoyé d'autres de la poste voisine; où, pendant cette pause désagréable, on peut manger sur la terre les provisions qu'on a apportées avec soi (car il n'y a là ni table ni chaises); où, lorsque les chevaux tardent à arriver, on n'a d'autre passe-temps que de chercher de l'ambre jaune ou des cailloux marbrés; enfin, dans ce pays réprouvé par la nature, il devrait être permis, dis-je, de voyager

selon son bon plaisir, sans être obligé de perdre son temps à attendre. Si l'on prend une voiture particulière, on est assuré au moins d'être conduit derrière les montagnes de sable, dans les maisons de poste, qui sont en même temps des auberges où l'on n'est pas très-mal. C'est ce que le postillon ne fait pas, et ce qu'il ne peut pas faire avec ses mauvais chevaux. Si la nuit approche, et que le voyageur veuille dormir, le postillon part pour aller chercher d'autres chevaux; si l'équipage est un peu lourd, le maître de poste envoie une voiture légère et ouverte, où le voyageur se place, emportant avec lui son sac de nuit, et laissant sa voiture devant la cabane dont j'ai parlé, sous la garde d'un domestique, jusqu'au lendemain matin; cependant tous les voyageurs n'ont pas de domestique. Il faut calculer en outre qu'on tient peu de chevaux dans ces postes, quoique la route soit très-fréquentée; car la plupart des voyageurs craignent de faire un détour de quatorze

milles par Tilsit. Souvent on n'y trouve pas de chevaux, quand même on aurait pris la précaution d'envoyer un courrier en avant; c'est ce qui m'arriva cette fois. J'envoyai un jour d'avance à Memmel, pour demander qu'on me fît précéder sur la route par un courrier, qui ferait préparer les chevaux, et lorsque j'arrivai le lendemain à midi à la première poste, il n'y avait qu'une heure que le courrier était passé, parce qu'on avait fait partir un voyageur avec lui. On croit peut-être avoir surmonté toutes les difficultés quand on a trouvé des chevaux; mais le maître-de-poste presse ordinairement les voyageurs d'envoyer leurs bagages par eau, afin d'alléger d'autant la voiture. Je dois ajouter, pour terminer le tableau, qu'on trouve sur cette plage des sables mouvans fort dangereux. Quand on arrive dans les endroits où il y a de cette espèce de sable, qu'on n'a aucun moyen de discerner, on enfonce presque subitement, et quelquefois si profondément du côté de la

mer, qu'en moins d'une demi-minute le sable parvient jusqu'à la portière de la voiture, et que les personnes qui sont dedans ont à peine le temps de sortir par l'autre portière. On m'a raconté qu'un homme de distinction qui voyageait avec ses chevaux, fut obligé d'abandonner sa voiture, parce que jamais ils ne purent venir à bout de la retirer. Les postillons évitent ce danger en conduisant la voiture de manière à ce qu'il y ait une roue dans l'eau, parce que le sable mouillé est plus dur et plus compacte. Le voyageur qui ne craint pas de perdre son temps fait beaucoup mieux de passer par Tilsit, où il n'entend pas d'ailleurs le mugissement incommode des vagues de la mer.

Dans beaucoup d'endroits, comme à Bromberg et à Driesen, le maître-de-poste a un petit bien près de la ville, où il emploie ses chevaux au labourage; quand on en a besoin, il faut les envoyer chercher aux champs, ou en demander aux bourgeois; c'est ce qui

m'arriva à Bromberg. Les chevaux étaient demandés dès la veille, et cependant je fus obligé d'attendre trois heures le lendemain matin. Enfin plusieurs bourgeois arrivèrent avec leurs chevaux; chacun en amenait un ou deux (il m'en fallait sept). Chaque cheval était sellé, et portait un sac de fourrage et un panier. Notez que ces selles, ces sacs, ces paniers, doivent être placés dans la voiture. A Bromberg on est ordinairement assez mal, à ce que me disait l'aubergiste chez lequel je logeai. Il m'en arriva autant à Fulehne et à Driesen. Dans la première de ces deux villes on fut obligé d'attendre des chevaux pendant six ou sept heures, pour faire conduire un chariot chargé d'argent. Le maître-de-poste, qui est un brave vieillard, se donnait toutes les peines possibles pour faire partir ce chariot; mais un Juif qui tenait la poste s'était tellement fait haïr des bourgeois par son avarice, qu'aucun d'eux ne voulut lui louer ses chevaux. Je fus encore

obligé de prendre avec moi trois hommes, trois sacs d'avoine, et trois paniers.

L'ordonnance ne permet pas de faire attendre un voyageur plus d'une heure, mais on perdrait son temps à vouloir la faire exécuter. A Driesen, le secrétaire me répondit très-sèchement que le réglement ne pouvait recevoir d'exécution qu'à compter du moment où les chevaux se trouvaient là. Grand Dieu! à quoi sert-il donc d'avoir rendu cette ordonnance? Ma lettre d'avis était arrivée deux heures avant moi, et je fus encore obligé d'attendre trois heures avant qu'il y eût un cheval attelé à ma voiture. J'éprouvai beaucoup de désagrémens de cette espèce, sur-tout en approchant de la capitale : on donnait ordinairement pour excuse la moisson, et le service de la poste aux lettres, quoique le réglement ne parle ni de l'une ni de l'autre. La feuille qui indique les heures de l'arrivée des postes, et qu'on donne ordinairement aux voyageurs, est remplie de faussetés d'un bout à l'autre.

Je sens qu'il faut prouver ce que j'avance, et je vais le faire.

Je partis de Graudentz à cinq heures et demie du matin, et sur la feuille on avait mis neuf heures. J'arrivai à Culm à onze heures et demie du matin, lorsqu'on sortait du temple, et la feuille marquait deux heures. Je devais être arrivé pour huit heures du soir, et repartir à neuf heures; et à huit heures j'étais déja de l'autre côté de de la Vistule, et tout près de Bromberg à neuf heures. Mais quoique je fusse arrivé aux portes de la ville au moment précis où neuf heures sonnaient, et qu'il fût incontestable que je n'étais pas arrivé plus tard, je lus le lendemain sur la feuille maudite que j'étais arrivé à une heure après minuit. C'est la même chose partout. On peut à la vérité relever toutes ces erreurs, et les faire corriger; mais un voyageur doit-il aussi se quereller pour cela avec le secrétaire, dans chaque poste?

Il faut ajouter à tous ces désagré-

mens le langage impoli des postillons. Réellement, lorsque Jupiter voulut créer la Grossièreté et l'Impertinence, il aurait dû prendre pour modèle un postillon prussien ou saxon. Que l'on soit aussi résolu que l'on voudra de n'avoir aucune difficulté avec ces gens-là, que l'on dépense l'argent à pleines mains, c'est la même chose : ils ne sont jamais contens ; leur humeur est si fort irritable que sur la simple demande d'aller un peu plus vîte, ils entrent dans une espèce de rage. D'après l'ordonnance, il ne doivent pas s'arrêter en chemin sans la permission du voyageur ; mais cet article du réglement est exécuté rarement ou jamais, comme tous les autres. Le postillon entre dans un cabaret pour s'y divertir, et le voyageur a le plaisir de le voir de sa voiture, par la fenêtre du cabaret, assis à table, où il se fait souvent servir de la viande, sans s'inquiéter si le voyageur a faim, ou s'il s'ennuie. S'avise-t-on d'y trouver à redire ? il ne vous

répond que par des imprécations. Si l'on fait des plaintes à la poste voisine, la réponse ordinaire est de lever les épaules, ou tout au plus de promettre d'en rendre compte. Il est probable, au reste, que les postillons ne sont jamais punis, autrement ce désordre cesserait; le voyageur n'entend jamais dire qu'on ait fait droit à sa plainte. Le roi de Suède lui-même, quand il partit dernièrement de Leipzick, fut traité si grossièrement par les postillons pendant la route, qu'à son arrivée à la première poste il en porta sur-le-champ ses plaintes à Dresde. On mit, à la vérité, quelques postillons dans la maison de correction aussi : c'était pour donner satisfaction à un roi; mais comment un simple particulier pourra-t-il se faire rendre justice? On trouvait autrefois chez les postillons prussiens un avantage, c'est qu'ils jouaient très-bien du cor, et divertissaient souvent par-là les voyageurs. Aujourd'hui le cor de la poste est, au contraire, un tourment de plus pour eux; car à l'exception d'un

très-petit nombre, tous les autres vous déchirent horriblement les oreilles, et se fâchent même quand on les prie de cesser leur détestable musique.

Je crois n'offenser personne par ces remarques libres, mais exactes, sur les postes prussiennes; je me flatte, au contraire, de mériter des remerciemens en indiquant au voyageur ce qui peut lui convenir en route, et ce qu'il n'aurait jamais connu d'une autre manière.

Je dois remarquer encore quelque chose d'extraordinaire, c'est que plus on avance vers la capitale, plus les hommes sont grossiers; il semble cependant que ce devrait être tout le contraire. Dans la Prusse proprement dite, les postes sont très-bien servies; mais plus on approche du Brandebourg, plus il faut faire provision de patience. Peut-être n'est-on réellement aussi mal servi que pendant le temps de la moisson; mais cela devrait être rendu public, afin que chacun restât chez soi.

On éprouve une sensation bien agréa-

ble quand après avoir quitté la Saxe, on trouve dans le pays du comte de Reuss des hommes doux et honnêtes. A la vérité les routes y sont mauvaises, mais je préfère cent fois passer dans de mauvais chemins, plutôt que d'avoir affaire à des hommes insupportables. Plus loin dans l'Empire, on n'entend plus de plaintes sur le mauvais état des routes; on trouve toujours des chaussées, on est servi promptement, on a de bons postillons, ils sont contens de ce qu'on leur donne pour boire, et ont toutes sortes d'attentions pour les voyageurs. On n'a plus d'occasion de se fâcher, on voyage tranquillement et promptement, on se trouve comme dans le paradis. Il en est de même en Bavière et dans le Tirol. On se demande à chaque instant comment il est possible qu'ayant pu faire observer si bien les réglemens dans ces pays, on n'ait pu les faire exécuter de même en Prusse et en Saxe. Les postillons de ces dernières provinces sont-ils donc d'une race parti-

culière d'hommes intraitables? On n'éprouve en outre aucunes difficultés sur le nombre des chevaux dans ces autres pays. Quoique les ordonnances sur les postes ne soient pas sévères (d'après ce que j'en connais), les maîtres de poste prêtent l'oreille à ce qui est équitable. J'ai souvent été obligé de prendre cinq chevaux en Prusse; et dans la Franconie, dans la Bavière, et même dans les montagnes du Tirol, on ne m'a pas fait la moindre difficulté pour n'en mettre que trois à ma voiture.

On éprouve cependant une autre espèce de désagrément en entrant dans les états autrichiens. Jusque-là personne ne m'avait demandé de passe-port, mais ici on les demande sans cesse; c'est comme si l'on entrait dans l'empire de la méfiance. Cela peut être nécessaire sur les frontières, peut-être aussi à Inspruck; mais je ne vois pas que cela soit utile à Botzen. A quoi bon aussi renouveler cette demande à Alla, et dans une autre ville peu éloignée de là, où l'on

visite une seconde fois les malles des voyageurs?

Enfin on arrive à Vérone: 1° on visite les plombs de votre malle; 2° on vous demande votre passe-port; 3° on vous conduit à la police, où il est enregistré dans deux bureaux différens; 4° il vous faut aller chez le vice-capitan, qui doit viser votre passe-port; 5° de chez le vice-capitan vous êtes tenu de vous présenter chez le major de place, qui doit y mettre aussi son visa. On croit peut-être enfin pouvoir passer librement et sans obstacle le pont qui sépare la partie autrichienne de Vérone, de la partie cisalpine de cette même ville; mais on se trompe. Il faut, pour la sixième fois, montrer son passe-port; et lorsqu'on se flatte d'avoir surmonté toutes les difficultés, on voit, pour la septième fois, un visiteur; mais qui est fort accommodant. Si du moins, avec toutes ces précautions, l'empereur était moins trompé que le roi de Prusse et l'électeur de Saxe; mais c'est ce dont je doute fort: cela ne sert

qu'à vexer les voyageurs honnêtes; les autres savent se procurer des passe-ports revêtus de toutes les signatures nécessaires. Il convient à une grande puissance de montrer de la confiance : cette manière impose plus que toutes les précautions possibles.

Mais je reviens aux postes. En Italie elles sont fort bien servies; on attend rarement des chevaux pendant un quart-d'heure, les postillons vous mènent lestement, les routes sont bonnes, c'est par-tout une chaussée. Quand le terrain oppose, en Allemagne, le moindre obstacle, c'est comme si l'on disait : on ne peut point établir ici de chaussée. Grand Dieu! j'ai rencontré, même dans les états du pape, sur le haut des Apennins, des troupes de vingt à trente ânes, dont chacun portait un ou deux petits paniers remplis de sable, qu'on y faisait porter pour réparer la route. Combien n'a-t-il pas fallu de temps et de peines pour rassembler ainsi, par petits paniers, tout le sable nécessaire? Que de diffi-

cultés ! et cependant le pape s'en occupe ! Et dans la Saxe, aux environs d'une ville célèbre, de Leipsick, les voitures enfoncent dans la boue, et vont au pas dans la belle saison et en plaine ; cela m'est arrivé à moi-même.

Quelque bonnes que soient les postes en Italie, cependant on fait bien de ne s'en servir que jusqu'à Bologne, de prendre là un voiturin, de passer avec lui les Apennins jusqu'à Florence, d'aller même de là, par le même moyen, à Rome et à Naples. Il y a beaucoup de motifs pour cela ; mais le principal c'est... la sureté, sur-tout dans l'état qui appartient malheureusement encore à l'Église, il n'y a aucun lieu où l'on n'entende parler de vol et de pillage. Les postillons sont souvent d'intelligence avec les voleurs ; ceux-ci attaquent presque toujours les personnes qui voyagent en poste, et il y a très-peu d'exemples qu'un voiturin ait été attaqué. Les seigneurs romains les plus distingués se croient obligés de se faire accompagner par des

gens armés. Moi-même j'ai rencontré le trésorier du pape, dont la voiture était entourée de quatre hommes à cheval, armés de longs fusils, quoiqu'il eût, outre cela, des domestiques devant et derrière. La rencontre d'une voiture escortée de cette manière n'est pas faite pour encourager à voyager dans ce pays. On aperçoit en outre, dans les petites villes par lesquelles on passe, des hommes enveloppés dans leur manteau, qui ont des figures sinistres et un air d'avidité effrayant. Cela fait songer à *Angelo* dans *Emilia Galotti*.

Aussitôt qu'on est arrivé dans les montagnes, on éprouve des difficultés sur le nombre des chevaux. Des chaises à deux roues comme en France sont très-utiles. Mais si l'on a une berline ou une diligence, on attèle à chaque poste six chevaux à votre voiture, et l'on vous donne un postillon pour deux chevaux. Si l'on veut prendre pour sa sureté une escorte de quelques dragons (qui sont toujours cantonnés dans les postes pour

cet usage), on peut voir aisément combien cela augmente les frais de voyage. A la vérité les postillons ne sont pas grossiers, mais fourbes, audacieux, et capables de tout. Dans l'état de l'Eglise, ce sont principalement de mauvais sujets qui ont quitté Naples depuis la dernière révolution, dans la crainte d'être repris de justice. Voici un exemple tout récent de leur méchanceté. Deux Français voyageaient dans une voiture très-légère; on voulait, dans une petite ville, les forcer à prendre plus de chevaux qu'ils ne se croyaient obligés d'en payer; ils adressèrent leurs plaintes aux autorités du lieu; mais pendant qu'ils faisaient leur réclamation, les postillons mirent le feu à la voiture, qu'ils trouvèrent réduite en cendre à leur retour.

Il arrive aussi que dans certaines postes de cette route il y a très-peu de chevaux, de manière que le voyageur est obligé de passer la nuit dans une maison de poste délabrée, où le moindre inconvénient est de manquer de toutes

sortes d'aisances, où les portes ne ferment pas, parce qu'il n'y a point de serrures, et où l'on court à chaque instant risque de la vie.

On n'a rien à craindre de tout cela avec un voiturin. Il est certain qu'il va plus lentement, et même très-lentement, car on voit ceux qui courent en poste les laisser loin derrière eux; cependant les mulets ont un pas très-fort, et peuvent faire jusqu'à quarante milles d'Italie dans les jours les plus courts. En outre ces animaux ont le pied très-assuré, circonstance importante quand on voyage dans un pays de montagnes, sur le bord des précipices, où la route n'étant pas retenue par une muraille, met souvent le voyageur en danger de glisser. Plus on frappe les chevaux, plus ils vont vite; mais le mulet s'arrête quand il se sent frappé. J'ai été souvent étonné de la hardiesse avec laquelle nous avons passé sur des rochers escarpés sans enrayer. On n'a aucun exemple de chutes dangereuses avec des mulets. Souvent le

conducteur s'endort, mais les mulets n'en continuent pas moins leur chemin sans qu'il en résulte le moindre accident.

Le voiturin laisse entendre au loin les sonnettes de ses animaux, sans attirer par-là les voleurs, comme je l'ai dit plus haut : on dirait qu'il y a entre eux une convention tacite.

Le voiturin pourvoit aux besoins du voyageur aussi bien qu'il est possible. Il le conduit dans les auberges les meilleures et les plus sûres pour y passer la nuit; il règle son écot, et le garantit par-là de payer trop cher. Y a-t-il quelque chose de brisé à la voiture, il a soin que cela soit réparé convenablement, avec promptitude et à bon marché; en un mot il est par-tout le soutien du voyageur. M. Polastri, de Florence, est peut-être celui de toute l'Europe qui a formé l'entreprise la plus considérable en ce genre. Il m'a donné un voiturin qui a été plusieurs fois avec ses mulets à Vienne, Berlin, Calais, et même à Varsovie, et qui savait quelques mots des langues

française, allemande, et même polonaise. Il s'appelle Viacenzo; c'est un brave homme et un bon vivant, que je recommande à tous les voyageurs; ils m'en sauront bon gré.

J'ajouterai encore que cette manière de voyager est très-économique. J'ai fait la route de Florence à Naples (à-peu-près quatre-vingt milles d'Allemagne) pour 80 ducats de Hollande; il est à remarquer que j'avais sept chevaux, et que j'ai payé en outre ma nourriture à dîner seulement. En prenant la poste, ma dépense aurait peut-être monté une fois plus haut.

CHAPITRE X.

Voyage de Riga à Berlin par la Prusse occidentale.

Un voyageur qui craint l'hiver, et qui, desirant d'atteindre les frontières d'Italie avant cette époque, veut voyager en poste avec la plus grande célérité possible, ne trouve que très-peu de remarques à faire entre Riga et Berlin. Je cherche dans mes tablettes, je n'y trouve que des observations peu intéressantes.

Celui qui a quelques instans à passer à Memmel ne doit pas négliger de monter à la vieille citadelle. La perspective qu'il apercevra de cet endroit le dédommagera amplement de sa peine : il voit de là deux mers, la Mer Baltique à droite, et à gauche le golfe de Courlande. Une langue de terre très-étroite est baignée par les flots de ces deux mers. Il paraît qu'elle était autrefois considérable, et couverte des plus riches moissons; mais

les hommes, toujours imprévoyans, abattirent les forêts qui leur servaient de remparts. Depuis ce temps toute la langue de terre se couvrit de sable, et l'on ne voit plus aujourd'hui que quelques places de verdure au milieu d'une mer de sable. A la vérité on a recommencé depuis quelque temps à semer et replanter des arbrisseaux, mais ces plantations même ne pourront être garanties que très-difficilement des tourbillons de sable qui détruisent tout.

Entre différens objets intéressans que renferme la bibliothèque du château de Kœnigsberg (et qui me furent montrés le plus honnêtement du monde par M. le professeur Gensike), se trouve un manuscrit d'une princesse de Brunswick, du moyen âge (j'ai oublié le nom et l'époque). C'est une instruction dans laquelle elle indique à son fils comment il doit se conduire pendant qu'il gouvernera. Cette instruction est étonnante par la clarté des idées, par les principes presque républicains qu'elle renferme,

et par l'estime dégagée de préjugés qu'elle inspire pour le clergé. Je m'étonne qu'une femme ait pu penser alors et écrire d'une manière aussi vraie et aussi libérale; j'en serais même surpris à présent. Son style a beaucoup d'énergie; ses descriptions portent l'empreinte de la gaieté et de la cordialité. Cet ouvrage mériterait d'être connu, et pourrait être utile à plus d'un gouvernant qui voudraient y prêter l'oreille. L'instruction, qui a été composée dans le même dessein, par le premier duc de Prusse, est plus piquante, mais n'est pas écrite avec la même force: elle n'est même pas complète, car le bonhomme s'est occupé de préférence de l'enseignement religieux, qui ne lui a servi de rien, et il s'est tellement embrouillé sur l'article des trois personnes (qui ne font qu'un seul Dieu), qu'enfin la plume lui est tombée des mains avant qu'il fût arrivé aux devoirs des gouvernans, qui lui ont paru sans doute une chose indifférente.

Les excellentes lettres de Frédéric II

à Fouquet sont imprimées, à la vérité; mais il est bien plus intéressant de les voir écrites de la main de ce grand roi.

On lira aussi avec plaisir une lettre du docteur Luther à son épouse. Cette bonne femme avait toutes sortes de scrupules de conscience, c'est-à-dire, suivant le langage d'alors, des tentations du diable. Luther la console dans son style énergique, et y mêle quelques plaisanteries; il lui donne de bonnes leçons, et lui indique comment elle doit s'y prendre pour être délivrée de Satan. Si le diable ne veut pas céder, elle doit lui dire à la fin : « Eh bien ! Satan, puisque « tu es si habile, monte au ciel, et dis- « pute avec Dieu, notre Seigneur ». Pourquoi n'est-il pas possible de terminer ainsi à jamais toutes les disputes qui roulent sur des objets au-dessus de notre intelligence ?

Ce qu'on appelait autrefois *bourse à livre* a si fort dégénéré de l'usage auquel il servait dans l'origine, que cela vaut bien la peine de jeter encore un regard

sur cette petite antiquité que l'on conserve dans la bibliothèque du château. C'est une espèce de poche en velours vert brodé en or, qui renferme un petit livre de prières. Nos vieilles mères portaient à leur côté ces poches, qui étaient tellement disposées, qu'elles pouvaient dire leurs prières sans tirer leur livre. Ce meuble s'appelait une *bourse à livre;* et comme la vanité se glisse chez les esprits les plus sages, c'était un article essentiel de parure, comme je l'ai fait voir plus haut. Il serait difficile de retrouver les motifs pour lesquels ces petites bourses à livre ont été en usage, et pourquoi cet usage a passé de mode.

Le nouveau palais de justice de Marienwerder, où le voyageur est passé auparavant, excite l'intérêt pour plusieurs motifs; d'abord comme monument d'une belle architecture; en second lieu, par cette inscription, *Justice à tous,* qui décore le frontispice (et qui est une nouvelle preuve que le style

lapidaire convient à notre langue); et enfin, en troisième lieu, par cette intime conviction qui est dans le cœur de tous les sujets prussiens, que l'inscription susdite est l'expression de la vérité.

Je n'ai rien autre chose à dire de Graudentz, sinon que dans le voisinage il y a des fourches patibulaires, les plus belles que j'aie vues de ma vie. Cependant le gibet n'est pas distingué des autres, mais la colline plantée de chênes sur laquelle il est situé est si belle, que cela engage les pauvres malfaiteurs à se laisser pendre volontiers. Ce que je dis ici n'est pas tout-à-fait une raillerie; quand on voit journellement quelle inquiétude les hommes prennent de leur dernière demeure, avec quels soins ils choisissent le petit emplacement dans lequel ils doivent pourrir, il est bien possible qu'une malheureuse victime de la potence éprouve le même sentiment pour le lieu où elle doit être exécutée.

On trouve par-tout, dans la Prusse occidentale, des nouveaux colons, qui

paraissent contens de leur sort. Si les rois et les ministres continuaient de même, et qu'il me fût possible au bout de cinq cents ans de parcourir encore une fois les états prussiens, Voltaire ne pourrait plus dire : *Les états longs et sablonneux du roi.* Ces états seront alors, vraisemblablement très-élargis, et le sable aura disparu.

Je ne dirai rien autre chose de Berlin cette fois, sinon que j'y ai vu représenter *Guillaume-Tell*, excellente pièce de Schiller, et qu'après avoir éprouvé pendant quatre actes une parfaite jouissance, je n'ai pu voir sans une peine infinie combien le cinquième acte est au-dessous des quatre autres. Je n'ai jamais rien vu de plus déplacé que ce cinquième acte, au moins à la représentation. Je ne prétends cependant rien ôter au grand génie dramatique de Schiller, car je le regarde sincèrement comme le premier des poètes vivans; et je ris de pitié quand je rencontre de ces admirateurs oisifs qui lui préfèrent Goëthe, je ne parle pas

du Goëthe d'autrefois, mais de celui d'aujourd'hui.

Lorsqu'en dernier lieu Mme Adamberger, cette excellente actrice de Vienne, joua encore une fois le rôle de *Gurli*, par complaisance pour moi; rôle qui lui convenait peu, à cause de son âge, et qu'elle refusa long-temps, malgré mes instances, le public reconnaissant la demanda après la représentation, et l'accueillit avec les plus vifs applaudissemens. Cette femme modeste s'inclina, et ne dit que ce seul mot, *J'ai été.* Goëthe pourrait dire avec bien plus de raison, s'il entrait au moment où le public lui prodigue ses applaudissemens, *J'ai été*, car il n'a pas survécu à sa gloire, mais à la fécondité de son imagination. Son *Eugénie* est aussi peu dramatique que l'*Apocalypse*. *Ce que nous portons* est un si mauvais ouvrage, qu'on a lieu de s'étonner qu'il ait pu s'exposer ainsi à la risée du public. Ses traductions de tragédies françaises ne font le même effet que ces armures de

héros qu'on entasse dans des appartemens : on dirait qu'ils vivent encore, mais ils n'ont plus de mouvement.

CHAPITRE XI.

Entre Leipsick et Nuremberg.

ALTENBOURG est une très-petite ville; mais je desire que tous mes amis (et pourquoi pas aussi mes ennemis) éprouvent autant de plaisir à y séjourner que j'en ai ressenti moi-même. Avant d'entrer dans cette ville, j'aperçus un beau bâtiment, avec cette inscription: *Ernest, à la Vieillesse indigente.* La critique pourrait trouver là de quoi s'exercer. Il aurait été plus simple de mettre: *A la Vieillesse indigente.* En outre, quelque ennemi que je sois des titres en de semblables occasions, quelque honneur que cela fasse à la modestie du duc de Gotha, d'avoir fait mettre simplement son nom sur cette inscription, cependant le titre de duc n'aurait pas dû être omis; car l'inscription est tout-à-fait inintelligible pour l'étranger qui ne connaît pas

le fondateur. Moi-même je crus un instant que la gravité était recommandée aux vieillards (1) : je ne fus au fait que quelques momens après, lorsque j'appris le nom du feu duc, ce prince si bienfaisant.

J'ai cependant honte de ma critique, en voyant cet édifice destiné à un objet de bienfaisance. Que les bénédictions du ciel soient la récompense de l'homme qui a consacré cette habitation agréable à la vieillesse indigente! C'est le même qui ordonna par son testament qu'on ne l'enterrât pas dans un tombeau, mais qu'on mît sa dépouille mortelle dans le sein de la terre, notre mère commune. On a exécuté ses ordres. L'emplacement où il est enterré est orné de gazon, sa fosse est couverte de fleurs. Qu'il repose doucement sous ces fleurs : le souvenir de ses bienfaits ne passera pas comme elles; le voyageur le bénira, comme je l'ai fait, en parcourant les belles routes

(1) Ernst, en allemand, signifie sérieux.

de son duché. Les rangs de jeunes arbres fruitiers que je trouvai ici sur les routes sont entretenus avec plus de soin encore qu'entre Erfurt et Gotha. C'est avec ces sensations agréables que j'entrai dans la ville.

L'auberge dans laquelle je me suis arrêté à Altenbourg est, à ce que je crois, la meilleure que j'aie rencontrée dans toute l'Allemagne. Elle a pour enseigne *la Ville de Gotha.* Celui qui aime à se trouver bien en voyage doit passer ici la nuit, quand même il aurait le temps de courir encore une poste ou deux le même jour.

La vue du vieux château rappelle à la mémoire Kunz de Kauffungen, qui eût l'audace extraordinaire d'enlever de là deux jeunes princes bien gardés, qui furent ensuite délivrés par les charbonniers de la forêt.

On jouait il y a trente et quelques années, sur le théâtre de la cour, à Weimar, un très-joli opéra dont cette aventure avait fourni le sujet. On l'a

oublié, malgré l'agréable musique de Wolf. On l'a oublié! Hélas! tout passe et s'oublie dans le monde.

Les paysans des environs d'Altenbourg paraissent avoir fait une exception à cette règle générale, en ce qui concerne leur costume; car tandis que la mode bigarée menace de tout changer, leurs habits, leurs petits chapeaux ronds sont toujours les mêmes qu'ils étaient il y a plusieurs siècles. Que n'ont-ils conservé aussi la simplicité de leurs mœurs! Les costumes des hommes ne sont point désagréables, mais on a de la peine à s'empêcher de rire la première fois qu'on voit les habillemens des femmes : elles ont au moins une demi-douzaine de jupons l'un par-dessus l'autre, et ces jupons ne sont pas, à beaucoup près, aussi longs que les tabliers de crêpe d'une danseuse de Paris : on leur voit le genou nu, et même un peu plus haut. Elles ont les pieds si grands, qu'on croirait qu'elles ont emprunté ceux du colosse de Rhodes. Malgré la légèreté appa-

rente de leurs jupons, je n'ai pas entendu dire que la concupiscence ait trouvé le chemin de leurs charmes secrets aussi aisément que l'œil peut apercevoir leur nudité; elles paraissent, au contraire, si fermes sur leurs grands pieds, qu'on dirait qu'elles menacent d'exterminer ceux qui auraient l'air de trouver leurs jupons trop courts.

Près de Saalbourg, sur le chemin d'Ebersdorf, j'eus occasion de renouveler une ancienne remarque: c'est qu'il serait très-utile qu'il y eût dans toutes les parties de l'Allemagne des employés qui comprissent parfaitement la langue allemande, et qui n'auraient d'autre occupation que celle de rédiger convenablement les réglemens de police ou autres qui doivent être connus des voyageurs.

Sur la route de Gottingen, près de Heiligenstadt, à ce que je crois, je vis un écriteau sur lequel il n'y avait que ces mots : *Garde-toi d'un florin d'amende.* Il n'y avait d'ailleurs rien qui

pût indiquer ce qu'il fallait faire pour éviter de payer cette amende. On peut lire près de Saalbourg quelque chose d'aussi risible. Le tabac à fumer y est défendu, sous quelque prétexte que ce soit. Par quel autre motif peut-on avoir de ce tabac, si ce n'est parce qu'on aime à fumer? à moins que ce ne soit quand on a mal aux dents; alors ce serait une cruauté de le défendre.

Il y a maintenant à Bamberg, malgré les idées libérales qui se répandent partout, un couvent de femmes qui n'est point encore supprimé; c'est celui des Claristes. Je ne rechercherai pas si c'est par son utilité ou par sa pauvreté que ce couvent a échappé au sort commun. Trois cents jeunes filles y sont réparties en différentes classes; on leur apprend gratis l'écriture, l'arithmétique, et la langue allemande. Ce couvent est en même temps une espèce d'école d'industrie, où l'on apprend à faire tous les ouvrages de femme. Les religieuses nous assurèrent que des demoiselles

dont l'éducation était finie, et des dames même, venaient y prendre des leçons. Les ouvrages de broderie des écolières les plus instruites étaient suspendus à la muraille, avec le nom de la brodeuse.

Ces institutrices peuvent porter le costume qui leur plaît, sans cesser d'être fidèles à leur céleste époux, tant qu'elles s'occupent si utilement à former de sages compagnes à des époux terrestres.

L'immense palais du prince-évêque de Bamberg, dans lequel personne ne reçoit d'instruction, fait un contraste frappant avec cet humble couvent.

Le théâtre, bâti par les soins du comte Soden, est un édifice aussi modeste dans son genre. Jamais les muses n'ont habité un temple plus simple.

CHAPITRE XII.

Nuremberg.

NICOLAÏ a écrit, si je ne me trompe, un livre tout entier pour expliquer pourquoi l'on trouve déja ici une horloge italienne ; je renvoie à son ouvrage, afin d'abréger.

L'aigle prussienne a déployé avec vigueur ses ailes sur Nuremberg. On l'apperçoit sur la porte de cette ville libre et impériale ; il me semble que l'on ferait beaucoup mieux de la placer au milieu du marché ; alors on ferait disparaître de dessus la place de l'hôtel-de-ville ces maudits trous couverts avec des grilles de fer sur lesquelles on risque de se rompre le cou. Celui qui marche avec précaution, et qui d'après cela ne se laisse pas tomber, sentira bientôt, comme je l'ai fait, une

vapeur pestilentielle s'échapper de ces soupiraux.

Grand Dieu ! d'où vient donc cette mauvaise odeur ? On me répond que les prisons sont au-dessous, et s'étendent au loin dans l'obscurité jusque sous l'église Saint-Sébalde. Quel frisson vient me saisir ! « Oh ! me « dit mon conducteur, les prisonniers se trouvent bien ici dessous, « ils y sont bien nourris. — Mais « ils n'ont point d'air. — Ils s'y habituent. »

Je voudrais seulement qu'on enfermât ici tous les conseillers de la ville de Nuremberg, et qu'on leur portât tous les jours, par un de ces soupiraux, qu'on fermerait bien vîte, les perdrix les plus exquises et des truffes au vin de Champagne.

L'idée de cette barbarie digne du moyen âge amortit le plaisir que le voyageur aurait à voir les belles peintures d'Albert Durer, qui ornent l'hôtel-

de-ville. Les Français en ont *conquis* cinq des meilleures.

La grande galerie qui règne le long des appartemens est des plus remarquables pour un amateur des antiquités de son pays. Le plafond, qui est un très-bel ouvrage en stuc, et bien conservé, représente un tournoi allemand du quatorzième siècle. Les figures que l'on y voit, au nombre de plusieurs centaines, sont de grandeur naturelle, et le tout donne une idée très-exacte de ces sortes de spectacles si chéris de nos pères. En avant sont les musiciens, suivis des chevaliers qui doivent rompre une lance dans le tournoi; ils étaient reconnaissables aux armoiries peintes sur leur casque et sur leur bouclier. Chacun d'eux est accompagné d'un écuyer à pied, qui tient un bâton à la main, et qui porte aussi sur la poitrine les armes de son chevalier. Plus loin on voit les combattans courir les uns contre les autres; rompre des lances; perdre des étriers, être désarçonnés. On

remarque, parmi un grand nombre de spectateurs, des dames sur des balcons, dans toute leur parure. Ce plafond m'a fait tant de plaisir, que mon cou s'en est ressenti pendant toute une journée, et que j'ai été tenté de porter envie à ces gens orgueilleux qui élèvent tellement la tête qu'ils pourraient voir ces peintures sans plier la nuque.

L'église de Saint-Sebalde est un monument respectable de l'antiquité. Elle doit avoir été construite il y a au moins mille ans. On y voit des légendes très-bien gravées sur la pierre, et une Descente de Croix d'Albert Durer. J'ai déja déclaré ailleurs qu'une Descente de Croix me paraissait un sujet de peinture mal choisi : je verrai toujours avec déplaisir un pareil tableau, quand même il serait peint par S. Luc lui-même, ce Raphaël des premiers chrétiens. Les Français voulaient, suivant leur coutume, enlever deux des plus belles peintures de cette église; ils avaient déja pris la mesure des caisses nécessaires, lors-

que les Autrichiens les forcèrent tout-à-coup à quitter le pays, et à laisser les tableaux à leur place. Cependant l'un d'eux, peint sur bois, a été brisé, parce qu'on a mal pris les mesures.

On voit en outre dans cette église le tombeau de S. Sébalde. Ce bon saint repose ici enfermé dans plusieurs cercueils qui sont l'un dans l'autre, parce que sans doute il avait sur les sépultures d'autres idées que le duc de Gotha. Le travail de ce monument est remarquable, aussi bien que cette grande masse de bronze. L'immense quantité d'armoiries peintes autour de l'église, et dont le nombre augmente encore tous les jours, prouve que les patriciens de Nuremberg ont encore de la vanité, même en mourant.

Une inscription m'apprit qu'il y avait à Nuremberg une tribu des *vieux faiseurs*. Une jeune et jolie fille qui était près de nous ne put nous expliquer à quoi cela se rapportait, et j'oubliai ensuite de m'en informer. S'il faut s'en te-

nir à la simple signification du mot, cette tribu ne doit pas être en grand crédit auprès des femmes.

Il ne faut pas négliger d'aller voir le magasin d'estampes de Frauenholz. Depuis que le possesseur actuel a acheté le cabinet de Braunn, moyennant 38,000 florins, sa collection est devenue plus intéressante qu'auparavant. On y remarque sur-tout des pierres taillées, et de belles peintures. Une fuite en Egypte, qui appartenait autrefois à l'infortunée reine de Fran[illegible], est un tableau des plus remarquables; un connaisseur même n'y reconnaîtrait pas le pinceau de Téniers, qui ne choisissait ordinairement que des sujets bas et obscurs. Cette peinture lui a acquis, avec justice, une grande réputation. Un Portrait de femme, de Rembrandt, attire l'attention, parce qu'il n'est pas peint suivant sa manière désagréable; car il donnait à tous ses tableaux une teinte rembrunie. Il semble vraiment qu'il faisait tout son possible pour empêcher que le spectateur

ne devinât ce qu'il avait voulu faire. Je ne conçois pas comment cette manière a pu trouver jamais des approbateurs. Plusieurs belles peintures de Knipotzki et de Wandick ornent cette collection.

L'honnête Frauenholz a le projet de faire une loterie, sans billets blancs, et dont le gros lot consisterait en mille pierres antiques taillées. Il est malheureux qu'il soit obligé d'avoir recours à de pareils moyens pour réveiller de leur léthargie les riches seigneurs d'Allemagne, qui aiment mieux manger des faisans et boire du vin du Rhin que de se procurer des chefs-d'œuvre.

CHAPITRE XIII.

Augsbourg.

Les perruquiers se plaignent depuis bien des années de ce que leur art ne jouit pas de toute la considération qu'il mérite : on coupe les queues sans cérémonie, ou l'on n'en laisse qu'une très-petite ; la chevelure doit être hérissée ; on se passe de poudre ; et au lieu de devoir, comme autrefois, des boucles charmantes au peigne créateur, on se fait maintenant des mèches que l'on avance sur le front, comme les chats et les écureuils ; on a l'air de craindre que la frisure ne vienne pas assez en avant ; on ne songe plus à ce noble ornement des têtes de nos pères ; on ne connaît plus que par des peintures ces longues perruques, chefs-d'œuvre de l'art ; et l'on ne peut penser qu'avec douleur au temps où une perruque volumineuse donnait

un air de gravité au courtisan comme au juge.

Ces plaintes d'une honnête tribu de perruquiers ne sont certainement pas tout-à-fait dénuées de fondement : nous agissons avec nos cheveux comme avec notre philosophie ; dans le commencement nous y mettons beaucoup d'enflure, mais ensuite nous finissons par élaguer tout, de manière qu'il ne reste que de l'embarras dans le tourbillon de notre tête. Ceci peut s'appliquer à la philosophie comme aux cheveux ; car nos philosophes d'aujourd'hui veulent toujours aller en avant, de même que les perruquiers veulent y faire aller les cheveux. Mais les perruquiers doivent se consoler, en ce qu'ils sont beaucoup mieux partagés que les philosophes dans ces temps malheureux ; car je ne connais aucune ville où la science de ces derniers soit honorée, tandis qu'il y en a beaucoup où l'art des perruquiers est en crédit, et dans le nombre de ces villes je nommerai Augsbourg. Là, tous les anciens per-

ruquiers maudissent la nouvelle mode des coiffures en hérisson; ils tâchent de ne point la laisser s'introduire; ils lui opposent des obstacles. On voit encore dans cette ville des gens respectables qui portent de longues perruques surchargées de boucles; mais bien plus, l'incomparable Haar-Krausler, qui, dans sa ville natale, ne servait que des mortels, s'est élevé ici au faîte de la gloire, et ne frise plus que des dieux. Tout l'olympe chrétien, excepté le Saint-Esprit, porte à Augsbourg des perruques in-folio. On ne peut s'empêcher de rire de bon cœur en entrant dans une église, n'importe laquelle; on y voit la Sainte-Vierge en habit de brocard, avec une énorme perruque, dont les boucles tombent majestueusement sur ses épaules; elle porte dans ses bras le petit Jésus, dont la tête est aussi ornée d'une perruque : Dieu le père lui-même, regardant du haut des cieux le globe du monde, porte une volumineuse perruque à boucles; en un mot, aucun perruquier ne peut entrer

dans les églises d'Augsbourg sans verser des larmes de joie.

A la vérité, des mondains endurcis s'imaginent que l'art hydraulique, par le moyen duquel tant de maisons et de fontaines sont pourvues d'eau convenablement et abondamment, fait plus d'honneur à la ville d'Augsbourg, que la Trinité frisée; car, de même que les pensées utiles sont pompées dans le cerveau par d'innombrables petits canaux, pour couler ensuite de là sur le papier, et se répandre dans le monde; de même aussi l'eau se rassemble dans des réservoirs à la hauteur de quatre étages, et coule de là par mille canaux dans les maisons des habitans, qui sont libres alors de l'employer à leurs besoins, ou de la laisser courir sans en profiter (de même que pour les pensées utiles).

On jouit d'une vue délicieuse sur la plate-forme de la tour; les Français y avaient placé un télégraphe, qu'ils ont laissé, et que l'on montre encore, comme

si l'on faisait voir les traces de la foudre qui a atteint une maison. Dans les différens étages, on voit plusieurs modèles d'églises, de ponts, de salines, et autres objets, qui font plaisir aux connaisseurs. On voit aussi un anneau scellé dans une pierre d'un grand poids; celui qui est assez fort pour la lever avec un seul doigt obtient pour récompense la permission d'inscrire son nom sur la muraille qui est près de là. Celà me fit penser à ce charlatan qui crut se faire un mérite auprès de je ne sais quel grand roi, en jetant fort adroitement des pois par le trou d'une grosse aiguille, et auquel le roi fit donner un boisseau de pois pour récompense. On lit le nom d'une jeune fille dans le nombre de ceux qui sont inscrits sur la muraille; on aura sans doute quelque peur d'épouser cette héroïne, car Dieu lui a donné assez de force pour être la maîtresse.

On peut voir toutes sortes de miracles qui ont été opérés dans l'église de Sainte-Afra: des guérisons d'une quantité de

maladies incurables sont prouvées par des jambes et des enfans d'argent ; d'après cela, qui pourrait encore en douter ?

Mais pourquoi n'offre-t-on à sainte Appoline que des marques de reconnaissance en cire, au lieu de les présenter en argent ? On la voit attachée à un pieu au moment où on lui arrache toutes les dents de la bouche, ce qui lui fait perdre beaucoup de sang ; on lui fait cette opération avec une paire de pincettes ordinaires. Tout le monde sait qu'elle reçut en recompense de ses souffrances le don de guérir les maux de dents des fidèles, et une quantité de râteliers en cire, suspendus près de son image, prouve assez que la sainte fait toujours de nombreuses guérisons.

Non loin de là, on voit encore quelque chose d'analogue : une foule de pauvres ames souffrantes nage dans les flammes du purgatoire ; on voit sortir de la bouche de ces baigneurs une inscription qui s'envole vers une église, avec ces paroles suppliantes : *Nos amis, pensez à nous !*..

On voit ces bons amis dans l'église, prier un prêtre de délivrer, pour leur argent, ces ames malheureuses du purgatoire : le changement est certain et prompt ; de petits anges descendent du ciel, retirent du feu quelques ames, et les conduisent à Jésus-Christ, qui paraît les recevoir avec joie. Le jugement dernier est aussi représenté avec des traits d'une imagination singulière. Pour exprimer par une allégorie que le péché de la chair mérite l'enfer, on voit entre autres dans ce tableau, un damné, une espèce de Laocoon, serré dans les replis d'un serpent, qui le mord impitoyablement à l'endroit qui dans sa vie lui procurait les plaisirs charnels : un diable porte sur ses épaules une jolie femme, quoique damnée ; et pour prouver que c'est par l'abus de ses charmes qu'elle a mérité l'enfer, ce démon impur a sa griffe enfoncée précisement dans l'endroit qui donnait libéralement aux mortels les plus vives jouissances.

Une inscription en marbre et des

restes délabrés d'un baldaquin, éternisent ici le souvenir du malheureux voyage du pape Pie VI en Allemagne. On sait qu'à cette occasion le lecteur évangélique Mertens fit un éloge pompeux du saint-père, mais qu'il fut critiqué par un grand nombre d'écrivains.

On trouve pourtant un petit dédommagement de toutes les extravagances qu'on voit dans la demeure de Ste Afra, c'est un tableau de la Résurrection, par Mettenleider.

On entre dans l'hôtel-de-ville avec de grandes espérances, à cause des merveilles que l'on raconte d'une des salles de ce bâtiment. Il faut avouer que cette salle est grande, mais on ne peut pas dire qu'elle soit belle. Elle est obscure, et surchargée de dorures, de sculptures, d'inscriptions et de peintures. Des empereurs sont peints sur les murailles; au plafond ce sont des servantes; en un mot on dirait que, dans l'appréhension d'un grand déluge, on a rassemblé ici

tous ces divers objets pour en remplir une arche. Si l'on regarde dans la cour par les fenêtres de cette salle, le cœur se serre en voyant des demeures souterraines couvertes de plomb, dans lesquelles languissent de malheureux prisonniers. Grand Dieu ! les états de l'Empire ont-ils donc le droit, non de punir le crime, mais de tourmenter les hommes ? et dans quel temps ? dans le siècle où vivait Howard. Oh ! puissent toutes les sources d'Augsbourg se dessécher, puisse la belle machine hydraulique ne plus donner une goutte d'eau, et puissent tous les conseillers de ville d'Augsbourg éprouver la soif la plus brûlante, jusqu'à ce qu'ils aient donné l'ordre de détruire ces infâmes toits de plomb qui rappellent l'inquisition de Venise, et qu'ils aient rendu à la lumière du jour ces victimes humaines, qui ne méritent que la mort pour punition de leurs crimes, et non pas tous ces supplices horribles.

Détournons la vue de cet affreux spec-

tacle pour voir une belle peinture de Lucas Cranach, Samson et Dalila, qui orne une des salles d'en bas. Plus on considère ce tableau, plus on a de peine à s'en éloigner. Samson dort profondément et avec le plus grand abandon, et l'on reconnaît, dès la première vue, dans Dalila, malgré sa beauté, une femme sans pudeur et sans foi.

Dans une autre salle on voit une peinture remarquable, non comme chef-d'œuvre de l'art, mais parce qu'elle offre une représentation fidèle des costumes anciens; et je recommande aux éditeurs de l'ouvrage (qui paraît par cahier) sur les anciens costumes allemands, d'aller voir ce tableau. Il représente l'hôtel-de-ville et la place d'Augsbourg, comme ils étaient pendant l'hiver il y a deux siècles, avec un grand concours de monde. C'est un jour de marché; les acheteurs et les vendeurs sont en discussion; les conseillers de ville sortent en corps de la salle des séances; le chef de la police est à cheval, pour

maintenir l'ordre; un jeune élégant conduit une dame en traîneau; il est assis dans le fond, et la dame vis-à-vis de lui, usage qui n'est peut-être aboli que parce qu'un jeune homme s'occupait plus à considérer la dame qu'à regarder son chemin, et qu'alors les chutes étaient plus fréquentes qu'aujourd'hui. En un mot, on voit dans ce tableau une infinité de figures, et le costume, diversifié et très-bien rendu, rend chacun des personnages intéressant.

Enfin je dois faire mention d'une chose qui est annoncée au voyageur par son guide avec la plus grande pompe, qui coûte beaucoup, et qui ne répond en rien à ce qu'on attend; je veux parler de ce qu'on appelle *la vieille entrée*. Dans les temps où l'on ne connaissait que le droit du plus fort, on n'ouvrait les portes de la ville pendant la nuit sous aucun prétexte; il fallait rester dehors, bon gré malgré. Probablement on avait été rendu sage par expérience, et le conseil de ville pourrait fort bien avoir

eu raison. Or il arriva que l'empereur Maximilien habita cette ville pendant un certain temps; et quand il était allé à la promenade ou à la chasse, il ne se souciait pas de revenir avant l'heure où l'on fermait les portes. On ne voulait cependant pas imposer cette gêne à un hôte aussi illustre, mais on desirait conserver un antique usage. Enfin on se décida à creuser un passage sous le rempart, à le fermer par plusieurs portes épaisses, et à placer sur le fossé un pont-levis étroit. Il ne pouvait passer qu'un seul cavalier ou piéton par ce chemin, de manière que la sureté de la ville ne pouvait pas être compromise. Mais pour la garantir encore davantage d'une surprise, on imagina de faire ouvrir les portes au moyen d'un mécanisme très-simple, par un portier qui était au-dessus; elles se refermaient ensuite d'elles-mêmes, à-peu-près comme de nos jours on ouvre la porte d'entrée de bien des maisons depuis le premier étage. Le pont-levis et la grille extérieure s'ou-

vraient par le même mécanisme. C'est aujourd'hui la seule chose digne de remarque ; ces portes si lourdes s'ouvrent et se referment sans qu'on aperçoive la main qui les met en mouvement, et comme on emploie une petite ruse et que l'on fait en sorte qu'une porte s'ouvre précisément au même instant où une autre se ferme, on est étonné d'abord, mais on rit ensuite de s'être laissé surprendre par un tel artifice. La seule chose réellement remarquable enfin, est la folie des habitans d'Augsbourg, qui laissèrent subsister cette coutume jusqu'en l'année 1768, quoique l'empereur Maximilien eût depuis long-temps aboli le droit du plus fort. Jusqu'à ladite époque, tout voyageur qui avait le malheur d'arriver devant Augsbourg après l'heure de la fermeture des portes était obligé de laisser sa voiture et son bagage sous la garde de qui bon lui semblait, de prendre son sac de nuit sous son bras, et d'entrer dans la ville par des souterrains obscurs et par des portes épaisses comme celles

d'une prison. On aurait dû réellement, au lieu de parler toujours de la bourse à livre, appeler tout ancien usage inutile *la vieille entrée d'Augsbourg.*

J'achève ma description en miniature d'Augsbourg par une remarque moderne, c'est que les dames y dansent mal, et qu'elles relèvent leurs jupons très-haut en dansant.... *Honni soit qui mal y pense.*

CHAPITRE XIV.

Entre Augsbourg et Inspruck.

La nuit approchait lorsque j'arrivai à Schwabmunchen. Je m'aperçus qu'il y avait de grandes réjouissances dans la maison de poste. La porte était ornée de fleurs, au-dessus était suspendu un calice doré; sur un tapis rouge, au-dessous du calice, étaient écrits ces mots d'une chanson connue : *Oh ! oh ! oh ! Jean-Christophe, cela est tout simple !*

« Sans doute on célèbre une noce, de-« mandai-je en descendant de voiture? « Oui, me répondit la servante, bien pa-« rée, en ajoutant que nous devions aller « plus loin, parce qu'on ne pouvait pas « nous loger ce jour-là. — C'est probable-« ment la fille de la maison qui se marie? « — Non pas, c'est un prêtre qui a dit sa « première messe ». J'entendis chanter en même temps: *Oh ! oh ! oh ! Jean-*

Christophe, cela est tout simple ! « — On « fait bonne chère là-haut; si vous voulez « monter, on vous y verra avec plaisir ». Je ne me le fis pas dire deux fois; je trouvai là une grande table en fer à cheval, autour de laquelle étaient assis de bons bourgeois et leurs femmes. Le *fiancé* avait la place d'honneur, et au coin de la table était un joyeux chanteur, assisté de deux violons qui écorchaient les oreilles; six ou sept confrères, jeunes et vieux, étaient à table, et plusieurs autres arrivèrent pendant le temps que j'assistai à cette joyeuse assemblée. J'avais cru en montant que le repas n'était pas fini, car on faisait encore beaucoup de préparatifs à la cuisine, où il y avait un grand feu; mais je m'aperçus qu'on en était au gâteau et au vin, cette fin solide d'un bon repas, et qu'il y avait passablement de bouteilles vides. Les préparatifs qui se faisaient dans la cuisine étaient destinés à un souper qui devait suivre le dîner, et je gagerais que les convives auront pensé que ce n'était pas la

peine de quitter leur place entre le dîner et le souper. Ces bonnes gens prêtaient une telle attention au chanteur, ou avaient tellement bu, que nous entrâmes sans qu'on fît attention à nous, et que nous pûmes tout voir et tout entendre sans déranger personne. Outre la chanson mentionnée ci-dessus, le chanteur régala son auditoire de quelques autres beaucoup plus gaillardes, et qui faisaient un contraste avec le calice doré qui était au-dessus de la porte de la maison. Les hommes, en habit noir ou de couleur mélangée, riaient sans gêne à gorge déployée, leurs figures étaient enluminées; mais les femmes et le *fiancé* avaient l'air un peu plus réservé, et ne faisaient que sourire. A mon grand regret, le cor du postillon me rappela en voiture, et je continuai ma route, fort content d'avoir l'idée d'une sainte noce.

La tranquillité de la nuit me fit faire d'autres réflexions. On croit généralement qu'il est aisé de célébrer une fête avec la solemnité convenable au sujet;

cela n'est pas aussi facile qu'on l'imagine. Toutes les fêtes se font presque de la même manière, on se pare, on se met à une table couverte de vin et de bonne chère, ornée peut-être de couronnes et de guirlandes de fleurs; on agit de même pour conduire un prêtre à l'autel. La joie se répand toujours dans l'assemblée; les sensations du cœur se développent par une plus grande activité de l'estomac, et si un homme de bon sens néglige de donner une fête en de semblables occasions, il est impitoyablement critiqué : je puis en donner un exemple. Un de mes amis perdit sa femme, qu'il aimait beaucoup; son état lui faisait un devoir de donner une fête funéraire, c'est-à-dire un grand repas. Comme il n'aimait pas ces sortes de banquets, et qu'il n'avait pas envie de donner un festin, il raisonna ainsi : « A « combien se monteront à-peu-près les « dépenses d'une grande fête funéraire? « —A mille roubles au plus.— Eh bien, « je crois, sans être obligé de faire trève

« à ma douleur, honorer davantage la « mémoire de mon épouse, en distri- « buant cet argent aux pauvres, le jour « qu'on la déposera dans la tombe ». C'est ce qu'il fit en effet; aussi n'y eut-il que quelques amis qui accompagnèrent en silence le corps de la défunte. Plus d'un voisin haussait les épaules, et les voisines se disaient entre elles que la défunte aurait dû avoir une autre suite à son convoi. Cela veut dire en d'autres termes, pour de pareils gens, que la table devait être couverte de vin et de bonne chère.

Les fleurs sont mal employées dans la plupart des fêtes. On veut les faire servir d'emblême à tout. La coquette retrouve son innocence devant l'autel de la fidélité, au moyen d'une guirlande de myrte frais; le fiancé qui se marie par intérêt atteste son amour par une rose qu'il offre à sa future. Il est devenu si ordinaire de prodiguer des fleurs, que je ne conseillerais à personne de recevoir un grand seigneur sans lui présenter

au moins une douzaine de jeunes filles, en habit blanc, qui jettent des fleurs sur son passage. Cette cérémonie me paraît on ne peut pas plus inconvenante lorsqu'elle s'adresse à des rois ou à des princes, car ils ne sont pas au monde pour marcher sur des fleurs ; mais leur plus belle occupation est d'en semer sur nous, et il conviendrait bien mieux qu'un prince, en descendant de voiture, répandît des fleurs sur ses sujets qui s'empressent autour de lui, que de se laisser entourer par des enfans qui lui récitent de mauvais vers. On ne devrait pas non plus présenter les clefs des villes, comme on le fait. Le prince devrait les donner, et non les recevoir ; car alors c'est comme s'il avait conquis la ville.

C'est la coutume en Estonie et en Livonie de couvrir de branches de pin le chemin par lequel doit passer un convoi funèbre, cela est avantageux au moins pour les personnes qui suivent le convoi à pied, car si les chemins sont mauvais, ils deviennent praticables

au moyen de ces branches ; s'il y a beaucoup de neige, elles empêchent d'enfoncer. Je me souviens qu'en 1783, l'ancienne constitution de l'Estonie fut supprimée par l'impératrice Catherine, et qu'une nouvelle fut établie avec grande pompe. Je me trouvai alors au nombre des juges nouvellement nommés qui se rendirent à l'église avec le gouverneur pour y prêter serment. Dans cette circonstance, on avait aussi répandu sur le chemin des branches de pin, et quoi de plus naturel que d'entendre les Estoniens, qui d'ailleurs n'étaient pas contens de ce changement, se dire à demi-voix : « On porte en terre notre ancienne con« stitution » ? Ainsi dans toutes les solemnités on fait aussi peu d'attention à l'objet de la fête, et le jeune prêtre de Schwabmunchen n'est certainement pas le seul qui, dans une solemnité, réunisse une chanson gaillarde avec un calice doré !.... Mais le postillon va bien, la course n'est pas longue, la nuit se passe, et nous voilà à Kauffbeuren.

J'ai eu le bonheur de voir là l'énumération pompeuse de tous les titres honorifiques de Jésus-Christ, énoncés dans un tableau encadré et orné de vignettes. Ce tableau est dans l'auberge, et de la teneur suivante :

« Le prince tout-puissant et invin-
« cible, dispensateur de toute sagesse et
« de toute grandeur, le seigneur des
« seigneurs, Jésus-Christ, vrai Dieu de
« toute éternité, couronné empereur des
« domaines célestes, élu roi de Sion et
« de tout l'Univers, propagateur en tout
« temps de la sainte église chrétienne,
« seul grand-prêtre et archevêque des
« ames, électeur de la vérité, archiduc
« de l'honneur, duc de la vie, margrave
« de Jérusalem, landgrave de Judée,
« vicomte de Galilée, prince de la
« paix, comte de Bethléem, baron de
« Nazareth, général feld-maréchal de
« l'église militaire, chevalier des portes
« de l'enfer, vainqueur de la mort, des
« démons et du péché; grand juge des
« vivans et des morts, conseiller intime

« du père céleste, etc., etc., etc., notre « très-gracieux seigneur Dieu et pro- « tecteur. »

Je compte rendre un véritable service à ceux qui voudront présenter une supplique à Jésus-Christ, de leur faire connaître tous les titres qu'on lui donne dans la chancellerie du ciel.

Il faut qu'on ait voulu anciennement faire de Kauffbeuren une grande ville, car les murailles forment une circonférence beaucoup plus étendue que celle de la ville, qui se présente sous un point de vue pittoresque. Sainte Crescentia fait ici beaucoup de miracles, et nous vîmes beaucoup de pélerins superstitieux qui rapportaient de petites images bigarées et des indulgences.

Kauffbeuren, autrefois chétive ville impériale, appartient maintenant à l'électeur de Bavière. Lorsque nous y passâmes, on venait de donner aux anciens conseillers de ville leur démission, et l'administration était entre les mains d'un soi-disant commissaire d'état. Je

demandai à notre grosse hôtesse si on en était content. « Oh oui, répondit-elle, « c'est aussi *un galant homme* ». Cela veut dire dans notre langue un brave homme, et je m'étonnai d'entendre le mot français *galant homme* employé à Kauffbeuren dans sa véritable acception.

CHAPITRE XV.

Le Tirol.

POURQUOI tous ceux qui voyagent ou qui peuvent voyager vont-ils toujours en Suisse? Pourquoi visite-t-on si rarement les habitans du Tirol? Pourquoi tous les écrivains, tous les voyageurs qui peuvent écrire une relation, font-ils des livres sur la Suisse? Et pourquoi en lit-on si rarement sur le Tirol?

Et moi aussi j'ai vu la Suisse, quoique superficiellement; mais je dois dire hautement que les beautés naturelles du Tirol ne paraissent ne le céder en rien à celles de la Suisse.

A la vérité, les chutes d'eau sont rares et peu remarquables dans le Tirol, mais à cela près, j'ose assurer que l'on sera plus satisfait en quittant ce pays qu'en sortant de la Suisse, si prodigieusement vantée dans tous les temps. Quels sites

romantiques on y rencontre! quelle impression profonde leur vue produit sur l'ame du voyageur! De même qu'on a coutume de nommer *esprit* d'un auteur le recueil de ses plus belles pensées, ainsi j'oserai nommer ici *esprit de la nature* le chemin qui est entre Fuessen et Reitti; car il semble dans le fait que l'auteur de la nature ait pris plaisir à rassembler les objets les plus beaux, les plus magnifiques répandus dans l'univers, pour les réunir ici dans un petit espace. Qu'aucun voyageur ne parcoure donc cette route pendant la nuit, s'il ne veut de gaieté de cœur se priver des sensations les plus délicieuses. En descendant de Lermos à Nassereit, je lui conseille de mettre pied à terre, et de parcourir cette distance en se promenant. Des rochers escarpés qui menacent de l'écraser, les sources jaillissantes de toutes parts, les eaux vertes d'un lac qui semble réfléchir le vitriol; une forêt de mélèzes, des haies d'aubépine, un vieux château ruiné sur une colline isolée, qui s'élève du sein

du lac; plus loin le Lech, tombant tantôt comme un torrent écumeux, et roulant ses eaux rapides au milieu des rochers; tantôt promenant majestueusement son onde paisible dans des plaines fleuries.... Je m'arrêterai là; j'ai dit trop souvent que je ne voulais point faire de descriptions; mais je prédis au voyageur sensible aux beautés de la nature, qu'il ne visitera point ces belles contrées sans surprendre plus d'une fois ses yeux mouillés de douces larmes.

En Suisse on est obligé de se faire traîner par des limaçons attelés, qu'on veut bien nommer des chevaux, et de perdre un temps précieux en se prêtant au caprice d'un conducteur fort cher, car il n'y a pas de poste. Ici, au contraire, on voyage rapidement, et avec des chevaux de poste toujours frais. On parle ou l'on dort, on passe outre ou l'on s'arrête, le tout suivant son bon plaisir. N'est-ce pas d'ailleurs un très-grand avantage que le Tirol a sur la Suisse, de rassembler sur la route ses

beautés infinies, et que l'on ne soit pas obligé de dévier à droite ou à gauche, et de gravir péniblement les monts pour découvrir les richesses cachées de la nature? Ici, elle vient, pour ainsi dire, au-devant du voyageur, et se présente à lui avec une majesté tout-à-la-fois imposante et douce. Où trouvera-t-on réuni, comme dans ces lieux, le contraste admirable et frappant de la nature la plus sauvage, la plus agreste, et des trésors animés de l'industrie humaine? Voyez ces rochers pointus, ne semblent-ils pas vous dérober à-la-fois la terre et le ciel? Un tremblement de terre a autrefois déplacé ces masses énormes, et les a comme enlacées l'une avec l'autre. Un torrent impétueux sort de dessous ces voûtes sombres, qui s'abaissent jusqu'à sa surface, comme si elles voulaient s'opposer à son passage; mais il les brave, lance ses flots écumeux jusque sur leur sommet, et s'éloigne en mugissant. Tout près de cet antre où les élémens se choquent, est une paisible chau-

mière tapissée de vigne; des vaches paissent à l'entour, et un jeune enfant, penché sur le bord de la rive, puise gaiement de l'eau dans le torrent. On serait tenté de lui crier, *Prends garde de tomber, petit;* mais il ne comprendrait pas; il ne prévoit là aucun danger pour lui. Voyez ces champs immenses où l'on cultive le maïs, et qui promettent au laboureur une récolte trois cents fois égale à ce qu'il a semé. Quand ce grain est enlevé, la plaine change de couleur; les choux qui avaient été semés en même temps étalent leur verte parure, et cette terre fertile donne une seconde récolte aussi riche, aussi abondante que la première. Vous ne trouverez nulle part des cabanes rustiques ornées d'une manière plus agréable et plus variée que celles que l'on voit dans le Tirol. Les murs sont tapissés de légendes, et ombragés par des guirlandes d'épis de maïs, qui semblent célébrer le triomphe de la saison des fruits.

Mais que sont tous ces riches présens

de la nature, quand elle ne verse pas sa corne d'abondance sur des hommes bons et joyeux? Vous trouverez également ici un peuple franc et loyal, sincèrement soumis à Dieu et à l'empereur. Les Tiroliens aiment à retracer dans des tableaux, dont ils décorent leurs maisons, les événemens qui peuvent leur rappeler des souvenirs glorieux ou intéressans; mais ils choisissent de préférence ceux qui rappellent des circonstances périlleuses. Par exemple, on trouve sur la route qui conduit dans les montagnes, des peintures qui indiquent que là, tel a été attaqué par des voleurs, ou près de périr dans les flots; qu'un autre a été traîné par des chevaux fougueux, à travers les rochers, et qu'en implorant l'assistance d'un saint au moment de mourir, sa délivrance s'est opérée d'une manière miraculeuse. Je trouve cet usage très-louable, quoique ces images effrayantes soient peu propres à rassurer un voyageur timide; mais qu'importe aux brayes Tiroliens

qu'il y ait des voyageurs timides? personne ne peut les blâmer de ce qu'ils cherchent, en parlant aux yeux, à conserver la mémoire d'un danger surmonté; car réellement ce souvenir est une des sensations les plus délicieuses que l'homme puisse éprouver. J'en parle par expérience. Lorsque je fus traîné en Sibérie, il arriva qu'un jour (nous venions de passer les limites de ce vaste désert) nous fûmes obligés, à cause des grandes pluies, de monter une colline longue et escarpée, au pied des monts Uralsch. Les chemins étaient glissans, les chevaux, harassés, bronchaient à chaque pas, s'arrêtaient à tous momens, et ce n'était qu'à coups de fouet qu'on parvenait à les faire avancer, encore était-ce bien lentement. Je descendis de voiture, et fus à pied jusqu'au sommet de la côte. Là, sur deux degrés en bois, était plantée une croix grecque, abritée par un petit toit. Enveloppé dans mon manteau, je m'assis sur le degré le plus élevé, je m'adossai à la croix, je baissai

les yeux en soupirant vers le hameau dans lequel nous avions passé une si triste nuit, je regardai à gauche, vers la chaîne des monts Uralsch, dont la cyme paraît au-dessus des nuages, puis devant moi, vers les chevaux haletans, dont le bourreau était aussi le mien, et qui traînaient péniblement ma voiture, théâtre étroit de mes souffrances mille fois renouvelées. Alors je laissai errer mes regards, et ils se dirigèrent vers le point où ma femme et mes enfans gémissaient de mon absence. En un mot, pendant un quart-d'heure que je demeurai assis sous cette croix, mon cœur fut déchiré par le choc de mille sensations inexprimables. Enfin la voiture atteignit la hauteur, et nous poursuivîmes notre route. Lorsque quelques mois après, en revenant de mon exil, par un temps calme et serein, et le cœur rempli des plus riches espérances, je repassai dans cet endroit, le sentiment qui vint m'assaillir fut tel, qu'aucune plume ne peut le rendre. Je ne pus résister au desir de

m'asseoir encore une fois sous cette même croix : je fis arrêter la voiture, je sautai à bas, je m'enveloppai dans mon manteau, quoiqu'il fît une chaleur excessive, j'ordonnai au courier de descendre lentement la côte, je m'assis devant la croix, en m'appuyant comme la première fois ; je regardai le hameau, et son aspect me parut riant, ensuite la chaîne des monts, dont le soleil dorait la cyme, puis enfin la contrée lointaine où ma femme et mes enfans attendaient alors avec impatience le retour d'un époux et d'un père. O ! ce fut là sans doute un des instans de ma vie les plus riches en jouissances ! J'avoue qu'aujourd'hui même un de mes desirs les plus vifs serait de revoir encore une fois cette place avant de mourir ; car, à l'exemple des Tiroliens, j'ai planté cette croix dans ma mémoire, comme un souvenir de l'affreux danger auquel j'ai échappé.

Ces images que l'on voit sur les routes du Tirol représentent aussi de jeunes filles à qui des scélérats veulent ravir

l'innocence, mais qui sont soudain délivrées de ce grand péril en adressant une prière courte et fervente à quelque saint fameux par sa chasteté. J'ai vu aussi une espèce de tombeau érigé à la mémoire d'un vieillard frappé d'apoplexie, dans l'endroit même où la mort l'a enlevé si subitement. A la vérité, ces monumens sont un peu fragiles, ils ne consistent le plus souvent qu'en une table de bois, d'un pied en carré, grossièrement peinte, et exposée à l'intempérie des saisons; mais qu'importe? il suffit qu'ils durent aussi long-temps que les hommes, à qui ils doivent rappeler l'événement qui leur a donné naissance.

Le Tirol n'offre pas moins de charmes aux gens qui aiment leurs aises et qui sur-tout font cas de la bonne chère; j'avoue même que sous ce rapport il est peu de pays où j'eusse plus de plaisir à voyager; on trouve dans chaque village des chambres commodes, souvent élégantes, mais toujours propres et pourvues d'excellens lits bien blancs. Une

heure, souvent même une demi-heure après votre arrivée, on vous sert un repas composé d'un potage, de poisson, de gibier, et de patisserie très-délicate; pour le dessert, des confitures et des fruits, le tout parfaitement apprêté; vous y buvez du très-bon vin du pays, qui vous paraît au moins aussi agréable que le vin de Bordeaux, et que plus d'une fois sans doute on a vendu comme tel dans plusieurs villes d'Allemagne. Un service prompt et gracieux assaisonne le repas; enfin la carte est d'un prix si modique, que je dois dire en passant que la bourse se vide moins vîte ici que dans la Suisse, où tout est exorbitamment cher. Que peut-on dire de plus pour recommander un voyage de plaisir? Un superbe pays, des sites enchanteurs, des routes bien entretenues, de bons chevaux, des maîtres de poste prévenans, des postillons honnêtes, des gîtes commodes, des mets friands, du bon vin, un service gracieux et une dépense légère. Je conseille aux dames d'une

complexion délicate d'aller, l'été prochain, chercher la santé et la bonne humeur dans les montagnes du Tirol.

A cinq lieues d'Inspruck il y a aussi des glaciers immenses, qui sont visités chaque année par un grand nombre d'étrangers, mais sur-tout par les Anglais. On me les a dépeints comme très-remarquables. La plus haute montagne du Tirol est située vers les Grisons et s'appelle *Oertler*, on dit qu'elle a treize cents pieds d'élévation. Quelques gens du pays la mettent en parallèle avec le Mont-Blanc, dont la hauteur est, comme on sait, de quatorze cents pieds.

Un paysan, nommé Pierre Honig, a fait, sans autre secours que son génie, une carte excellente et très-détaillée de ce pays. Deux très-beaux globes, que l'on montre dans un château près d'Inspruck, sont aussi son ouvrage. Marie-Thérèse l'a récompensé d'une manière toute particulière et vraiment impériale; elle lui a donné un florin par jour, sur quoi il était obligé de nourrir la

personne qui l'avait aidé dans son travail. En revanche, après sa mort, son cadavre fut exhumé, et on lui fit le très-grand honneur de le transporter du cimetière dans une église, qui n'était pas l'abbaye de Westminster, encore moins un panthéon, mais tout bonnement une paroisse de village.

CHAPITRE XVI.

La Chasse du Chamois.

Tous les Tiroliens aiment passionnément la chasse. Avant que je vinsse à Inspruck on me raconta qu'à la vérité on ne leur avait pas accordé la liberté de chasser, mais que dans le temps des dangers que ce pays avait courus de la part des Français, on avait fermé les yeux sur les délits des braconniers, dont on avait besoin; et que depuis, pour les récompenser du zèle qu'ils avaient montré dans cette circonstance, on les avait tacitement autorisés à chasser, puisqu'on avait cessé d'affermer les chasses. Je me réjouis, je l'avoue, de cette conduite d'un gouvernement qui, lorsque le calme est rétabli, n'oublie point les services rendus dans des temps orageux, et les récompense à-la-fois de la manière la plus agréable au peuple et la

moins onéreuse pour lui. Mais à mon arrivée à Inspruck j'eus bientôt changé d'opinion. On accorda en effet aux Tiroliens une espèce de liberté de la chasse lorsqu'un ennemi téméraire voulut pénétrer dans les défilés du pays, et que la fidélité courageuse des Tiroliens, qui n'avaient jamais été soldats, servit de rempart à la capitale tremblante. Mais aujourd'hui, comme autrefois, on nomme braconniers tous les Tiroliens chasseurs, et comme tels on les arrête et on les force de s'enrôler. Malgré tout, c'est chez eux une passion plus forte que celle des cartes ou des dez pour le joueur le plus déterminé; ni les menaces, ni les châtimens ne peuvent les en détourner. L'un d'eux, qui avait été arrêté plusieurs fois, disait hautement : « Quand même l'ar-« bre le plus voisin devrait me servir de « potence, je ne pourrais m'empêcher « de chasser ». Ce n'est pas l'intérêt qui les porte à risquer de perdre ainsi leur liberté, puisqu'un chamois, qui pèse tout au plus cinquante à soixante livres,

et souvent moins, ne leur rapporte pas plus de 10 à 12 florins, compris la peau, qui n'est bonne qu'en automne. C'est pour cette modique somme qu'ils s'exposent mille fois à se rompre le cou, et bien plus, à la honte d'une punition rigoureuse; c'est pour ce prix modique qu'ils passent les nuits les plus froides de l'hiver sur les rochers, couchés dans la neige, et se privant du sommeil pour épier leur ennemi. Pourvus d'une petite quantité de vivres, ils errent souvent pendant plusieurs jours dans des montagnes désertes, endurant la faim et la soif, et trouvant leur suprême bonheur dans cette vie singulière. En outre ils ne peuvent vendre leur proie qu'avec les plus grandes précautions, quoiqu'ils en aient, autant que possible, la facilité chez messieurs les moines de Wiltau (couvent dans les montagnes), qui aiment beaucoup le gibier, et qui, pendant toute l'année, savent s'en procurer abondamment et à bon marché. Les aubergistes d'Inspruck prêtent aussi les mains

à ce commerce frauduleux, en se faisant apporter le gibier la nuit et avec les plus grandes précautions. Presque jamais un chasseur ne tue un chamois pour lui seul, ils sont obligés de se réunir pour cerner ces animaux qui, de leur côté prennent toutes les précautions possibles pour leur échapper. Chaque troupe place toujours un factionnaire, qui se tient à quatre pattes sur une pointe de rocher qui n'offre pas même assez de place pour poser les cinq doigts de la main étroitement serrés; de là cet animal flaire l'homme à une très-grande distance; alors il pousse un cri aigu, et dans un clin d'œil la bande disparaît en sautant avec une agilité incroyable. Outre les chamois, on trouve aussi dans les montagnes du Tirol des cerfs, des ours, des loups, des renards, des blaireaux, et des marmottes. Les femmes qui ont une couche difficile boivent de la graisse de ces dernières pour se procurer une délivrance heureuse. On n'y trouve point de bête noire.

Les braconniers ont coutume de se masquer, ou du moins de rendre leur figure méconnaissable par un moyen quelconque. Du plus loin qu'ils aperçoivent un garde-chasse, ils lui font signe de la main de s'éloigner promptement, ou bien ils lui crient : « Va t'en, « si tu ne veux avoir affaire à nous ». Quand il n'obéit pas, ils le couchent en joue, et s'il ne cherche alors son salut dans la fuite, ils tirent, mais seulement à la dernière extrémité, et lorsqu'ils ne voient pas d'autres moyens de se sauver eux-mêmes. Malheur au garde s'il reconnaît quelqu'un d'entre eux et s'il le dénonce, il a tout à redouter de sa vengeance. On en cite des exemples terribles. Un braconnier qui avait été forcé de servir pendant plusieurs années dans un régiment éloigné, revint enfin dans son pays, retourna bien vîte à la chasse, rencontra son dénonciateur, et le tua. Je ne sais s'il ne serait pas plus sage de la part du gouvernement de condescendre avec grace à un peu-

chant qu'on ne peut vaincre. Il devrait être permis à un peuple qui est dans le cas de défendre ses frontières, d'être dans un état de guerre continuelle avec les bêtes sauvages, afin de mieux repousser les hommes féroces. Il est certain que les Tiroliens ne se seraient pas défendus aussi vaillamment contre les Français, s'ils n'étaient pas tous braconniers dès leur naissance.

CHAPITRE XVII.

Suite du Tirol.

Les routes du Tirol sont couvertes de voitures de sel; on en rencontre à chaque pas. On conduit ce sel à Lindau, ville maintenant soumise à l'Autriche; c'est là qu'on le dépose dans des magasins immenses, où les Suisses viennent le chercher, pour le ramener chez eux à travers mille dangers; car les Français, qui, comme on sait, leur ont rendu la liberté, les ont invités, entre autres petites politesses, c'est-à-dire forcés, à n'acheter du sel que chez eux, et naturellement ils en font le prix eux-mêmes.

Entre Zeit et Inspruck, on voit, à une hauteur prodigieuse, une grotte taillée dans un roc à pic, et uni comme un mur. C'est, dit-on, de cet endroit que l'empereur Maximilien, qui s'était

égaré à la chasse du chamois, fut reconduit en bas par un ange. Un événement véritable paraît avoir donné lieu à cette tradition généralement répandue : du reste je conçois très-facilement que l'on pense qu'il est impossible de descendre du haut de ce roc escarpé sans l'intervention d'un ange.

Il y avait autrefois près d'Inspruck un grand parc dans lequel on conservait du gibier de toute espèce ; j'ignore à qui cela pouvait être agréable, car il ne résidait là qu'une dame seule. Le gouvernement a cessé de l'entretenir, et il a donné en cela une preuve de sagesse, car le pays n'est pas riche en agriculture. Maintenant on y sème du bled.

Inspruck, baignée par les eaux verdâtres de l'Inn, est une ville mal-propre, dans laquelle on compte tout au plus, malgré son étendue, dix à douze mille habitans, non compris la garnison ordinaire, composée d'un régiment. Elle renferme peu de choses qui méritent d'être vues. Le tombeau de l'empereur

Maximilien, placé sous le dôme de l'église, offre de très-beaux bas-reliefs en marbre blanc, qui représentent la vie et les hauts faits de l'empereur. Ce tombeau ne renferme que les entrailles du héros; j'ignore où l'on a laissé sa tête, qui était assurément ce qu'il avait de meilleur. J'ai trouvé bizarre, même choquante, l'idée de placer dans le milieu de l'église un double rang de statues colossales en bronze (au nombre de vingt-huit, si j'ai bien compté), presque toutes fondues en 1528, et qui semblent là une réunion de courtisans attendant à la cour l'arrivée du prince régnant. Ce sont des gens auxquels on a fait la cour de leur vivant : la riche héritière du Tirol, Marguerite Maultasch, est du nombre. On conçoit qu'on ne doit pas chercher ici la ressemblance, car les originaux, tels que Rodolphe de Habsbourg, Godefroy de Bouillon, et autres, ne se sont jamais amusés sans doute à poser devant un statuaire. Aussi comme ces poupées colossales n'offrent ni le

mérite de la ressemblance ni rien de remarquable du côté de l'art, on ferait très-bien de les fondre, pour en faire des canons. Mais non ! toutes réflexions faites, elles ne font là aucun mal, si ce n'est peut-être de frapper désagréablement l'imagination de quelque femme enceinte; pourquoi donc desirerais-je de les voir transformées en instrument de mort ?

Celui qui voudra suivre le marguillier, entrera dans la *Chapelle d'argent,* ainsi nommée parce qu'on y trouve une Sainte-Vierge et quelques autres bagatelles en argent. On devrait plutôt l'appeler la *Chapelle des Amantes,* car c'est là qu'on voit le tombeau de la belle Philippine Waseri, cette charmante fille, à qui l'amour mit la couronne ducale sur la tête, quoiqu'elle fût issue d'une famille obscure. Son époux est le fondateur de cette chapelle, dans laquelle il a voulu être enterré près d'elle, pour que la mort ne le séparât point de sa bien-aimée. Si Philippine ressemblait à la statue de

marbre qui est couchée sur sa tombe; elle était réellement belle, et plus que belle : ses traits nobles ne tenaient point leur éclat de la pourpre dont elle était revêtue, c'était plutôt elle qui devait l'embellir encore. On détourne volontiers ses regards des bagatelles en argent, et même des superbes mosaïques qui entourent ce tombeau, pour les reporter sur cette belle figure blanche, dont le calme auguste ne porte plus, à la vérité, aucune trace des passions. On donnerait beaucoup pour voir sourire cette femme, car alors elle enchaînerait aussi généralement les cœurs que la belle reine de Prusse. Le pape a accordé une indulgence plénière à tous les fidèles qui vont prier dans cette chapelle; mais aucun péché ne me sera remis, car si j'avais prié, ce n'eût été que pour Philippine, et elle ne me paraît pas en avoir besoin. D'où vient éprouvons-nous plus de sensations dans le lieu où repose une amante, que près de la tombe du plus vaillant héros? La réponse est

facile : les hommes sont nés pour aimer, et, Dieu merci, la nature n'en a destiné qu'un très-petit nombre au meurtre et au massacre.

Un riche couvent d'ursulines, dont la règle est des plus austères, profane la ville dans laquelle la tendre Philippine est enterrée. On dit que les victimes qui soupirent dans ce cloître sont en grand nombre. *Le billet d'entrée* à cette béatitude monacale est passablement cher, car une novice doit apporter au moins deux mille florins pour y être admise, et pour participer au repentir éternel qu'éprouvent toutes celles qui se vouent à la vie claustrale. Mais une fois entrée dans cette enceinte redoutable, qu'aucune ne s'avise de se plaindre, car ces pieuses cénobites connaissent les moyens de réprimer les éclats de la douleur. Elles tiennent toujours prêtes quelques retraites silencieuses, que dans le moyen age on nommait très-impoliment des cachots : c'est là qu'elles abandonnent les repentantes à une douce

solitude, qui doit être éternelle! On raconte que tout récemment une demoiselle de Pfeifersdorf éprouva ce sort; mais heureusement un ramoneur qui travaillait dans la maison ayant entendu ses gémissemens, en instruisit la police, et la pauvre femme fut délivrée. Dernièrement encore, une jeune religieuse, déja parvenue au grade de pharmacienne, s'enfuit de cette maison. Or jugez de la pieuse horreur qu'éprouvèrent les vieilles mères ursulines, et des soupirs que laissèrent furtivement échapper les novices, lorsque l'on apprit, quelques jours après, qu'elle avait épousé un soldat du régiment de Jordis, dont elle partageait le pain de munition avec plus de plaisir qu'elle ne mangeait les friandises de son couvent. Bientôt sans doute la ci-devant fiancée du Christ pressera contre son sein maternel le tendre fruit de ses amours.

Pendant mon séjour à Inspruck on célébra la fête de l'empereur. Les bourgeois avaient établi une espèce de jeu

d'arquebuse, et j'eus l'occasion d'admirer l'étonnante adresse des Tiroliens. Ce qu'on en dit est encore au-dessous de la vérité. Sur dix à douze coups, ils mettent au moins huit fois dans le noir; mais pas un ne manque le blanc. L'espèce de bouffon chargé d'indiquer après chaque coup la place où la balle est entrée est tellement sûr de leur habileté, qu'il reste à côté du blanc pendant tout l'exercice. Il faut qu'il compte beaucoup, non-seulement sur l'adresse, mais encore sur la sobriété de ses compatriotes. Pour célébrer complètement ce jour solemnel, on joua le soir, d'une manière pitoyable, une pitoyable pièce de Ziegler, intitulée *la Grandeur des Princes*. L'affiche portait que cette fois le théâtre serait éclairé. Qu'on n'imagine pas pour cela qu'il soit tout-à-fait sombre ordinairement; cela veut dire que ce jour-là le devant des loges est garni de bougies, et que le directeur, M. Dreiffler, doit réciter un prologue devant le portrait de l'empereur, placé

sur la scène, et éclairé par quelques centaines de bougies. Les deux rangs de loges, dont chacune est décorée selon le goût et la fantaisie de celui à qui elle appartient, tantôt d'une manière bizarre et tantôt avec simplicité, produisent un effet assez piquant. Par malheur lorsque l'on croyait toucher à la fin de cette mauvaise pièce, on régala les spectateurs d'un assaut donné par trois hommes à une citadelle, aussi défendue par trois hommes; cela était si comique, que je ne pus m'empêcher de penser alors avec vénération à ces petites forteresses que l'on voit en se promenant sur les boulevards de Paris, et où l'on renverse deux ou trois petits soldats de bois avec une bombe en bois lancée par un mortier. Le directeur de ce théâtre est lui-même subordonné à une administration. Aucun des acteurs ne mérite d'être nommé. La population est si peu considérable, qu'il serait impossible qu'un théâtre se soutînt à Inspruck, si l'archiduchesse, tante de l'empereur, qui réside en cette

ville, n'en faisait presque tous les frais. Elle donne l'entrée gratis à tous les officiers, depuis les cadets jusqu'au capitaine.

Quels sites délicieux on aperçoit en sortant d'Inspruck! Quelque cruellement affligé que soit un pauvre cœur, il lui est impossible de ne pas s'épanouir à leur aspect. Il faut que je le redise encore, la Suisse n'offre rien de plus beau. Les routes, bien entretenues, sont bordées de monumens plus ou moins remarquables. Par exemple, il m'importe fort peu que le pape soit venu ici, ou qu'à telle autre place un jeune duc ait rencontré sa fiancée; mais on s'arrête volontiers quelques instans devant un troisième monument, sur lequel on lit: « Que ce chemin, réellement admirable, « a été percé dans le roc par les légions « romaines aux ordres de Septime-Sé- « vère et de Julien; qu'après des siècles « il a été retrouvé, et qu'en mémoire de « cet événement, on conserve dans un « château voisin les bornes romaines qui

« servaient à marquer les distances; que « souvent dégradé par les inondations, « il a été enfin réparé d'une manière « solide, et tel qu'on le voit aujourd'hui, « par les ordres de l'empereur Joseph », à qui chaque voyageur adresse des actions de grace pour ce bienfait.

Dans cette partie du Tirol le sexe a réellement une physionomie nationale: un visage ovale, de beaux yeux noirs bien fendus, et la peau très-blanche. Toutes les femmes se ressemblent comme des sœurs, mais comme de jolies sœurs; c'est dommage seulement que leur habillement sans goût défigure leurs charmes.

On trouve dans chaque auberge une espèce de taxe ou tarif pour les repas; cette coutume est assez louable, seulement la classification m'a paru singulière. La grande division se compose des jours gras et des jours maigres; viennent ensuite les repas des messieurs, ceux des voituriers, les repas de noces, et enfin une restriction en faveur des femmes, qui doivent payer 8 kreutzers de

moins que les hommes. Tout étrange qu'elle paraisse, cette exception est cependant juste, et devrait avoir lieu partout, car dans le fait les femmes boivent et mangent moins que nous.

Dans ce pays, comme cela se pratiquait autrefois dans toute l'Italie, on ne repasse plus le linge, ce qui doit paraître fort incommode à ceux qui n'en ont pas l'habitude.

La beauté du paysage est aussi défigurée, par-ci par-là, par une quantité prodigieuse d'arbres (ce sont des frênes, à ce que je crois) dépouillés de leur verdure; mais en même temps on songe avec plaisir à l'industrie du paysan, qui les effeuille ainsi pour nourrir ses bestiaux pendant l'hiver. Une villageoise m'assura que les vaches aimaient beaucoup cette nourriture, et qu'elle leur était très-profitable. Pourquoi n'imite-t-on pas cet exemple dans le nord, et particulièrement en Estonie et en Livonie, où elles ne sont le plus souvent nourries que de paille tant que dure la saison ri-

goureuse? On me dira peut-être qu'il manque de bras; à cela je répondrai qu'un seul arbre fournit une récolte abondante, et qu'il faut peu de temps pour le dépouiller. D'ailleurs il ne manque pas d'arbres à cet usage, car non-seulement on emploie des feuilles de frêne, mais aussi de celles d'orme et même de chêne, ainsi que j'ai eu souvent occasion de m'en convaincre en Italie.

Les Français sont venus jusqu'à Mittewald; ce fut là que les braves Tiroliens mirent un terme à leurs progrès; mais ils ont souvent acheté bien cher leurs victoires.

Le chemin entre Brixen et Botzen est on ne peut plus romantique; à droite, des rochers escarpés; à gauche, un précipice immense, au bas duquel coule l'Eisach, ce torrent rapide, que l'on pourrait nommer une cascade de plusieurs milles. L'industrie des habitans a triomphé de l'aridité du sol; on voit par-tout de petites places rendues fertiles, et des milliers de

citrouilles qui semblent sortir de chaque fente de rochers. On y cultive particulièrement la vigne. Le vin du Tirol est excellent, et à très-bon marché. Je ne puis assez témoigner mon étonnement de ce qu'on n'en fasse point venir dans le nord; peut-être au reste en buvons-nous sous une étiquette plus pompeuse.

On voit sur toutes les routes des crucifix par centaines; la dévotion des fidèles les pare de mille manières différentes. Ici, le Seigneur a des bouquets placés entre chaque doigt du pied; plus loin, ses bras sont chargés d'épis de maïs; un autre est couronné de pampre et de raisin.

Botzen, que quelques-uns nomment Bolzano, est une jolie ville presque italienne. On y parle plus italien qu'allemand. On y voit déja des terrasses couvertes, pratiquées sur les toits, pour respirer le frais. Là, comme en Italie, les femmes ne viennent point dans la chambre des voyageurs, ce sont les hommes qui apprêtent les lits. Les coif-

fures des femmes de Wotiaken et de Botzen, sont sans contredit les plus plaisantes que l'on puisse voir en Asie et en Europe. J'ai décrit la première dans mon Voyage en Sibérie; la seconde consiste dans une espèce de chapeau à trois cornes en gaze noire, retombant sur la nuque. En avant sur le front est une pointe noire, semblable aux coiffures de deuil que l'on porte en Allemagne. Cet ensemble est si bizarre et si laid, que je ne trouve point d'expression qui puisse rendre ce que j'ai éprouvé en voyant des femmes ainsi affublées.

En passant à Neumarck, je vis une foule très-considérable devant la porte d'une église; je fendis la presse, et mettant à bas ma casaque de voyage, je me mêlai aux assistans. Un moine était en chaire, et débitait avec beaucoup d'emphase un soi-disant sermon sur le rosaire. Grand Dieu! quel ramas de sottises s'échappa de la barbe mal-peignée de cet homme au froc rembruni. En voici un échantillon : « Par la dévo-

« tion au saint rosaire, mes chers audi-
« teurs, S. Dominique a ramené plus de
« cent mille ames dans le giron de l'é-
« glise. C'est avec le secours du rosaire
« qu'Abraham, suivi seulement de trois
« cent quatre-vingts serviteurs, a battu
« et terrassé quatre rois, dont chacun
« commandait une armée en personne.
« Un autre (dont je n'ai pu entendre le
« nom), à la tête de trois cents fidèles au
« rosaire, a également vaincu cent trente
« mille hommes. Oui, mes chers frères,
« S. Dominique m'apparaît; comme
« dans la vision de l'Apocalypse, où un
« ange tenant un encensoir d'or, prit deux
« charbons ardens, les jeta sur la terre,
« et soudain la terre trembla; de même,
« S. Dominique tient l'encensoir, c'est-
« à-dire le rosaire, prend deux char-
« bons ardens, c'est-à-dire l'amour di-
« vin, les jette sur la terre, c'est-à-dire
« dans le cœur des vrais fidèles, et on les
« voit tous trembler ». (En vérité, Schle-
gel lui même ne pourrait prêcher d'une
manière plus poétique.) « Honneur aux

« rois et aux princes chrétiens, qui vou-
« lant exterminer les héritiques mau-
« dits, partent pour la guerre, tenant
« d'une main leur épée, et de l'autre le
« rosaire..... » Par malheur je n'eus pas le temps d'attendre la fin de ce misérable sermon; mais je me consolai bientôt d'être privé du verbiage ampoulé de ce moine, en me livrant de nouveau à la contemplation de la belle nature.

A mesure qu'il avance vers l'Italie, l'habitant du nord se trouve transporté, comme par miracle, au milieu d'objets qui lui étaient inconnus. Des champs de maïs, encadrés par des citrouilles, lui présentent de vastes tableaux. Il voyage pendant plusieurs milles sous des ceps de vigne, élevés et courbés en arcades, ou suspendus d'orme en orme, comme des guirlandes disposées pour une fête. Le houblon sauvage s'est enlacé si étroitement aux haies qui bordent la route, qu'elle ressemble à un immense berceau. En d'autres endroits, ce sont de longues allées de mûriers, du milieu

desquels s'élancent, çà et là, de hauts cyprès, qui semblent autant de pyramides ; des châtaigniers énormes ombragent le gazon; sous des figuiers, dont les branches s'entrelacent l'une avec l'autre, s'élève le roseau à tige cotonneuse, qui semble jaloux de l'élévation des arbres qui l'entourent, et paraît vouloir les atteindre incessamment. Au milieu de tout cela, de jolies paysanes à l'œil vif, et la tête parée d'une tresse noire fixée par une épingle d'argent. Elles tiennent des cierges à la main, et vont en pélerinage ; mais leur mine fripponne n'annonce pas une grande dévotion pour le saint qu'elles vont visiter. Ainsi, l'ame satisfaite et remplie de l'attente la plus délicieuse, le voyageur touche aux frontières de l'Italie, traverse, sans s'arrêter, la ville de Trente, et arrive à Vérone, où il va s'enivrer des jouissances les plus variées, sans pouvoir s'en rassasier.

CHAPITRE XVIII.

Entre Vérone et Florence.

Je remets à mon retour ce que j'ai à dire sur Vérone, Mantoue, Modène et Bologne, parce que j'espère voir encore une fois ces villes. Je ne pus m'empêcher de rire lorsqu'en passant sur le pont qui sépare les états de l'empereur du territoire de la république cisalpine, je lus ces mots, écrits en gros caractères sur le premier coin de rue : *Circondario della Liberta* (Quartier de la Liberté), ce qui était démenti par une sentinelle française qui semblait placée là tout exprès pour être la réfutation vivante de ce qu'on voyait écrit. Dans cette soi-disant république, comme dans l'Autriche, on est inutilement et ridiculement tourmenté pour les passe-ports. Dans chaque ville, à chaque porte, dans chaque auberge, il faut les présenter ; par-tout ils sont

enregistrés, visés, contrôlés, signés, contre-signés, scellés; ensorte qu'à la fin de son voyage on possède réellement une collection de cinquante signatures différentes, et d'autant de timbres ou cachets. Il faut attendre un grand quart-d'heure, et souvent davantage, à chaque porte, avant d'entrer ou de sortir. Dans plusieurs villes on est obligé de se présenter à la police; bref, on croit aujourd'hui que l'art de bien gouverner consiste sur-tout à bien organiser la méfiance et le soupçon; mais je suis persuadé au contraire que c'est un moyen de rendre fripons des hommes qui, sans cet excès de méfiance, n'auraient jamais pensé à le devenir. Il en est de ceci comme des enfans, qui ne se livrent à l'onanisme que parce qu'on leur adresse là-dessus des remontrances et des avis prématurés.

Vérone est la seule ville d'Italie qui soit éclairée la nuit par des réverbères. Croirait-on qu'à Rome et à Naples cet usage n'est point établi, à moins qu'on ne veuille regarder comme tels quelques

tristes lampes qui brûlent devant l'image d'une madone. Dès qu'il fait nuit on n'ose plus se risquer dans les rues sans porter des lanternes ou des torches, et quand par hasard elles sont éteintes par la pluie ou le vent, comme cela m'est arrivé plusieurs fois, on est réduit à chercher son chemin à tâtons, ce qui n'est rien moins que rassurant dans des villes renommées comme l'asyle des bandits et des assassins. Quiconque sera curieux d'apprendre comment la police d'une ville ne doit pas être faite n'a qu'à voyager en Italie.

En revanche, je dois faire l'éloge de la police des routes. Les chaussées et les ponts sont parfaitement entretenus ; le passage du Pô, si souvent dangereux, mérite une mention particulière. Un grand pont-volant très-solidement construit, et qui présente à-la-fois toutes les commodités et la sureté possibles, non-seulement pour les équipages et les chevaux, mais aussi pour les piétons, tient à une chaîne de petits bateaux dont

le dernier est à l'ancre dans le milieu du fleuve; par ce moyen le pont, sans autre secours que la force du courant et le mouvement du gouvernail, traverse rapidement le fleuve, et vous mène de l'une à l'autre rive. Quand je songe au contraire aux dangers que l'on court en passant la Vistule, et aussi dans les mauvais bacs de la Courlande, où l'on est dans l'eau au moins à un pied de profondeur, je suis affligé de voir que le nord, si industrieux, se soit laissé surpasser dans cette occasion par l'habitant paresseux du midi.

J'ai vu très-souvent, dans les pays où j'ai voyagé, que les plus mauvaises auberges cherchent à se donner une grande réputation par des enseignes pompeuses, et que même elles abusent du nom des empereurs et des rois : mais en Italie la chose est encore poussée plus loin; car non-seulement la maison, mais même chaque chambre, porte un nom respectable; à Novi, par exemple, quatre mauvaises chambres s'appelaient *Ve-*

nise, Rome, Naples et *Paris.* Dans une autre petite ville quatre taudis étaient baptisés sous le nom des *Quatre parties du monde,* et un cinquième s'appelait *la Russie.*

On voit sur chaque porte du château d'Urbin, qui appartenait autrefois au pape, une inscription latine qui apprend au lecteur « *Que ce château a été cons-* « *truit pour servir de bercail aux fidèles* « *contre les loups ravisseurs* ». Les *loups ravisseurs* qui composent maintenant la garnison de ce fort ont laissé subsister l'inscription.

En arrivant dans les Apennins, je conseille à tous ceux qui voudront jouir complètement de la beauté de ces montagnes de descendre de voiture et de faire, comme moi, la plus grande partie du chemin à pied; ils seront surpris admirablement par la variété des tableaux qui s'offriront successivement à leur vue. D'abord on marche long-temps à travers des vignes, auxquelles succèdent, à une certaine élévation, des forêts de

châtaigniers, après lesquelles commencent les chênes, qui bientôt eux-mêmes font place aux bruyères et aux genévriers; ensuite on ne voit plus que la fougère, jusqu'à ce qu'on soit parvenu sur la cyme des rochers dépouillés de verdure. En descendant du côté de l'Italie, on retrouve les mêmes objets, dans un ordre contraire, avec cette différence que quelques productions des pays chauds succèdent à celles dont j'ai parlé, car on y voit pour la première fois le superbe cyprès à côté de l'olivier. J'invite le voyageur qui serait tenté de goûter le fruit de cet arbre, dont la vue le séduira, à résister à la tentation, car il est extrêmement amer, et laisse pendant tout le jour un goût désagréable dans la bouche; cette amertume des olives mûres ne se perd que par la fumigation.

Lorsque je traversai les Apennins, c'était le moment de la récolte des châtaignes. Jeunes et vieux étaient répandus dans les forêts, et s'occupaient à

abattre ces fruits hérissés de piquans, qu'ils ramassaient ensuite avec des pincettes de bois. Quel bienfait de la nature pour ces Italiens efféminés que cette immense récolte, qui ne leur coûte aucun soin et n'exige pas le moindre labeur ! Tandis que l'habitant du nord consume tout son temps à la culture des pommes-de-terre, l'Italien paresseux se promène nonchalamment, en attendant le jour heureux où il ira recueillir sans peine les châtaignes qui doivent le nourrir.

Si l'on passait sans le savoir les frontières de la Toscane, on s'en apercevrait bientôt en voyant l'activité, l'industrie, la propreté et l'enjouement de ce petit peuple, jadis gouverné avec tant de sagesse. Les paysanes m'ont paru fort jolies sous leurs chapeaux ronds, ornés de fleurs.

On voit sur le revers des Apennins une maison de campagne qui appartenait aux Médicis lorsqu'ils n'étaient encore que marchands.

La vue de Florence, entourée de collines, parsemée de jolies maisons, passe pour une chose admirable et peut-être unique dans le monde. Moi aussi je l'ai trouvée agréable et belle, plus agréable que celles du Tirol : cependant il s'en faut de beaucoup qu'elle ait le caractère majestueux et imposant de ces dernières. Les environs de Florence égaient et réjouissent le voyageur : les sites du Tirol portent dans l'ame un ravissement inexprimable ; l'impression que produisent les premiers peut s'effacer à la longue, mais l'autre, jamais.

CHAPITRE XIX.

Ascension de Zambeccari.

(De Bologne.)

ZAMBECCARI, cet homme de fer, au courage inébranlable, est réellement étonnant. Il a véritablement éprouvé tout ce qu'un mortel peut essuyer de souffrances; il a lutté, dans toute la force du terme, avec tous les élémens; eh bien! quoiqu'il soit en ce moment malade, alité, mutilé, il ne s'occupe et ne parle que d'une nouvelle expérience, dans laquelle il bravera les mêmes dangers. Je crois qu'on ne sera pas fâché de trouver ici quelques détails plus étendus que ceux qui ont paru dans les journaux, sur sa dernière ascension, qui a eu lieu le 22 août 1804, et qui est très-intéressante, non-seulement sous le rapport scientifique, mais particulièrement sous celui du courage et de la force qu'à dé-

ployés cet homme surprenant dans le péril le plus imminent, dans la situation la plus critique et la plus désespérée où puisse se trouver un mortel. Voici un extrait fidèle de la relation signée par Zambeccari lui-même, et publiée par la société des sciences de Bologne, qui s'est montrée la plus ardente et la plus zélée protectrice de son talent et de ses expériences.

« Le 21 août, à minuit, trois coups « de canon annoncèrent le commence- « ment de l'expérience. Le ballon avait « été transporté de l'église delle Acque, « où il avait été construit, dans la prai- « rie voisine. Son diamètre était de trente « pieds de Bologne, ce qui fait un peu « plus de trente-cinq pieds de France. « On y avait adapté une lampe circu- « laire remplie d'esprit-de-vin, au pour- « tour de laquelle étaient pratiqués vingt- « quatre trous, dont chacun avait sa « soupape, afin qu'on pût les ouvrir ou « les fermer en un instant, selon que l'on « voulait éteindre ou rallumer la flamme.

« Le poids de toute la machine, compris « les deux voyageurs et leurs ustensiles, « montait à huit cent cinquante livres de « Bologne, auxquelles il convient d'ajou- « ter la quantité de lest nécessaire pour « maintenir l'équilibre, et même un léger « excédant. Le gaz s'échappa des seize « tonneaux, au milieu desquels étaient « deux grandes cuves pleines d'eau, et « monta purifié dans le ballon. La direc- « tion de l'appareil chimique était confiée « aux deux frères Dominico et Gar- « tano Sgarzi. Grace à leur habileté et « au secours de MM. Tartarini et Fratta, « cette opération fut heureusement et « promptement terminée. On était con- « venu de ne remplir le ballon qu'aux « deux tiers. On avait besoin pour cela « de trois mille cinq cent quarante-huit « livres de zinc, combiné avec l'acide vi- « triolique et l'eau, dans les proportions « nécessaires. Au bout d'une heure le « ballon commença à se mouvoir, et l'on « serait bientôt parvenu au degré de « remplissage convenu, si l'on n'avait

« été obligé de suspendre fréquemment « l'opération pour placer la nacelle et « la galerie. On chargeait cette dernière « des objets nécessaires à l'ascension, à « mesure que le ballon acquerrait plus « de force pour s'élever.

« A six heures du matin trois autres « coups de canon appelèrent les habitans « hors de la ville ; ils accoururent en « foule. Ceux qui avaient des billets « d'entrée remplirent en un moment « l'enceinte ; le peuple grimpa sur la « côte voisine, qui en fut comme inon- « dée. Ce coup-d'œil était beau, et vrai- « ment unique. Tous les yeux étaient « fixés sur les voyageurs aériens, qui « préparaient leur ascension avec toutes « les précautions suggérées par la plus « stricte prévoyance.

« A dix heures et demie, l'opération « chimique étant terminée, le ballon « maintenu par une double corde qui « coulait légèrement dans un anneau « fixé au sol, la galerie chargée, le lest « placé, etc., Zambeccari et Andeoli

« montèrent dans la nacelle, et firent « d'abord avec des rames une expérience « très-curieuse ; ils jetèrent vingt-cinq « livres de lest, et montèrent de toute la « longueur de la corde qui retenait le « ballon, laquelle pouvait avoir environ « cinquante pieds. A cette hauteur ils « agitèrent leurs rames, et le ballon sui- « vit exactement le mouvement imprimé « dans une direction descendante. A la « vérité quelques personnes doutaient « que l'intervention des rames fût suffi- « sante pour surmonter la force ascen- « dante ; elles pensaient que les cordes « avaient plus de part que le reste dans « cette expérience. Mais quand on vit « les cordes se détendre de plus en plus, « à mesure que la machine approchait « de la terre, et qu'alors le ballon obéis- « sait à la direction donnée par les rames, « tous les doutes s'évanouirent.

« Vint ensuite une deuxième expé- « rience. On replaça les vingt-cinq livres « qu'on avait jetées, et on en ajouta cinq « autres, de manière que le poids total

« surpassait de cinq livres la force ascen-
« dante. On ouvrit deux petites soupapes
« de la lampe, aussitôt le ballon se gonfla
« sensiblement, et l'air, ainsi raréfié, l'en-
« leva doucement aussi haut que la lon-
« gueur de la corde le permit. A peine
« les deux soupapes furent-elles fermées,
« que le ballon se désemplit, et redes-
« cendit aussi lentement qu'il était mon-
« té ; mais un petit coup de vent l'ayant
« poussé contre une perche, il fallut
« tendre de nouveau la corde pour le
« retenir.

« La troisième expérience consista à
« allumer six petites flammes, en ou-
« vrant six des soupapes de la lampe ;
« l'effet qui en résulta fut naturellement
« trois fois plus rapide que celui dont
« je viens de parler. Mais le ballon ne
« descendit pas aussitôt que les flammes
« furent éteintes, il se soutint encore
« pendant environ deux minutes à la
« même élévation. Ce temps lui était né-
« cessaire pour se mettre en équilibre
« avec l'atmosphère environnante. En-

« suite il descendit lentement, et avec « un mouvement égal, comme la pre- « mière fois.

« Après ces différentes expériences, « les aéronautes se disposèrent à partir; « mais auparavant on vérifia encore le « poids de toute la machine, et on s'as- « sura qu'il y avait un excédant de « quelques livres en faveur de la force « descendante; puis on alluma huit « flammes, on retira les cordes, et l'as- « cension s'effectua. Il était dix heures « cinquante minutes. Le baromètre était « à 27 degrés 7 lignes de Paris, et le « thermomètre de Réaumur à 17° 33. « Il régnait un vent doux de nord-ouest. « Six coups de canon partis du Mont- « Saint-Michel, annoncèrent le départ « des hardis navigateurs. L'ascension « se fit si lentement, qu'on s'aperçut « du mouvement, que l'air, frappé par « chaque coup de canon, imprimait à « la nacelle. On voyait peu de nuages, « le temps était calme, le vent très- « faible, variable à certaines éléva-

« tions, mais au grand variable en « bas, ce qui empêcha probablement « le ballon de s'éloigner beaucoup de « Bologne, car il demeura toujours à « la vue des spectateurs, de manière « que du sommet de la colline et du « haut des tours de la ville on le suivit « des yeux jusqu'à sa descente. Son « mouvement vertical fut constamment « uniforme et mesuré, grace au talent « des navigateurs. Au contraire, la di- « rection ascendante variait suivant qu'il « rencontrait des courans d'air diffé- « rens. D'abord il se dirigea vers le sud, « puis vers l'ouest, enfin vers le nord, « et c'est dans cette direction qu'il s'é- « loigna de Bologne. Les voyageurs « continuèrent de manœuvrer, et firent « les observations suivantes.

« 1°. Le résultat de l'expérience par « laquelle ils avaient obtenu de changer « à volonté la température du ballon « avait complètement répondu à leur « attente. En allumant une seule flamme « de plus ils s'élevaient dans l'instant

« avec rapidité; en l'éteignant ils retar-
« daient le mouvement de l'ascension.
« En les tenant allumées en nombre dé-
« terminé, le ballon restait à la même
« élévation; en fermant une seule sou-
« pape, il commençait à descendre.

« 2°. En éteignant les flammes l'effet
« n'était pas aussi prompt qu'en les al-
« lumant; il se passait au moins une
« minute avant que le ballon cessât de
« monter et qu'il commençât à des-
« cendre, apparemment parce que la
« chaleur influe d'une manière plus ac-
« tive sur la température que le refroi-
« dissement.

« 3°. Les voyageurs remarquèrent
« une ou deux fois des choses extra-
« ordinaires. Quand le ballon était im-
« mobile, il arriva plusieurs fois qu'il
« s'éleva de lui-même par secousse, sans
« que le feu y eût aucune part. Zam-
« beccari attribua cette petite anomalie
« à la variété de l'air atmosphérique
« dont ils étaient environnés, et qui était
« occasionnée peut-être par les rayons

« du soleil ou par leur réflexion sur les « nuages.

« 4°. A ces bagatelles près, il fut « constamment possible aux naviga- « teurs de s'élever et de descendre à vo- « lonté, ou de demeurer dans la même « situation. Ils en firent l'expérience à « la vue des spectateurs, en descendant « au-dessus de Ronzano et s'abaissant « à cinq cents pieds de terre, puis re- « montant ensuite à la hauteur prodi- « gieuse d'où ils étaient descendus.

« 5°. Pendant tout le voyage, la hau- « teur indiquée par le baromètre fut « d'accord avec le peson soi-disant ané- « mométrique de Zambeccari. La moin- « dre hauteur du baromètre fut de vingt « pouces de Paris, en conséquence le « ballon ne s'éleva pas à plus de six mille « neuf cent quatre-vingt-dix-huit pieds « de Bologne. Le thermomètre de Réau- « mur ne descendit pas au-delà de neuf « degrés.

« Le ballon traversa une fois un « nuage très-peu épais, qui se dissipa

« à l'instant. Il ne se manifesta aucun « signe d'électricité, soit en approchant « du nuage, soit en le touchant; appa- « remment il se dissipa par la seule pres- « sion de la machine, car les voyageurs « ne ressentirent pas la moindre humi- « dité après l'avoir traversé. A une heure « après midi le ballon planait sur Capo « d'Argine, à une poste sur la route de « Ferrare, six milles de Bologne. Un « courant d'air le poussa vers le nord- « ouest. Les voyageurs ne s'y opposèrent « pas dans le premier moment, d'abord « parce que le vent leur parut trop faible « pour les porter très-loin, ensuite parce « que leurs forces réunies étaient à peine « suffisantes pour gouverner la machine « et faire en même temps les observa- « tions nécessaires. Modérer ou aug- « menter le feu selon que le besoin l'exi- « geait, observer l'état du baromètre, « du thermomètre et de la boussole; « examiner à chaque mouvement la si- « tuation du ballon, étaient des soins et « un travail trop multipliés pour que la

« faute ou l'erreur la plus légère ne de-
« vînt pas funeste. Zambeccari se déter-
« mina à descendre, et dans les opéra-
« tions qui devaient faire parvenir à ce
« but, le ballon obéit merveilleusement
« à la volonté de ceux qui le gouver-
« naient. Des milliers de spectateurs en
« furent témoins, et la police du dépar-
« tement, sur la demande de la société
« des sciences, en fit dresser procès-
« verbal. Lorsque le globe approcha de
« terre, il plana quelque temps au-
« dessus d'un sol marécageux, que les
« voyageurs prirent pour une rizière
« couverte d'eau; aussitôt ils ouvrirent
« deux soupapes, ils s'élevèrent de nou-
« veau, revinrent au-dessus de la maison
« de poste, et voyant à deux cents pas
« de là un champ où ils n'avaient à re-
« douter aucun danger, ils descendirent.
« On jeta l'ancre, suspendue à une corde
« de soixante-quatorze pieds, et elle s'ar-
« rêta fortement aux branches d'un
« orme. Les habitans accoururent en
« poussant des cris de joie, et témoi-

« gnèrent leur satisfaction aux arrivans
« par une décharge de mousqueterie.
« Mais le naufrage les attendait au port.
« Le globe descendit dans une direc-
« tion oblique, obéissant d'une part aux
« lois de la gravitation, et de l'autre à
« la force du vent. A peine l'ancre s'était
« fixée solidement, que la corde se mêla
« et que la nacelle reçut un coup qui fit
« pencher le ballon de telle manière, que
« l'esprit-de-vin brûlant se répandit. La
« flamme se communiqua dans l'instant
« à toute la galerie, sur laquelle mal-
« heureusement on avait aussi laissé
« tomber de cette liqueur. Déja saisis
« par le feu, et déconcertés par ce danger
« subit, les voyageurs n'eurent pas assez
« de présence d'esprit pour augmenter
« sur-le-champ la force ascendante de
« manière à empêcher le ballon de
« descendre plus bas. Il tomba de tout
« son poids sur la terre; et cette nou-
« velle secousse, plus forte que la pre-
« mière, répandit une telle quantité d'es-
« prit-de-vin, que la flamme s'étendit

« encore davantage. Pour surcroît de « malheur elle se communiqua à un « grand flacon qui en contenait environ « trente livres, et qui s'enflamma aussi- « tôt en faisant nne forte explosion. La « diminution sensible du poids fut cause « que la machine aérostatique, toujours « retenue par l'ancre, rebondit avec une « grande force. La chute, la secousse et « le contre-coup, tout cela fut l'affaire « d'un moment. La corde mêlée faisait « craindre qu'elle ne brisât la rame. « Deux hommes grimpèrent à l'arbre, et « essayèrent de retenir le ballon. Cepen- « dant les voyageurs, entourés de feu, « criaient que l'on tirât la corde. Leurs « habits brûlaient; leurs ustensiles, le « filet, les cordages, la galerie, tout était « en feu. On n'avait pas le temps de la « réflexion. Zambeccari se répandit un « flacon d'eau sur la tête, et parvint ainsi « à éteindre la flamme qui avait gagné « ses vêtemens. Andeoli, pour descendre « plus vîte, se laissa glisser le long de la « corde de l'ancre. Mais sa précipitation

« et la secousse furent cause que la corde « lui échappa; il tomba rudement sur « l'arbre, et de là sur la terre. Par ce « moyen, le ballon ayant considérable- « ment perdu de son poids, s'éleva avec « tant de force, qu'il fut impossible de « le retenir. Les deux hommes qui « avaient embrassé l'arbre avaient été « dérangés de leur place par la chute « d'Andeoli; ne pouvant résister plus « long-temps aux secousses violentes de « la corde, ils furent aussi jetés contre « terre. Aussitôt la machine s'enleva « avec une rapidité effrayante; la vacil- « lation de la galerie dura fort long- « temps; on la remarqua distinctement, « et elle parut d'un très-mauvais augure « à tous les spectateurs. Tant que l'œil « put suivre Zambeccari, on le vit oc- « cupé à se débarrasser du feu qui s'at- « tachait à ses habits, et à éteindre ou à « jeter dehors les objets enflammés qui « l'environnaient; mais bientôt on le « perdit tout-à-fait de vue; il monta à « une hauteur démesurée, et fut poussé

« vers le nord-ouest. Toute cette cata-
« strophe fut l'affaire de trois minutes.
« Quoique l'équilibre, qu'il avait eu
« tant de peine à établir, fut rompu,
« Zambeccari ne perdit pas courage;
« mais quel moyen de secours pou-
« vaient lui offrir l'art et le génie réunis
« dans une position aussi désespérée? Il
« fut enlevé à une hauteur si prodi-
« gieuse, que de son aveu même, les
« nuages qu'il voyait au-dessous de lui
« ne paraissaient que comme un abyme
« immense et sans fond. Son baromètre
« ayant été brisé par la chute, il fut im-
« possible au navigateur de déterminer
« au juste à quelle élévation il se trou-
« vait. Ses mains, déja maltraitées par
« le feu, eurent bientôt à souffrir du froid
« le plus vif; cependant il ne monta pas
« tout-à-fait aussi haut qu'on pouvait
« raisonnablement le présumer. Il re-
« garda au-dessus de lui, et conclut d'un
« relâchement de la partie inférieure du
« globe qu'il était encore susceptible
« d'une plus grande dilatation. Ces in-

« dices le tranquillisèrent sur le danger « de tomber précipitamment si les parois « du ballon venaient à se rejoindre en « s'affaissant.

« Pendant qu'il flottait ainsi entre la « crainte et l'espérance, il fut saisi par « un courant d'air qui le porta rapide- « ment sur la mer Adriatique. A deux « heures après midi, il fut aperçu de « plusieurs endroits, mais à une telle « distance qu'on ne pouvait distinguer « l'objet; on le prit pour un météore et « tous les habitans de la contrée trem- « blaient. Insensiblement le ballon des- « cendit, enfin il tomba dans la mer, à « vingt-cinq milles des côtes d'Italie. « Une partie de la galerie s'enfonça dans « l'eau, Zambeccari lui-même y était « jusqu'à la moitié du corps; il espérait « cependant pouvoir aborder à la côte, ou « rencontrer un bâtiment qui le recueil- « lît. Il jeta tristement les yeux autour « de lui; mais, hélas! il n'aperçut que la « terre et l'eau. Cependant il ne perdit « pas courage; il pensa qu'il ne pouvait

« être très-éloigné de la côte, et conjec-
« tura que le vent qui soufflait sur la
« mer étant précisément contraire à
« celui qui régnait dans la région supé-
« rieure, il devait nécessairement le
« pousser peu-à-peu vers la terre. Mais
« après avoir long-temps attendu en
« vain, ne voyant rien paraître sur l'ho-
« rizon, il voulut du moins se mettre à
« l'abri des dangers du sommeil et de
« l'épuisement, en se cramponnant à
« une corde, et pour cela il tira à lui
« celle de l'ancre, qui pendait à ses
« côtés, dans l'eau; mais quel fut son
« étonnement quand il s'aperçut que
« l'ancre avait pris fond, et qu'elle em-
« pêchait conséquemment le ballon d'a-
« vancer! Il ne lui restait d'autre moyen
« que de couper la corde; mais com-
« ment? avec quoi? il n'avait aucun
« instrument sur lui; il ne pouvait même
« faire usage de ses mains, la droite était
« gelée et l'autre mutilée. La nécessité
« le rendit industrieux; il brisa la lentille
« d'une lunette d'approche qu'il avait

« sur lui, mit entre ses dents le plus « grand morceau, et s'en servit comme « d'une scie pour couper la corde, qui « était de soie, et qui céda d'autant plus « facilement qu'elle était mouillée; il « parvint enfin à mettre la machine à « flot. Alors, aidé par un bon vent, par « l'espérance, et par le mouvement ré- « gulier de ses bras, dont il se servait « comme de rames, il fut porté sur la « côte d'Italie.

« Il avait fait au moins quinze milles « de cette manière lorsqu'il rencontra « sept barques de pêcheurs qui sortaient « de Magnavacca. Les quatre premières « furent saisies d'une terreur panique en « voyant sur l'eau cette machine extraor- « dinaire, et virèrent de bord; fort heu- « reusement les trois dernières eurent « moins peur. Cependant elles s'appro- « chèrent lentement et avec beaucoup de « précautions; mais dès qu'elles eurent « reconnu l'objet, l'une d'elles tendit « toutes ses voiles, et fit force de rames « pour arriver plus vîte. Le maître de la

« barque qui eut le mérite de sauver ce « malheureux navigateur se nomme « *Antonio Malta,* de Chiozza. Il était « grand temps d'arriver à son secours, « car il était depuis quatre heures dans « la mer; la nacelle s'enfonçait toujours « davantage, au point qu'il était dans « l'eau jusqu'au cou. Les pêcheurs firent « de leur mieux. Non seulement il y avait « du courage de leur part à entreprendre « sa délivrance, mais elle présentait « aussi des dangers. Vainement ils cher- « chèrent à retenir le ballon : à peine fut- « il allégé qu'il s'enleva de nouveau avec « une extrême rapidité, il se porta d'a- « bord du côté de Comacchio, ensuite « vers le levant et la Turquie, puis ils « disparut.

« Les bons pêcheurs firent tout ce qui « dépendait d'eux pour ranimer et re- « conforter leur hôte. Malgré les fatigues « inouies qu'il avait endurées, la force « de son esprit soutint son corps. Il passa « une nuit assez tranquille à bord de la « barque. Le lendemain il se rendit à

« Magnavacca, et de là à Comacchio,
« où il fut reçu avec tous les égards pos-
« sibles par le sous-préfet, qui exerça
« envers lui l'hospitalité de la manière la
« plus cordiale et la plus affectueuse.
« On peut se faire l'idée des inquiétudes
« que chacun ressentait à Bologne sur
« le sort de Zambeccari, mais on ne se
« figurera jamais avec quels transports
« de joie il fut accueilli à son retour. Ce
« fut vraiment un triomphe pour lui,
« pour les sciences et pour son pays. Mal-
« heureusement l'état critique de sa santé
« diminua bientôt l'alégresse générale.
« On craignait qu'il ne fût privé tout-à-
« fait de sa main droite, mais il en fut
« quitte pour la perte de deux doigts;
« et l'on se flatte qu'il ne restera bientôt
« plus de cet affreux événement que
« l'espoir, devenu presque certain, qu'à
« l'avenir on pourra diriger les ballons
« à volonté. »

CHAPITRE XX.

Une matinée dans les Apennins.

Fragment d'une lettre écrite de Barberino, petite ville située à sept lieues de Florence.

Vous vous étonnez, cher ami, de ce que j'aime encore à voyager, et vous avez raison. A mon âge on s'est, pour ainsi dire, fait un besoin des petites aisances de la vie dont on a contracté l'habitude, et quelque agréable d'ailleurs que soit un voyage, la privation de ces jouissances paraît toujours sensible. Par exemple, je ne serais pas contrarié de passer un jour sans manger, ou de n'avoir pendant deux jours que du pain sec pour toute nourriture; mais s'il fallait me passer un matin de la boisson que l'abbé de Lattaignant appelait *l'Hippocrène de Voltaire*, je veux dire du café, j'avoue que cela me ferait infiniment de peine; mais où prendre du

café dans les Apennins? D'ailleurs il ne me suffit pas de le boire, il faut aussi que j'aie le temps de le savourer; il faut en outre pouvoir fumer une pipe. Mais où prendre ce temps dans les Apennins, quand sur-tout un conducteur diligent et matinal exige qu'on se mette en route avec le point du jour? Cependant ne me plaignez pas trop, car voyez-vous, cher ami, au moment où je vous écris, je suis dans les Apennins, il est trois heures du matin, une ample jatte de café est devant moi, et un épais nuage de fumée s'échappe de mes lèvres. Comment m'y suis-je pris pour cela? Vous croyez peut-être que j'ai réveillé mes domestiques bien fatigués, et qu'en maître despote et trop délicat j'ai exigé de ces pauvres gens encore endormis, des services qu'ils me rendent avec humeur et en bâillant tout leur soul? pas du tout. Je veux vous apprendre comment on peut, sans égoïsme, se satisfaire en se servant soi-même; ce petit avis pourra vous être utile dans le voyage que vous vous

proposez de faire incessamment en Italie; je vais donc vous tracer à cet effet la relation d'une soirée et d'une matinée dans mon voyage de Florence à Rome.

Ivre des beautés d'un pays que Dieu a créé sans doute dans un moment de bonne humeur, j'arrivai, avec les derniers rayons du soleil, dans une auberge; à la vérité c'était une auberge de village, mais elle n'était pas sans quelque agrément. Vous y trouverez deux chambres passables, pavées en briques, et décorées d'images des saints; plus, des lits durs, sans traversins, avec des draps bien blancs, et des couvertures sales. On vous y donnera un excellent souper, composé de cinq ou six plats, et des fruits délicieux pour dessert : tout cela servi par une hôtesse avenante et jolie, qui cause avec les voyageurs dans le dialecte si doux de la Toscane. Ensuite vous n'aurez rien de mieux à faire que de placer vous-même vos oreillers et vos draps dans votre lit, ainsi que je

l'ai fait, et que je conseille à tout le monde de le faire. La seule chose qui pourra troubler vôtre repos sera cette triste pensée : Comment ferai-je demain ? il n'y a point de café ici. Je sais aussi remédier à cet inconvénient : ma bonne femme (car il ne faut pas voyager sans une femme) développe sa petite provision de sucre et de café, moi je tire de mon nécessaire de voyage une lampe remplie d'esprit-de-vin, sur laquelle je place ma cafetière, et en moins d'une demi-heure, les jolies mains de l'aimable compagne qui me conduit gaiement dans le sentier de la vie ont apprêté mon déjeûner du lendemain. Alors je me couche tranquillement, après avoir allumé la lampe de nuit, et placé près de moi ma montre à répétition. Vers le matin, je me réveille à moitié, j'étends la main, je fais sonner ma montre, elle frappe trois coups, il est trois heures. Je me lève, j'allume ma lampe, et pendant que mon café chauffe, je mange des raisins, puis j'ouvre la fe-

nêtre ; oui j'ouvre la fenêtre au 18 octobre, et, le corps à moitié penché sur le bord de la croisée, je respire l'air suave de l'Italie, et j'admire un magnifique paysage éclairé par la lune. Le bouillonnement de mon café me tire de ma rêverie ; je quitte la croisée avec les yeux humides de larmes, car, dans le silence de la nuit, je me suis transporté par la pensée au-delà de la cyme des monts, pour m'entretenir avec les mânes de ceux qui me sont chers ; ensuite je m'assieds, je bois mon café, et je vous écris cette lettre tout aussi tranquillement que si j'étais dans notre bonne ville de Berlin, chez moi, dans la rue Française. Il se passe encore une demi-heure, pendant laquelle tout est calme autour de moi ; mais enfin j'entends sonner la clochette des mulets, le conducteur apelle tout le monde, la voiture sort, j'y monte gaiement et bien restauré, je continue ma route, je m'amuse à regarder les petits nuages de brouillards qui gravissent les montagnes, et je crois voir courir des

hommes après la gloire; puis je serre tendrement la main de celle à qui je dois mon bonheur domestique.

CHAPITRE XXI.

Florence.

LA maudite fièvre jaune est cause que je ne puis dire que très-peu de chose de cette ville célèbre. Je n'y demeurai que quelques jours, quoique je me fusse proposé en partant d'examiner à loisir les choses remarquables qu'elle renferme. Mais ne voilà-t-il pas qu'on place dans le chemin un cordon, que j'aurais pu repasser à la vérité sans difficulté, mais non sans faire la quarantaine. Je serais tenté de croire que celui qui n'a pas eu la fièvre jaune pourrait bien la gagner par l'ennui de cette quarantaine, pendant laquelle on se trouve confiné sur les frontières, dans une maison déserte où l'on manque non-seulement de toute espèce d'aisances, mais souvent des choses les plus nécessaires. Je m'en consolai avec les

directeurs du théâtre de Rome, qui en étaient beaucoup plus fâchés que moi, car presque tous avaient promis d'amener de la Toscane, pour le carnaval prochain, des chanteurs et des danseurs; et on lisait tous les jours, au coin des rues, des avis au public, qui prouvaient que la fièvre jaune les mettait dans l'impossibilité de tenir leur parole. Quant à moi je n'ai promis à aucun de mes lecteurs de lui donner la description de Florence; je puis retourner tranquillement chez moi par Ancône, et le public serait obligé d'être content quand je ne lui dirais rien de Florence, sinon que les gouttières y sont si incommodes quand il pleut, qu'on ne peut traverser les rues sans courir le risque d'être copieusement baptisé; ou bien qu'il y a une boutique de parfumeur avec cette inscription : *Sic tenebris Phœbe tegit Solis ora superbi;* ou bien encore qu'on peint des croix sur toutes les murailles, afin d'empêcher les hommes d'y faire leurs ordures. Mais j'ai autre chose à dire de Florence; j'ai

vu le palais Pitti, que la reine habite; sous le portique de ce palais est sculpté en relief l'âne qui porta des pierres pour le bâtir. Il serait à desirer que tous les monumens honorables fussent aussi bien mérités que celui-ci. Ce palais renfermait autrefois une collection de peintures choisies ; mais elle est maintenant *épluchée*, car le goût insatiable des Français pour les beaux-arts a fait disparaître soixante-deux de ces tableaux. J'ai vu avec plaisir que la reine n'a fait déplacer aucun des cadres vides. Cet aspect, dans les appartemens dépouillés du palais d'un roi, doit être pour tout Français qui a de l'honneur une espèce de torture. Il y a cependant encore ici de beaux tableaux de bons maîtres; et fort heureusement aussi les Français n'ont pas pu emporter les plafonds avec eux. On trouve dans les appartemens d'été une belle collection de statues, de bustes et de bas-reliefs. Dans la chambre de la reine est le portrait du roi d'Espagne en habit de chasse, avec

un fusil et un chien. Quand un roi ne s'occupe pas de choses plus dignes de lui, il devrait au moins se faire toujours peindre avec une couronne sur la tête; cela ferait le même effet, mais d'une manière plus honnête que si l'on écrivait au-dessous du portrait, *Ce doit être un roi.* Le costume des dames espagnoles doit singulièrement favoriser la coquetterie; autrement une princesse aussi âgée que la reine d'Espagne, dont le portrait se trouve aussi en ce lieu, se serait certainement fait peindre sous l'habit d'une matrone. On peut remarquer ici ce qu'on retrouvera dans toute l'Italie, le manque de meubles élégans, qu'on a une si grande habitude de voir dans tout le nord.

J'ai visité l'église de Sainte-Croix avec plus de respect encore que le palais des rois, car c'est le panthéon des Florentins. Là reposent les cendres de Michel-Ange, de Machiavel, d'Aretin, de Gallilée, et depuis peu, celles d'Alfieri, ce Tacite des poètes dramatiques. Sa

tombe n'a point encore d'ornemens; mais Canova, le premier artiste de son siècle, va travailler à un monument digne de lui. On lit sur la tombe de Machiavel : *Tanto nomini nullum par elogium, Nicolaus Machiavelli.* Un Aaron en marbre, dans la belle chapelle de Saint-Nicolas, a attiré mon attention. J'ai trouvé bien extraordinaire l'idée par laquelle un artiste a voulu représenter la Virginité, qui doit, à ce qu'il me semble, peindre la pureté du cœur dans les traits du visage. Une belle femme en marbre, après laquelle saute une licorne, telle est l'emblême de la Virginité. Je ne vois pas ce que peut faire là cette licorne, à moins que ce ne soit une gaieté de l'artiste.

Les églises tapissées sont rares; cependant celui qui est curieux d'en voir une n'a qu'à entrer dans celle des dominicains, qui est singulièrement drapée avec une étoffe de soie jaune et rouge. Les moines de ce couvent ont une très-belle pharmacie, qui, par le soin avec

lequel on y prépare les médecines et par leur bon marché, est beaucoup plus utile que leur église. C'est une chose bien risible que des moines travaillent même à ce qui peut contenter la vanité des femmes: ils font ici toutes sortes d'eaux et de pommades pour le teint, des petites caisses remplies de parfums, etc. Celui qui va à Rome doit se pourvoir chez eux d'excellent vinaigre; il en aura grand besoin en passant dans la campagne de Rome, dont le sol exhale des vapeurs pestilentielles. Dans le cloître du couvent sont peints les miracles de S. Dominique, dont voici le plus remarquable: Ce grand saint force le diable qui a volé l'eglise, non-seulement à rendre ce qu'il avait dérobé, mais aussi à entrer dans un confessionnal, et à lui révéler ses péchés.

La façade de l'église de S.-Marc est imposante. C'est là qu'est enterré le célèbre Politian : son épitaphe porte *qu'il avait trois langues dans une tête ;* sans doute on a voulu dire qu'il savait trois

langues : mais les Italiens disent tout d'une manière ampoulée. Il est aussi question dans cette église, d'un prince de la Mirandole qui, à l'âge de vingt-cinq ans, était un puits de science, et qui était connu sur les bords du Tage et du Gange, peut-être même aux antipodes. Je n'avais jamais eu le bonheur d'entendre parler de ce prodige.

L'église de l'Annonciation renferme les cendres de Bandinelli, et l'un de ses plus beaux ouvrages; mais ce chef-d'œuvre n'a fait sur moi aucune impression. C'est un Christ en marbre que Dieu le père, sous la forme d'un petit vieillard à longue barbe et à la figure sinistre, tient sur ses genoux.

André del Sarto aurait bien mérité d'avoir ici son tombeau, car il a peint à fresque tout le portique, et plusieurs de ses chefs-d'œuvre sont placés dans l'église.

Une convenance d'idées assez naturelle fait qu'ici, et dans presque toute l'Italie, les hospices des enfans-trouvés

sont dédiés à l'Annonciation de la Vierge Marie; les idées des fidèles ne se trouvent pas souvent aussi exactes. Par exemple, dans une église, je ne me souviens plus dans laquelle, je vis un grand et vieux tableau représentant l'enfer. Naturellement, les damnés nageaient dans un étang de feu : c'étaient cependant des chrétiens; mais pour les tourmenter comme ils le méritaient, l'habile peintre avait placé sur les bords de l'étang une troupe de centaures qui leur lançaient des flèches.

L'ouvrage le plus précieux en marbre et en pierres fines, et qui est peut-être unique dans son genre, quoiqu'il ne soit pas fini, c'est la chapelle où sont les tombeaux de la famille des Médicis, construits par Michel-Ange. Autour de cette chapelle on voit pour ornemens les armes de toutes les villes de Toscane, en pierres fines, avec leurs couleurs naturelles et d'un travail admirable. Les statues, de la main de Michel-Ange, représentant le Matin, le

Jour, le Crépuscule, et la Nuit, sont aussi infiniment précieuses. Sous des tombes parfaitement travaillées reposent plusieurs Médicis, ainsi que l'époux de la belle Bianca Capello, que Meissner nous a représentée si aimable. La statue de son frère, qui l'assassina, est près de lui. Je ne dirai rien de plus de cette chapelle, que bien d'autres ont probablement décrite avant moi. Ferdinand Ier avait formé le singulier projet de faire transporter de Jérusalem ici le Saint-Sépulchre en entier; mais les Turcs n'ont pas voulu le permettre.

L'église du Baptême de S. Jean est octogone, ce qui a fait croire à plusieurs que c'était originairement un temple de païens. C'est une chose extraordinaire que non-seulement tous les enfans qui naissent dans la ville, mais aussi tous ceux des environs de Florence, doivent être baptisés dans cette église. Dans le fait cela est très-pénible pour les habitans de la campagne. Nous

assistâmes à un de ces baptêmes, et nous fûmes surpris du contraste qu'il y avait entre la grande dévotion des paysans et la parfaite indifférence du prêtre qui baptisait. Cette église a des portes de bronze qui sont si belles, que Michel-Ange avait coutume de dire qu'elles seraient dignes d'être les portes du paradis. Je pense cependant que le paradis ne doit point avoir de portes. En sortant, on trouve sur un pilier un monument de la plus profonde superstition : c'est l'endroit où il y avait autrefois un orme desséché qui reverdit subitement un jour qu'on mit auprès le corps d'un saint.

Ce qu'on nomme la Loge, *Loggia* (je ne sais pourquoi elle a été bâtie, ni à quel usage elle est employée), est un portique orné des chefs-d'œuvre des artistes les plus modernes, entre autres du Persée en bronze de Benvenuto Cellini, dont Goëthe fait tant de cas, et qui est cependant bien loin d'approcher de celui de Canova. Celui-ci est certaine-

ment aussi roide que l'école de Goëthe le requiert pour les grands sujets. Une Judith de Donatello me paraît encore plus insignifiante ; l'objet d'ailleurs n'est pas heureusement choisi. L'Enlèvement des Sabines, groupe exécuté par Jean de Bologne, pourrait bien être le meilleur morceau qu'il y eût ici.

On lit sur un mur que jusque vers le milieu du dernier siècle les Florentins avaient encore la vanité de commencer leur année au 25 mars.

Sur la place voisine est la statue équestre, en bronze, de Cosme Ier, bel ouvrage de Jean de Bologne. J'ai vu avec beaucoup de plaisir les bas-reliefs qui décorent le piédestal, et qui représentent les principales circonstances de la vie et des actions de Cosme. — La fontaine qui est près de là, et sur laquelle est un Neptune colossal, frappe la vue.... Je ne saurais en dire rien de plus.

La galerie de Florence, le trésor le plus précieux de cette ville, a déja été

décrite et louée par des auteurs de toutes les nations. J'en dirai donc fort peu de chose; j'y suis même obligé, n'ayant pu malgré moi l'examiner que très-légèrement. Florence doit cet établissement, comme beaucoup d'autres, aux Médicis. Les membres de cette famille se sont fait un plaisir, pendant plusieurs siècles, de l'augmenter et de l'embellir Plusieurs à la vérité ne l'ont fait que par ostentation; mais il y a eu parmi eux de vrais connaisseurs et des amateurs des arts. Laurent de Médicis, l'ami de Michel-Ange, fonda pour les peintres et les sculpteurs une académie qui fut le berceau de la fameuse école de Florence. Cosme Ier fit construire par Vasari, dans le seizième siècle, ce superbe bâtiment, qui excite encore aujourd'hui l'admiration des étrangers. Le grand-duc Léopold fit peut-être plus encore, en séparant l'intérêt de sa famille de celui de l'état, et en déclarant la galerie propriété du dernier, par conséquent de la nation.

En 1800 on eut la précaution de mettre en sureté les peintures et les statues les plus précieuses, en les transportant en Sicile; mais on les envoya rechercher quelque temps après, parce que l'on crut que l'orage était passé. Je ne voudrais pas répondre que quelque ouragan dans les régions supérieures ne les y fît transporter de nouveau.

A l'entrée de la galerie sont les bustes des princes qui ont pris plaisir à l'enrichir. Ils mériteraient cette distinction de toute manière, s'ils n'avaient pas des figures si désagréables et la physionomie si peu spirituelle.

Outre plusieurs salles et appartemens, la galerie consiste en trois avenues d'une immense longueur, dont deux ont plus de quatre cents pieds de long; la troisième, qui les réunit, est un peu plus courte. Les plafonds sont remarquables sous le rapport des progrès des arts; celui de la petite avenue mérite l'attention de ceux qui connaissent l'histoire de la Toscane. Tous

les hommes célèbres de ce pays y sont immortalisés; toute espèce de talent y a trouvé sa place. Ici est Laurent Capponi, qui, pendant un temps de famine, entretint quatre mille ouvriers. Plus loin, Américo Vespuce, qui donna son nom à l'une des quatre parties du monde. Là est le philosophe Machiavel, et non loin de lui l'immortel Gallilée. On n'a point oublié le Dante et Pétrarque parmi les poètes, non plus que Michel-Ange et Bandinelli parmi les sculpteurs. Léonard de Vinci et André del Sarto figurent honorablement parmi les peintres. On a jugé avec raison dignes du même honneur ceux qui se sont illustrés par leurs écrits sur l'agriculture. Au-dessous du plafond est une belle suite de cinq cents portraits d'hommes célèbres, rangés par ordre chronologique, parmi lesquels on a malheureusement compris des cardinaux et des théologiens. Je passe sous silence une douzaine de sarcophages : il faudrait un livre entier pour en décrire seulement les bas-re-

liefs; et j'arrive promptement à la belle collection des bustes antiques des empereurs romains et de leurs familles. Il y en a peu dans le nombre dont l'authenticité soit douteuse, et l'on regarde cette collection comme préférable à celle du Capitole. Là est Jules-César, n'ayant point encore la couronne de lauriers qu'il porta si volontiers plus tard, car ce grand homme eut la faiblesse d'avoir honte d'être chauve. Plus loin est la belle Julie, la fille galante d'Auguste; et Messaline, dont le nom est devenu un outrage pour les femmes. Voilà Othon, dont les bustes sont encore plus rares que ses monnaies d'or, et dont la tête était si chauve, que son assassin ne put la saisir, et qu'il fut obligé de l'envelopper dans son manteau. Winkelmann regarde ce morceau comme l'un des plus parfaits. Ici est Vitellius, fameux par sa gourmandise; il est à remarquer que dans moins d'un an il dépensa neuf millions de sesterces pour ses petits soupers. Trois bustes du bon Marc-Aurèle

le représentent dans la jeunesse et dans l'âge mur. Il n'est pas surprenant que son image soit autant multipliée : un auteur contemporain a écrit qu'on aurait regardé comme impie celui qui n'aurait pas eu parmi ses dieux domestiques l'image de cet empereur chéri. Les connaisseurs disent d'un beau buste de Caracalla que c'est le dernier soupir de l'art. Je le trouvai remarquable parce qu'il avait la tête un peu penchée sur l'épaule. Cet empereur insensé n'imaginait-il pas ressembler à Alexandre le Grand, parce qu'il avait la tête de travers? — La figure de la vestale Aquilia porte l'empreinte de la virginité et de la sagesse : c'est la même que le taciturne tyran Héliogabale voulut épouser, sans doute malgré elle. Il se donna pour un prêtre du soleil, et la força, par cette ruse, de se rendre à ses desirs. — Le buste d'Alexandre-Sévère est bien rare; il ne s'en trouve plus qu'un dans le Muséum de Rome, et celui déterré dernièrement dans les fouilles d'Africoli. Pourquoi

les artistes de son temps n'ont-ils pas été plus empressés de multiplier davantage le portrait d'un monarque philosophe, poète, peintre, grand général, et plus que tout cela, d'un excellent prince? — La tête de Tranquilla, ou Tranquillina, épouse de l'empereur Gordian, est encore plus rare; il est probable que ce nom lui convenait, car sa physionomie exprime la douceur la plus parfaite et la plus grande tranquillité d'esprit.

Voyons maintenant quelques-unes des statues les plus estimées. Le Satyre, ou Pan qui apprend à un jeune Homme à jouer de la flûte, est un si beau morceau, que bien des gens croient que c'est un des trois Satyres dont Pline fait un si grand éloge. — Une Vestale extrêmement rare (celle-ci a besoin d'être restaurée); son voile cache ses cheveux. Les antiquaires sont en discussion, savoir si les vestales laissaient croître leurs cheveux après les avoir fait couper, ou si cela leur était interdit. Cette statue

pourrait peut-être décider la question, mais il faudrait être certain d'abord qu'elle représente une vestale. Il en est ainsi de la plupart des antiques; l'un conclud d'une manière, l'autre d'une autre. Lanzi prétend que c'est une Plautine. — La Vénus du Belvédère tenait jadis une pomme à la main; mais comme la Vénus de Médicis, qui était aussi dans ce Muséum, a entrepris un pélérinage, on a rompu les bras de celle-ci, et on lui en a mis d'autres auxquels on a donné la position de ceux de la Vénus de Médicis. Au reste, cette statue est attribuée à Phydias. — Bacchus qui s'appuie sur un jeune Faune : extrêmement joli! — Sur une branche d'arbre est une flûte avec dix chalumeaux, comme on n'en voit nulle part ailleurs. — Je ne ferai mention d'une figure de Femme avec une Oie, que parce qu'on rencontre fréquemment cette statue dans cette galerie et dans d'autres, et qu'on l'a prise jusqu'à présent pour une Léda avec un Cygne. Mais une oie

n'est pas un cygne, et un savant a prouvé que Vénus Lamia était représentée de cette manière. —Vénus Anadiomène sortant de l'eau, comme dans le célèbre tableau d'Apelles, et dont Pline a dit que c'était une femme ravissante, sculptée par un ciseau brûlant. —C'est, au contraire, une idée repoussante, quoiqu'elle soit d'un ancien, d'avoir fait un Marsyas écorché, avec une espèce de marbre rougeâtre, qui dans le fait ressemble tellement à de la chair sanglante, qu'on en détourne bien promptement la vue. — Un Bacchus de Michel-Ange m'a fait un double plaisir, parce que, dans le principe, il a été vendu très-cher comme antique. Je crois réellement qu'on a encore la faiblesse de rougir de cette erreur. — Le fameux Laocoon.... Ce n'est qu'une copie de celui qui, par les suites de la guerre, a été transporté à Paris; mais c'est une excellente copie, faite par Bandinelli dans le seizième siècle. En définitif, le Laocoon de Paris n'est lui-

même qu'une copie, car il est de plusieurs pièces, et l'original doit avoir été fait d'un seul bloc de marbre.

Une belle salle octogone renferme les statues qu'on regarde comme les plus précieuses. Il n'y a plus rien sur le piédestal qui supportait la Venus de Médicis ; on croit ne pouvoir jamais remplacer ce chef-d'œuvre. Je pense qu'on ne pourrait en charger que Canova, et je gagerais avec mes arrières-petits-enfans que dans un ou deux siècles une statue de cet habile sculpteur occuperait dignement cette place. Près de là, on voit un gracieux Apollino, qu'on nomme *l'Emouleur*, dont les savans ne savent que faire ; le Lutteur, qu'on estime beaucoup à cause du jeu des muscles ; le Faune, qu'on attribue à Praxitèle, et qu'on a modelé si souvent, qu'il lui en est resté des taches sur la figure. Je me tais sur le fameux Hermaphrodite, c'est un objet indigne de l'art, quand même il serait traité d'une manière dix fois plus soignée. Enfin j'entre dans le salon

où l'on a placé le grand groupe de Niobé, et j'avoue que mon attente a été singulièrement trompée. C'est aussi un sujet bien ingrat pour faire des copies; mais pourquoi Winkelmann n'a-t-il fait que des copies? comment était-il donc inspiré quand il a voulu copier la Niobé? Il a lu dans ses traits beaucoup de choses qui n'y sont point, et pas un mot de la douleur, et de la douleur la plus vive. Une sorte de dépit tranquille, exprimé d'un manière assez commune, tel est le caractère de cette tête. Qu'on essaie seulement une fois de faire juger la figure seule à un grand nombre de connaisseurs, et s'ils ne l'ont pas vue auparavant, je gage qu'aucun d'eux n'y reconnaîtra une mère qui vient de voir immoler ses enfans autour d'elle. Plusieurs des statues des enfans sont très-médiocres. On est incertain si tous appartiennent à ce morceau; on sait encore moins comment ils ont été groupés ensemble. Le vêtement d'une des filles est plissé si fin sur son dos, que l'on dirait

qu'elle vient d'être fouettée, et que les meurtrissures paraissent encore. Est-ce donc-là quelque chose de beau?

Je passe aux tableaux. Je trouve d'abord une collection de peintures anciennes, qui certainement n'ont guère d'autre mérite que de remonter au treizième ou quatorzième siècle. On voit, entre autres, le moine Schwartz, assis dans son laboratoire, et faisant la découverte de la poudre. On lit sur un mortier : *Pulvis excogitatus* 1354, *Daniel Bartoldo Schwartz.* Ce tableau, de Coppi, est bien peint, il y a de l'imagination. — Un autre, qui représente l'Innocence du premier âge du monde, prouve quelles idées on se formait autrefois de l'innocence; ce sont des enfans tout nus, qui pissent dans l'eau. — Une Judith qui vient de couper la tête à Holopherne est l'ouvrage d'une femme nommée Artémise Lomi. Judith exécute cette action avec un tel air d'assurance, que la femme capable de peindre un semblable tableau, méritait au

moins d'être enfermée dans une maison de correction. — Avec quel plaisir je vois le portrait de Lucrèce, épouse d'André del Sarto : on y reconnaît bien le pinceau d'un époux amant de sa femme. — Je ne remarquai un Christ au tombeau que parce qu'il me fit connaître le maître du grand Albert Durer ; il se nomme Michel Wohlgemuth.—La Cascade de Tivoli est peinte ici par Wutky ; cet artiste a oublié qu'on ne devait jamais peindre une chute d'eau.—Je pourrais nommer tous les portraits de Wandick ; mais je remarque sur-tout celui de sa vieille mère ; c'est ici que l'amour filial semble avoir atteint le dernier degré de l'art. — L'Albane n'aurait pas dû peindre ces enfans qui présentent à un petit Jésus les instrumens de la passion ; ce ne sont pas des anges, mais des amours qu'il a représentés, et ce n'était pas là leur place. — Une Madone qui donne le sein à son enfant, par Léonard de Vinci. Une autre de Sasso Ferrato. Une scène de l'Arioste, par Guido

Reni. Plusieurs portraits par André del Sarto. La marquise de Sévigné et sa fille, à qui elle écrivit de si belles lettres, par Mignard. Le Thésée, du Poussin. Le poète Rousseau, par Largillière. Une tête, par Denner. Plusieurs portraits d'Albert Durer, de Rubens, de Holbein. Le docteur Luther et sa Femme, par Lucas Cranach. Une Naissance du Christ, par van Derverff, qui me parut un peu froide, parce qu'elle est trop soignée. — Ce serait ici le cas de parler des peintures rembrunies de Rembrandt, mais je n'en ferai rien. — De charmans groupes d'enfans, de l'Albane. Trois peintures de Raphaël, dans lesquels on admire le commencement, les progrès et la perfection de son talent divin; la troisième, qui est la plus parfaite, est S. Jean dans le Désert. — A mon avis, on a trop vanté la Venus du Titien..... Voilà tout ce qui m'est resté de plus remarquable dans la mémoire, après avoir considéré plusieurs milliers de tableaux. Je ne prétends pas pour cela déprécier

les autres; mais il n'est pas possible de cueillir toutes les fleurs dans un jardin aussi vaste que riche....Je n'ai qu'un mot à dire sur la collection de portraits de peintres célèbres et autres: elle est unique. Près de trois cents peintres ont eux-mêmes fait leurs portraits, sans compter ceux qui se sont fait peindre par d'autres.

Cette galerie est aussi très-riche en dessins: il faut être connaisseur pour les apprécier. Je vois souvent des hommes soi-disant tels admirer des traits qui me paraissent tout-à-fait insignifians. Ce que je trouve de plus instructif, ce sont les changemens et corrections que de grands maîtres ont faits à leurs dessins.

La collection des gravures ne le cède pas aux autres. On y remarque entre autres l'Œuvre complète d'Albert Durer. Les vases étrusques ne m'inspirent pas la moindre chose, c'est pourquoi je garderai le silence sur cet objet. Les bronzes antiques m'ont beaucoup plus intéressé; j'ai trouvé là une foule de petits dieux domestiques, des animaux,

une aigle romaine, qui servait originairement d'étendard à la vingt-quatrième légion; une main ouverte (*manipulus*), qui était employée au même usage pour une compagnie; une couronne murale, un casque, des éperons, des boucles, des anneaux, des colliers, des miroirs de métal, un nombre infini de lampes de toutes les formes, des meubles, des trépieds, des serrures, des clefs, etc.... On y voit aussi un vieux manuscrit en cire, contenant la dépense d'un jour dans un voyage de Philippe-le-Bel. Un beau morceau d'antiquité étrusque est la statue en bronze d'un orateur. Le style grec pouvait être plus perfectionné, mais il n'était certainement pas d'un genre plus noble, ni plus sublime.—Parmi les bronzes modernes, je n'ai distingué que le célèbre Mercure de Jean de Bologne, qui s'élève dans l'air poussé par le souffle d'un Zéphyr. Les inscriptions grecques et latines, les monumens égyptiens et autres, demanderaient des semaines entières, quand même on ne voudrait dé-

erire que les plus intéressans. Je dois dire la même chose des camées, des pierres taillées, etc.; il faudrait dix volumes in-folio pour en donner seulement le catalogue. — Je n'ai pas vu les médailles, ni les monnaies; car en vérité il y a ici trop à voir, et cependant on voit tout gratis. Il y a à chaque porte une affiche par laquelle tous les étrangers sont invités à ne rien donner à personne; il y a même un réglement qui défend à tout employé, sous les peines les plus sévères, d'accepter de l'argent ou des présens. Je ne donnerai que très-rarement les Italiens pour modèles aux Allemands, mais bien dans cette circonstance.

J'ai vu aussi les théâtres de Florence. Le plus célèbre s'appelle *Della Pergola*, du nom de la rue dans laquelle il est placé; cette méthode de nommer ainsi les théâtres est en usage dans toute l'Italie. La salle est grande et belle, mais mal éclairée; celui qui achète un opéra ne sera pas ici plus avancé

qu'à Berlin, à moins qu'il ne veuille le lire chez lui. J'y ai vu jouer un opéra sérieux, *Olympie, Fille de Statira, Veuve d'Alexandre-le-Grand, et Grande-Prêtresse du Temple d'Éphèse.* L'auteur de ce méchant ouvrage ne s'est pas nommé; mais le compositeur s'appelle Paganini; il aurait tout aussi bien fait de garder l'incognito. La première chanteuse, Rosa Pinotti, très-jeune et très-jolie femme, ayant une voix très-agréable, n'est cependant pas encore *prima donna;* sa voix n'a point assez d'étendue. Près d'elle était un mauvais castrat, Marzochi, dont la voix m'a paru très-faible. Le ténor fut sifflé par le public; il faisait réellement pitié. Je dois parler avantageusement du peintre Tarchi; ses décorations sont du meilleur goût. L'orchestre aussi m'a paru bon; mais ce n'était pas là celui de Paris.

Avec un opéra sérieux, on donne aux Italiens deux ballets comiques : le premier, immédiatement après le premier

acte de l'opéra ; après cela vient le second acte : le spectacle est terminé par le second ballet. Je vis *Catherine de Caluga*, anecdote russe en cinq actes ; mais on s'était grossièrement trompé sur les costumes. Catherine est enlevée en traîneau ; dans ce moment son ravisseur la fait passer sur un pont qui se brise, et ils tombent tous deux, avec les chevaux, dans la rivière, d'où ils sont bientôt retirés par des paysans. Le maître des ballets s'appelle Panzieri ; c'est un des plus habiles que j'aie vus en Italie. La Chiari, première danseuse, enlève justement tous les suffrages, et mérite les éloges qu'on lui donne. Je distinguai sur-tout une grotesque qui joue la pantomime mieux que tout ce que j'ai vu de ma vie ; on la nomme Montani, ou Angiolini. Il paraîtra peut-être étonnant que je ne me sois pas assuré du nom de cette femme ; cela provient d'une coutume des chanteurs et des danseurs italiens, qui est fondée sur la vanité ou la jalousie. Lorsque certains de

ces artistes ont des prétentions au premier rang, le directeur fait insérer leur nom sur l'affiche, dans une espèce de cercle, ou en forme de croix, de manière que l'on ne sait par lequel commencer; il fait imprimer au-dessous : *artistes distingués,* quoique cela ne soit pas vrai. Quelquefois il prévient qu'il a fait imprimer les noms au hasard. On voit qu'en Italie, comme en Allemagne, les directeurs ont à lutter contre la vanité insupportable de ceux qui composent leur troupe. Ils sont obligés d'indiquer sur l'affiche, non-seulement tous les membres de l'orchestre, le peintre, le machiniste, mais même les tailleurs d'hommes et de femmes. Ces derniers le méritaient bien cette fois; car les costumes étaient très-beaux. Le ballet est aussi un fort bon ouvrage.

Autant le théâtre italien est un objet de peu de dépense pour ceux qui vont au parterre, autant il est cher pour ceux qui veulent louer des loges. D'abord le prix de la loge est excessif; mais quand

on a payé, on n'a pas encore obtenu le droit d'entrée, on n'a que la clef, qui ne sert à rien, car il faut en outre prendre un billet à la porte du spectacle. Dans quelques villes, à Rome, par exemple, il faut encore payer pour le domestique qui se tient en dehors de la loge. Enfin on entre, et l'on s'assied; mais les chaises sont dures. Veut-on être assis commodément? il faut louer des coussins à l'ouvreur de loges, qui en a toujours une provision. Celui qui avec cela veut faire apporter des glaces, ou d'autres rafraîchissemens pour sa dame, pourra bien avoir dépensé, à la fin d'un seul spectacle, cinq ducats de Hollande. La première et la seconde soirée après l'ouverture du théâtre, les prix sont encore bien plus élevés.

Je vis au théâtre *del Cocomero* un très-bon opéra-bouffon: c'est la seule fois que j'en aie vu de passable en Italie. Il est intitulé: *le Cantatrici villane.* La musique est de Fioravanti; elle est charmante. Le poëme est passable. J'en-

tendis une chanteuse, la Bertini, qui n'est plus jeune à la vérité, mais qui a une excellente voix ; et un bouffon, Bonfanti, qui est sans contredit un des meilleurs du théâtre italien. Il y avait beaucoup d'ensemble dans ce spectacle; ce qui me fit passer une très-agréable soirée. Les ballets ne signifiaient pas grand' chose ; cependant ils n'étaient pas mauvais. Parmi les grotesques, il y en avait une qui avait un nom et un prénom bien singuliers; on l'appelait la *signora Annunziata Evangelisti.*

La curiosité me porta à voir un troisième théâtre ; mais je la payai bien cher, car tout y était au-dessous de la critique.

CHAPITRE XXII.

Entre Florence et Rome.

Le pays est très-beau jusqu'à Sienne; mais après cela on ne voit que des montagnes entièrement nues, des rochers escarpés, quelques champs de bled, et pas un arbre. On voit sur la chaussée des ânes chargés de sable contenu dans de petits paniers, et des pauvres qui ramassent le fumier sur la route. Les mendians sont extrêmement incommodes, cela surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Dès qu'on aperçoit dans l'éloignement la voiture d'un étranger, le pâtre quitte son troupeau, le laboureur sa charrue, et tous deux se placent en gémissant sur le chemin du voyageur. — Dans les jours de jeûne on est assez mal traité dans ces environs, on ne peut obtenir que des œufs, du fromage de brebis bien dur, des raisins,

des châtaignes, et du poisson de mer à demi-pourri.

Dans la cathédrale de Sienne est un pavé célèbre, sur lequel sont sculptés des traits de l'Ancien-Testament. Autrefois il y avait aussi un groupe des trois Graces. C'est à Dieu de punir celui qui a pu concevoir une idée aussi coupable. Les graces ont été, comme de raison, éliminées par bienséance; mais aussi qu'avaient-elles à faire dans une église où l'on avait tenu des conciles?

Il ne faut plus chercher de bonnes peintures à Sienne, car les Français aussi les ont trouvées belles.

La Sainte Catherine de Sienne doit sa grande célébrité à notre divin Wieland. On montre encore ici sa chambre à coucher, la pierre qui lui servait d'oreiller, la fenêtre par laquelle Jésus-Christ monta une nuit chez elle par un chemin rempli de pierres, son anneau d'alliance avec son céleste époux, sa correspondance amoureuse avec lui, etc. Je ne puis m'empêcher

de croire que quelque prêtre aura voulu profiter de l'enthousiasme de cette jolie sainte, et jouer près d'elle le rôle d'un sylphe. — J'ai lu dans une église de Sienne une épitaphe que je transcris ici pour servir d'avertissement aux ivrognes :

« Le vin donne la vie, il m'a donné « la mort. Je ne pouvais rien voir le « matin quand j'étais à jeun, mainte- « nant mes cendres ont soif. Voyageur, « arrose de vin mon tombeau, vide en- « suite la coupe, et va-t-en. Adieu, chers « buveurs. »

J'eus le bonheur de ne pas ressentir le moindre mal d'un tremblement de terre qui eut lieu à Buon-Conventu ; c'est un phénomène qui n'est pas rare dans ces environs. Mon lit fut ébranlé si fortement au milieu de la nuit, que je fus éveillé en sursaut. Ne sachant encore ce qu'on éprouvait dans un tremblement de terre, je ne crus pas que c'en était un, et je me rendormis. Mais j'appris le lendemain que je ne

m'étais pas trompé, et je fus content d'avoir éprouvé, sans autre danger, cette sensation unique dans son espèce. Quelques jours après mon départ, il y eut un autre tremblement de terre, si fort, que plusieurs maisons en furent endommagées, et que les habitans s'enfuirent dans la campagne. Il y a dans les Apennins beaucoup de feux souterrains qui menacent peut être d'une nouvelle éruption.

Radicofani est situé sur une montagne escarpée : il faut monter pendant long-temps pour y arriver. Chiusi, petit village à droite, était autrefois la résidence de Porsenna, et s'appelait *Clusium.* — Derrière San-Lorenzo, on trouve sur la route des ruines, des débris, des cavernes, qui paraissent être des repaires de brigands, et près desquels je ne conseillerais à aucun voyageur de passer pendant la nuit. Ce passage est effrayant, même de jour; on y marche en silence, et le voiturin presse le pas de ses mulets. — Bol-

sena est dans un enfoncement, près d'un lac, où l'air est très-mal sain. Il s'est passé ici un prodige qui est l'origine de la Fête-Dieu : une hostie est devenue du sang. On peut voir encore la peinture de cette espèce de miracle sur la porte d'une église. La nature renouvelle ici chaque année un prodige bien plus agréable, en produisant les vins doux d'Orvietto, que j'ai goûtés avec plus de plaisir que le célèbre vin d'*est* de Montefiascone, qui est dans le voisinage. Il n'est pas un enfant dans le pays qui ne connaisse l'histoire du vin d'*est*. Le domestique d'un ecclésiastique grand buveur goûtait les vins pendant les voyages de son maître, et marquait du mot *est* les tonneaux qu'il croyait dignes d'humecter le gosier de son éminence. A Montefiascone, il écrivit le mot *est* trois fois ; il avait si bien rencontré le goût de son maître, que celui-ci but tant qu'il en mourut, et que l'on mit sur sa tombe cette épitaphe connue (qui y est encore) : *Est, est, est,*

propter nimium est, Dominus N. N. mortuus est. Je puis bien dire qu'aujourd'hui aucun gourmet ne s'enivrera à Montefiascone au point d'en mourir Le vin y est doux et fade.

Ronciglione est une pauvre petite ville dans laquelle sur trois maisons il y en a une abattue par vengeance, parce que dans la dernière guerre il y eut là quelques Français assassinés.

Viterbe est une grande ville malpropre, dont les maisons ont de petites fenêtres qui sont toutes sales, donnent peu de clarté, et qui ont presque partout du papier huilé au lieu de verre. C'est assez l'usage dans une grande partie de l'Italie. Les dames de Viterbe, quand elles sortent, ont la tête couverte de grands voiles de soie rouge, avec de larges bordures noires, ce qui leur sied très-bien.

A la distance de vingt et quelques milles de Rome, une odeur méphitique annonce la campagne de Rome, autrefois si cé-

lèbre, et de là jusque sous les murs de cette capitale, on ne voit que des traces du gouvernement oppresseur des prêtres. A peine aperçoit-on quelques pièces de terre cultivées; tout est désert et inculte; vous voyez seulement de nombreux troupeaux de moutons. Quelquefois cependant l'agréable parfum des herbes odoriférantes vous fait deviner l'inutile fertilité du sol; mais plus souvent vous devez avoir recours au vinaigre de Florence, pour vous garantir de la maligne influence des vapeurs pestilentielles. Tel est le pays que j'ai parcouru sur la fin de l'automne; pendant l'été l'air est bien plus meurtrier, ses influences dangereuses s'étendent jusques sur la ville, et y font périr des milliers d'individus. Il fut un temps où les moines se rendaient réellement utiles et respectables, ce fut lorsqu'ils s'établirent dans des forêts et des marécages, pour changer, par un travail opiniâtre, une terre inculte en une contrée riante et cultivée. Pourquoi n'oblige-t-on pas maintenant

ces bouches inutiles à faire ce qu'ils faisaient autrefois volontairement ? Ils pourraient expier une partie de leurs péchés dans la campagne de Rome, et adoucir par-là le juste mépris que ressent pour eux tout homme pensant.

Lorsque dans sa jeunesse on a si souvent entendu appeler Rome *la Ville des Sept Collines*, on s'imagine pouvoir les distinguer dans l'éloignement : on se trompe. Rome paraît être bâtie sur un terrain aussi uni que Berlin; il n'y a que la coupole de l'église de Saint-Pierre qui s'élève au-dessus de la masse grisâtre des maisons. Cela provient en partie de ce que le sol est devenu au moins de quinze pieds plus haut qu'il n'était il y a deux mille ans.

Le premier monument de l'antiquité qui attire quelques instans l'attention du voyageur est un tombeau romain, vulgairement appelé *le Tombeau de Néron*, quoique rien ne prouve que cela soit vrai. J'aime à croire que c'est la tombe d'un homme moins méchant,

afin que l'étranger ne soit pas obligé d'entrer dans Rome en commençant par maudire la ville. Malgré cela toutes sortes de chicanes l'attendent à la porte Flaminienne, aujourd'hui *Porte du Peuple*, ce qui est bien dans le cas de le mettre de mauvaise humeur; car tout voyageur doit savoir, et malheureusement je l'ignorais, qu'il fera bien de s'adresser d'avance au ministre de sa nation, et de le prier d'obtenir la permission de faire visiter les malles de l'étranger dans sa demeure. On envoie aux employés aux entrées de la porte par laquelle vous devez passer, un billet sur lequel est le nom de la personne que l'on attend; ces employés montrent ce billet aux arrivans, et celui qui y reconnaît son nom est conduit à l'auberge sans difficulté. Si l'étranger n'a pas pris cette précaution, on le mène à la douane, où il est ordinairement obligé d'attendre pendant plusieurs heures. J'eus beaucoup de peine à éviter ce désagrément en me rendant moi-même

dans le cabinet du trésorier, qui me donna, à la vérité fort honnêtement, un espèce de permission : mais cela demanda différentes écritures qui me retinrent au moins une bonne demi-heure. Pendant ce temps ma femme était restée dans la voiture, et voyait avec peine que les Romains modernes avaient fait du temple d'Antonin le Pieux une maison de douane, et que les onze statues de marbre grec et le superbe entablement qui les couvrait avaient été profanés par un emploi peu digne de la destination primitive de ce monument.

CHAPITRE XXIII.

Une promenade dans Rome.

Je ne suis pas le seul qui préfère les restes majestueux du grand amphithéâtre appelé *Coliséé*, à la magnifique église de Saint-Pierre ; et j'avoue hautement (ce que je ferais de même quand je serais seul de mon avis) qu'à mon arrivée je me suis plus empressé à aller visiter les restes des monumens de Rome la grande, qu'à voir ceux de la magnificence des papes dans toute leur splendeur. J'ai la précaution de ne pas y aller à pied, mais en voiture, et je ne regarde autour de moi que lorsque je suis descendu. Je me retourne alors, et mes yeux sont frappés subitement de la grandeur de l'objet que je suis venu visiter ; qu'on me pardonne toute expression hardie, car en vérité je n'écris pas

pour l'homme indifférent, pas même pour celui qui n'est que sentimental.

La première sensation qu'éprouve le spectateur le remplit d'étonnement et d'émotion; bientôt l'objet qu'il considère lui paraît à travers un nuage, car une larme vient malgré lui obscurcir sa vue. Mais une inscription que des mains profanes ont placée sur les murs, rappelle son attention : Grand Jupiter! pardonne-leur, car il ne savent ce qu'ils font. Parce que les premiers chrétiens (qui autrefois ne s'occupaient pas de ce qu'ils ont tant fait depuis, savoir de troubler les états et de semer par-tout la discorde), parce que, dis-je, ces premiers chrétiens ont été condamnés, en punition de leurs crimes, à combattre des animaux féroces dans cet emplacement, on lit aujourd'hui sur les murs du plus beau monument qui soit jamais sorti de la main des hommes, « qu'il a été destiné au service impur « des dieux du paganisme, et que cette « profanation a été augmentée par le

« sang des martyrs qui y a été ré-
« pandu. » En lisant cette inscription, on croit entendre le défi de Marsyas à Apollon.

Que ne puis-je faire la description du Colisée! Mais je m'en garderai bien, car je ne pourrais pas dire un seul mot qui ne fût au-dessous du sujet. Ce monument a plus de seize cents pieds de circonférence; quatre rangs de colonnes s'élèvent l'un au-dessus de l'autre; le plus bas est déja enfoncé dans cette terre qui engloutit tout. Cependant j'accuserai Ammien d'exagération, quand il dit que « L'œil de l'homme peut à peine « en mesurer la hauteur ». C'est parler un peu trop poétiquement...; mais qui pourrait ici ne pas devenir poète?

Graces soient rendues aux Juifs de ce qu'ils se sont laissés traîner en prison, car trente mille Juifs prisonniers ont servi de manœuvres pour construire cet ouvrage gigantesque, près duquel leur petit temple de Salomon n'était qu'un château de cartes, malgré les pompeuses

descriptions qu'on en a faites. Un étang ou petit lac, dépendant du Palais d'or de Néron, occupait cet emplacement, avant que Vespasien employât un de ces génies créateurs, dont le nom n'a seulement pas été conservé par ses concitoyens ingrats, pour consacrer ce lieu à l'admiration de la postérité. L'intérieur contenait près de quatre-vingt mille spectateurs; et lorsque Titus y donna les premiers jeux et combats de bêtes féroces, il n'y eut guère moins de cinq mille de ces animaux qui combattirent et qui succombèrent. Dion Cassius rapporte qu'il y en eut neuf mille. Aprés le combat l'emplacement fut rempli d'eau, et deux flottes, sous les noms de celles de *Corcyre* et de *Corinthe*, représentèrent un combat naval. On jeta ensuite au peuple de petites tablettes sur chacune desquelles était le nom d'un objet quelconque; celui qui pouvait attraper une de ces tablettes, recevait ce qui y était désigné.

Pour empêcher les inconvéniens qui

auraient pu résulter d'un rassemblement aussi considérable, on faisait répandre sur le peuple de l'eau de senteur en forme de pluie, qui était souvent mêlée de vin et de safran. On n'agissait pas trop poliment avec le beau sexe, car les dames avaient leurs places désignées, derrière les bancs, dans la partie la plus élevée, et devaient apporter leurs siéges si elles avaient envie de s'asseoir. On avait destiné aux vestales seules une place d'honneur dans le bas. La croyance fanatique des chrétiens les empêcha naturellement d'assister à des jeux que l'on célébrait en l'honneur des divinités païennes. Néron, qui aimait à servir de bouffon, combattit là contre un lion qu'il avait eu la précaution de faire apprivoiser auparavant.

Le successeur du bon Titus connut tout le prix de ce monument. Antonin le Pieux prit des soins pour sa conservation; et même Héliogabale, qui ne mangeait pas toujours des crêtes de coq et des langues de paon, mit beau-

coup d'ardeur à le faire réparer. Les Goths eux-mêmes, ces peuples non civilisés, n'y causèrent aucun dommage; il était réservé aux chrétiens seuls de lâcher ici la bride à leur fureur destructive, comme ils l'ont fait en tout temps et en tout lieu. Le pape Paul II en fit enlever les matériaux nécessaires pour bâtir le palais de Saint-Marc. Le cardinal Riario suivit cet exemple de destruction, et s'attribua de quoi faire bâtir la chancellerie. Enfin le pape Paul III fit construire le palais Farnèse des dépouilles du Colisée. N'est-ce pas le cas de se rappeler ici ces enfans mal élevés qui jouent la comédie, et qui déchirent les superbes vêtemens de leurs aïeux pour en attacher les lambeaux sur leurs épaules ? Et cependant malgré toutes ces spoliations, on admire encore la grandeur de ce monument!..... D'énormes morceaux de pierre sont unis sans chaux ni mortier, et cet ouvrage admirable subsiste depuis bien des siècles. On voit ça et là, dans les endroits

où les spoliateurs ne trouvaient pas ce qu'ils desiraient, des masses considérables qui paraissent, pour ainsi dire, soutenues par des esprits invisibles; car n'ayant pas l'air de tenir les unes aux autres, il semblerait que la loi de la pesanteur tend sans cesse à les faire tomber à terre... Elles tomberont!... elles doivent tomber!.... elles tombent!... Voilà ce qu'on se dit à soi-même, et Dieu sait depuis combien de temps! car depuis qu'on y pense, ces masses prodigieuses sont toujours comme suspendues en l'air par un fil.

Approchons cependant, et suivez-moi dans ce sanctuaire profané. Mais marchez vîte, car vous trouverez là deux vases attachés aux murs de Vespasien, et remplis d'eau bénite. Ayez bien soin de ne pas regarder la porte quand vous l'aurez fermée, car vous y verriez un mauvais barbouillage dans lequel on a voulu représenter la sainte et très-sale ville de Jérusalem, qui n'était connue

que par des séditions dans le temps qu'on élevait le Colisée. Vous voyez là aussi la montagne Golgotha, lieu où l'on exécutait les criminels, et que l'on distingue assez par trois croix qui y sont élevées.

Mais à quoi vous sert de ne pas regarder derrière ? vous ne voyez plus devant vous, au milieu de l'amphithéâtre, ce bel autel sur lequel on sacrifiait avant de commencer les jeux; vous apercevez à la même place une croix, sur laquelle il est écrit que ceux qui s'en approcheront avec un cœur contrit gagneront une indulgence de cent jours..... Grand Jupiter ! ou Jéhova ! ou tout ce que vous voudrez !.... Un malfaiteur peut commettre en un jour autant de crimes qu'il voudra, et les hommes lui permettent de faire pendant cent jours tout ce qui lui plaira sans craindre de punition, moyennant qu'il ira se promener auprès de cette croix.

Un moine, sur le front duquel l'oisiveté est peinte, nous aborde d'un air aisé.

Que veut-il? peut-être faire le Cicerone, nous parler des merveilles opérées par ceux qui l'ont précédé sur cette terre qu'il habite.... Mais, non; il nous invite à entrer dans la chapelle de la Madone, cette vierge énigmatique, pour qui l'on a bâti au milieu de ces superbes débris une chétive maison, où brûlent continuellement des cierges. Heureusement cette demeure est si petite que nous pouvons la voir avec indulgence. Mais ne serons-nous plus troublés dans nos plaisirs? Oh, malheureusement ces barbares ont placé autour de nous quatorze images. Ce sont de misérables représentations de l'histoire de la passion, qu'ils nomment *stations*, parce que de certaines confrairies qui font de temps en temps des processions, avec des bannières et des drapeaux, s'arrêtent à chacune de ces images, et y font des actes de leur superstition. Cette jouissance, unique dans son espèce, n'en est point une pour ceux qui ont des idées libérales, et ces malheureux confrères ont

l'air de gens qui rêvent aux astres. — La terre de l'intérieur du Colisée est regardée comme sacrée, parce que, comme je l'ai déja dit, les premiers chrétiens l'arrosèrent de leur sang pour crime de sédition.

Laissez là toutes ces extravagances modernes, fermez les yeux, revenez à vous, et considérez les autres objets qui vous environnent. Voyez le peuple romain entrer par quatre-vingts passages, occuper toutes les places, et attendre, avec un murmure confus et l'expression du desir, l'arrivée de son magnanime empereur. Levez les yeux vers la loge du milieu, vous y distinguerez encore le travail en stuc après les murailles. Je crois entendre du bruit.... Les courtisans arrivent, ils sont suivis d'un homme dont la figure porte l'empreinte de la dignité et de la bienfaisance. C'est Titus, Titus le grand, Titus, l'ami de l'humanité; j'entends le peuple enchanté faire retentir l'air d'acclamations nombreuses. Je vois le monarque ému s'incliner,

j'attends avec un certain trouble le signal pour commencer les jeux.... Hélas!... J'entends tout-à-coup le son d'une petite cloche dans la chapelle de la Madona della Pieta..... Le moine me revient dans l'idée, et la plus agréable illusion s'évanouit.

J'aime mieux engager le lecteur dans quelques discussions de savans, que de lui faire encore entendre cette maudite clochette. Il sera aussi indifférent à tout autre qu'à moi de savoir si cet amphithéâtre colossal doit son nom à sa grandeur ou bien à un colosse qu'on dit avoir existé dans les environs. Une autre circonstance tout-à-fait particulière a, depuis nombre d'années, exercé l'imagination et la plume de bien des savans. C'est qu'on a remarqué sur ce monument des trous innombrables, sans qu'on puisse expliquer de quelle manière cela est arrivé. Les uns disent qu'on avait planté dans ces trous des piquets, afin d'étendre au-dessus des spectateurs des toiles qui pussent les

garantir de la pluie ou du soleil; cette supposition n'est pas vraisemblable: les trous sont en trop grand nombre, disposés trop irrégulièrement, et trop profonds. D'ailleurs pourquoi y en aurait-il au-dehors, où se trouve cependant le plus grand nombre? On remarque en outre qu'il y a des apprêts pour cet usage dans le haut de l'édifice. — D'autres pensent que les matériaux avaient été liés ensemble par de l'airain, et que, pour en tirer parti, les barbares avaient fait ces trous. J'avoue que cette opinion, qui est de même à-peu-près générale, ne me paraît cependant pas satisfaisante. A la vérité on trouve des trous de côtés et d'autres dans des emplacemens où l'on peut croire que cela était utile pour unir les matériaux; mais on en voit aussi ailleurs, où cela ne servirait aucunement. J'en remarque, par exemple, quelques-uns dans un bas-relief, sous l'arc de triomphe de Titus, et au moyen desquels on pourrait croire que cet arc, de même que le bas-relief,

est de plusieurs petits morceaux, ce qui ne me paraît pas croyable. Il se trouve outre cela dans le Colisée de grands emplacemens où l'on ne voit ni trou ni métal pour joindre les matériaux. Cela est caché dans l'intérieur, disent les défenseurs de l'hypothèse. On devrait alors s'en assurer, afin que la chose soit bien éclaircie.

D'après une troisième opinion, le métal était entouré de plomb, qui fondit dans un grand incendie, et le métal tomba. Il y a toujours alors une question qui reste sans réponse : Pourquoi ce métal ne tomba-t-il pas aussi des emplacemens qui se trouvent intacts?

J'ai une opinion qui m'est particulière, et que je soutiens parce que je la regarde comme la plus naturelle. Ces trous n'existent pas par des causes de méchanceté ou de cupidité, et il n'y avait point là de métal à enlever. La masse d'airain qu'il aurait fallu employer à la construction du Colisée aurait été si énorme, que les anciens écrivains en

auraient surement fait mention; mais comme pendant tant de siècles chacun faisait du Colisée ce qui lui convenait, puisqu'il y a quelques années que les Français en ont fait pendant un certain temps leur hôpital, je m'imagine que chacun employait divers emplacemens à différens usages; les uns se formaient une petite habitation, d'autres une boutique; ce monument était sur-tout très-commode pour y élever des boutiques tant que les arcades et les galeries furent solides et praticables ; les marchands avaient besoin de fixer une solive ou un bâton ça et là, afin de pouvoir mettre leurs marchandises en évidence; alors chacun aura fait faire des trous dans la pierre pour cet objet. — Il est vrai qu'il y a aussi de ces mêmes trous à la colonne de Trajan, et même jusqu'en haut, ce qui détruit de nouveau mon hypothèse. — Mais pourquoi me rompre la tête à ce sujet? chacun peut en penser ce qui lui plaira.

Il y a quelque temps qu'un particu-

lier, qui s'appelle je crois *Carluccio*, a obtenu la permission de faire fouiller le terrain du Colisée. Cet ouvrage est commencé, je l'ai examiné, et j'ai vu que ce qui est souterrain est aussi admirable que ce qui est au-dessus : on espère y faire des découvertes intéressantes. J'y vis entre autres des ossemens humains, sans doute les restes d'un martyr. Ce qui m'étonne, c'est qu'on n'enlève pas en grande pompe ces reliques, et qu'on ne leur fasse pas faire des miracles dans quelque église des environs.

Je m'arrache enfin du Colisée, et j'invite le lecteur à une promenade qui est réellement unique dans l'univers. Nous allons parcourir un chemin révéré des anciens Romains et qu'ils appelaient *la Voie Sacrée ;* nous allons monter au Capitole, en passant par le forum appelé, hélas ! aujourd'hui *le Champ des Vaches*, et sous l'arc de triomphe de Sévère. Par cette route, je conduis le lecteur dans la meilleure so-

ciété de l'ancienne Rome ; car la Voie Sacrée était autrefois pour les Romains, ce que sont aujourd'hui Linden et Kohlmarckt pour les habitans de Berlin et pour ceux de Vienne. C'est ici, entre le mont Palatin et le Capitole, que les Sabins, outrés de l'enlèvement de leurs femmes, battirent les Romains, et que dans un nouveau combat, ces femmes, appaisées par leurs ravisseurs, firent tomber les armes des mains de leurs pères et de leurs frères. C'est là que les deux rois se donnèrent la main en signe de paix, et ce lieu fut nommé depuis *la Voie Sacrée*.

En quittant le Colisée, nous voyons d'abord une fontaine, à laquelle les Romains venaient se désaltérer lorsqu'ils éprouvaient trop de chaleur au spectacle. L'eau s'élevait jusqu'au chapiteau d'une colonne creuse et d'un grand diamètre, puis retombait ensuite de tous côtés. Un vieux pan de muraille fait encore reconnaître cet emplacement, où l'on voit un arbuste vert au lieu d'eau.

Constantin le Grand n'est point un héros, et l'arc de triomphe qui porte son nom n'est pas un ouvrage merveilleux; mais il est si près de nous, à main gauche, que nous ne pouvons nous dispenser d'y jeter un coup-d'œil. Il est orné de bas-reliefs, dont les uns sont préférables aux autres, car on a enlevé les meilleurs de l'arc de triomphe de Trajan; et les plus mauvais fournissent la preuve que du temps de Constantin l'Apostat, cet art, comme beaucoup d'autres, avait infiniment dégénéré. Je ne veux pas souiller ma plume des basses adulations qui surchargent ce monument. Il était très-enfoncé; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que dans ce moment on déblaie les alentours aux frais du pape. L'ouvrage est presque achevé, et les objets qui paraissent au bas de l'arc de triomphe n'excitent que médiocrement la curiosité des connaisseurs.

Nous arrivons probablement à la place où était autrefois la statue colossale de

Néron; le souvenir de ses cruautés subsiste encore, et cependant le colosse a tout-à-fait disparu, quoiqu'il fût de marbre et qu'il ne pût fondre au feu le plus violent, comme la statue de métal de Clélie, qui était aussi dans cet endroit. Cette brave fille, livrée comme otage à Porsenna, se jeta dans le Tibre, et délivra par son courage ses compagnes prisonnières; aussi nous conservons le souvenir de cet emplacement, quoique la statue ait été fondue.

Nous entrons maintenant dans une rue que les Romains appelaient *Vicus Sandalarius*. Ah! elle serait déja assez remarquable, quand même on n'y verrait pas l'arc de triomphe du généreux Titus. C'est ici que les marchands de livres avaient autrefois leurs magasins; c'est ici que se rassemblaient les savans et les écrivains; là se trouvaient journellement des hommes dont les noms sont aujourd'hui un objet de respect et d'admiration. L'arc de triomphe de Titus, placé à-peu-près au milieu de la

rue, est malheureusement fort endommagé. Il fut élevé à l'occasion de sa victoire sur les Juifs. On y distingue encore clairement le chandelier à sept branches, ouvrage informe; la table des pains de proposition, les trompettes, etc. Je n'ai pas vérifié si, comme on le dit, les Juifs qui demeurent à Rome ne passent jamais sous cette arcade, et aiment mieux faire un grand détour. Nous, qui ne sommes pas Juifs, nous y passerons sans réflexion, et nous verrons à droite le temple de la Paix, et à gauche le Palais d'or de Néron. C'est là qu'était ce superbe bâtiment, revêtu de lames d'or et orné de pierres précieuses; c'est là que Néron se livrait à la débauche dans des appartemens où il y avait des fontaines d'eaux odoriférantes. Cet endroit appartient maintenant au roi de Naples, et porte le nom de la *Villa Farnese*. Les bains voluptueux de Livie sont enterrés sous des ronces dans le jardin potager. C'est là qu'on trouva, en l'an 1720, des fragmens de ces bains,

qui étaient autant de chefs-d'œuvre, et dont la plupart furent achetés par Frédéric l'Unique, qui en décora le palais de Sans-Souci. Il est probable que les fouilles auraient produit beaucoup de richesses; mais le roi de Naples aime mieux avoir un bouc et un troupeau de chèvres qu'une statue de Velletri.

Allons plutôt à droite, où nous verrons encore trois arcades bien conservées du temple de la Paix. Les belles colonnes qui décoraient ce monument n'existent certainement plus. Une seule a échappé à la destruction (elle est tout-à-fait cannelée, et porte quarante-quatre pieds de hauteur); mais qu'a-t-on fait de ces précieux restes? Le pape Paul V a fait transporter cette colonne devant l'église de Sainte-Marie-Majeure, et a fait placer dessus une Vierge immaculée. C'est une chose assez extraordinaire qu'une colonne du temple de la Paix ait eu la destinée singulière de porter la statue de la mère d'un homme dont les leçons ont occasionné des guerres

sanglantes et interminables. Les trois arcades qui subsistent encore donnent une haute idée de la magnificence de l'ensemble. C'était le temple le plus riche de Rome; l'or et l'argent y étaient prodigués. Vespasien y consacra des couronnes enrichies d'or ; on y admirait la statue du Nil faite d'un seul bloc de basalte, et autour de laquelle seize enfans s'amusaient à différens jeux. On y conservait le chandelier d'or des Juifs, leur table d'or, et le livre de leurs lois. Pline fait encore mention d'une excellente peinture de Protogènes ; mais en faisant la description de ce tableau, il ne prouve pas qu'il soit grand connaisseur, car il vante surtout l'écume qui paraissait sortir naturellement de la gueule d'un chien. Bien des particuliers mettaient ordinairement leurs effets les plus précieux en sureté dans ce temple. Une bibliothèque considérable y était annexée, et Aulu-Gelle rapporte que les savans s'y réunissaient souvent, et qu'ils faisaient don

de leurs écrits à cette bibliothèque; présens de l'amour-propre, car ils pensaient bien prendre par-là le moyen le plus assuré pour ne point être oubliés; mais soins superflus, car malheureusement, sous le règne de Commode, les flammes détruisirent dans une seule nuit tous ces trésors, et nous ne voyons plus maintenant que les débris des murailles qui les renfermaient.

Un peu plus loin nous apercevons le temple de Rémus (non de Romulus, comme plusieurs le croient), dont la partie circulaire remonte à laplus haute antiquité.

A dix pas de là, le beau temple d'Antonin et de Faustine excite involontairement en nous un sentiment d'admiration; tout un côté du devant est conservé; il est orné de superbes statues de marbre oriental, et l'inscription nous fait encore plaisir; on peut encore y lire distinctement aujourd'hui, *Divo Antonino, et divæ Faustinæ*. C'est probablement pour former un contraste

frappant que cet édifice a été donné aux pharmaciens, qui y ont établi un hôpital pour leurs confrères malades, et qui dotent tous les ans, le jour de la Saint-Laurent, d'une somme de 50 écus, la fille d'un pauvre apothicaire. Antonin, Faustine, et la fille d'un apothicaire, quelle bizarre réunion!

Quand il n'y aurait eu dans la Voie Sacrée que les édifices dont nous admirons encore aujourd'hui les restes, combien cela doit avoir été magnifique! Mais on ne voit plus que les débris d'une très-petite partie des monumens qui ont existé dans ce lieu. Où sont les statues érigées à la gloire des vainqueurs Où est le temple du Soleil? Que sont devenus le colosse, le temple des dieux domestiques, la demeure du roi Ancus-Martius, l'autel de la déesse Orbona? C'était une belle fonction d'avoir à consoler les infortunés que la mort avait privés d'une épouse ou d'un enfant. Où est le temple de Vénus Cloacine? Où est celui de la déesse Strena, au nom

de laquelle on se faisait des présens au commencement de l'année ? Où est le palais de Paul-Émile, qui était voisin du temple de la Paix ? Où est l'arc de triomphe de Fabius, monument de sa victoire sur les Allobroges ? Où est la maison de Numa et le palais des Césars ? Où était enfin la demeure du grand-prêtre et des vestales ? Tous ces bâtimens faisaient l'ornement de la Voie Sacrée, et il n'en reste plus aucune trace.

Que l'on joigne à cela le mouvement des acheteurs et des vendeurs ; car il y avait là des marchés de fruits et de légumes. Les meilleurs ouvriers y avaient leur magasin. Celui qui a une imagination assez forte pour embrasser tous ces objets et pour s'y arrêter, doit rester là quelques instans, et se représenter les scènes de l'antiquité qui s'y passaient journellement. Tout ce qui inspirait la considération, le respect ou la crainte, a dû passer par cette Voie Sacrée. Les vivans y exposaient à la vue de tout le monde les marques de la victoire, et les

morts y montraient leur magnificence passée. Ici les regards de la tristesse suivaient la pompe funèbre de l'empereur Claude ; dans le même endroit, le peuple furieux traînait le corps de l'empereur Vitellius.

De quoi s'occupe cette foule qui s'avance vers le temple de la Paix ? — Ce sont des gens de la campagne qui conduisent tous les mois chez le grand-prêtre un agneau pour les sacrifices. — Mais quel est ce tumulte, ce bruit qui s'élève de la rue Suburra, qui est dans le voisinage ? est-ce une sédition, un mouvement du peuple ? — Oh ! non, ce sont les habitans de cette rue qui, tous les ans, en octobre, font une petite guerre avec ceux de la Voie Sacrée, pour la tête du cheval qu'on immole à Mars. Si les premiers sont vainqueurs ; ils portent la tête en triomphe à la tour de Mamilius ; si ce sont les derniers, ils ornent la maison du roi des sacrifices, et font entendre l'expression de leur joie, jusqu'à ce que la présence des vestales

ou des augures vienne dissiper la foule.

Nous ne nous arrêterons pas ici plus long-temps ; mais nous irons sur la place du marché, qui était autrefois remplie d'objets si remarquables, dont on voit encore de nos jours des débris imposans. Ces trois belles colonnes, réunies en haut par un entablement, et à moitié ruinées, appartenaient à un temple que Romulus consacra à Jupiter Stator, lorsque ses Romains, plus hardis pour enlever des femmes que pour combattre des hommes, furent vaincus par les Sabins. Jupiter exauça ses prières, les Romains s'arrêtèrent, et le surnom de *Stator* fut donné au dieu secourable. — Deux murailles élevées et très-massives, entre lesquelles on a bâti des maisons, indiquent le lieu où Hostilius tenait conseil. On ne voit plus les degrés d'où Tarquin chassa Servius. Un peu plus loin, l'œil est arrêté par la vue d'une colonne isolée, qui semble demeurer là pour annoncer, pendant des siècles, à la postérité le destin de

ses sœurs. Elle élevait autrefois sa tête orgueilleuse au milieu de celles qui entouraient le temple de Jupiter Conservateur, élevé par Domitien, en mémoire des dangers auxquels il avait échappé pendant la guerre. — L'arc de triomphe de Septime Sévère est conservé dans toute sa magnificence; il n'y a que les caractères longs d'un pied, et en métal de Corinthe, qui aient été brisés et enlevés par les barbares : il était enfoncé assez profondément, le pape actuel l'a fait déterrer et environner d'une muraille : il faut regarder en bas pour apercevoir la base de cet arc; ce qui prouve que le sol de Rome s'est élevé peu-à-peu, par les décombres qui y ont été constamment amoncelées. On voyait dans l'origine, au-dessus de ce monument, l'empereur lui-même, entouré de ses fils, dans un char de triomphe traîné par six chevaux.

Ah! combien peu le temps et la fureur fanatique des barbares ont épargné l'antique magnificence du forum des

Romains! L'allée couverte qui avait été bâtie par les ordres de Tarquin l'ancien, et où l'on montait par plusieurs degrés, ne peut plus garantir du mauvais temps, ni servir à ceux qui voulaient jouir du spectacle des bateleurs, qui venaient sur la place. Il ne reste plus une seule des statues qui, après la conquête de la Grèce, étaient ici en si grande quantité, qu'on en négligea une partie. On admirait dans le nombre, les statues dorées des douze grands dieux. — Où sont ces arcades ornées des éperons des vaisseaux pris sur l'ennemi? C'est là que Sylla fit attacher la tête de Marius assassiné; c'est là que Cicéron fit entendre les foudres de son éloquence. L'orateur devait se tourner vers le Capitole, et prendre Jupiter Capitolin pour témoin de la vérité. Ici, les consuls quittaient les fonctions de leur charge; là, le vieux et voluptueux Appius voulut enlever la fille d'un plébéien; et peut-être dans l'endroit où nous sommes, Virginius a saisi le couteau que, dans son déses-

poir, il a enfoncé dans le sein de sa fille chérie. En vain le temple du Bonheur et celui de la Concorde étaient près de là lorsque le sang de la chaste Virginie fut versé.

Sur la place où se tenaient les assemblées du peuple (les comices), s'élevait un bel édifice, consacré aux peuples alliés de Rome. C'était là que les ambassadeurs étrangers attendaient l'audience solemnelle du sénat. Ces édifices somptueux ne doivent pas nous empêcher de jeter un regard sur le vieux figuier sous lequel on dit que Romulus et son frère furent alaités par une louve. On eut le plus grand soin de cet arbre pendant sept cent quarante ans; et lorsqu'enfin il se dessécha, la consternation fut générale, jusqu'à ce que de nouveaux rejetons sortirent des racines, au grand étonnement du peuple (1).

A gauche de l'habitation d'Hostilius,

(1) C'est Tacite qui le dit, mais je n'en crois rien. *Note de l'auteur.*

on admirait le palais Portien, bâti par Caton le censeur; on n'en voit plus aujourd'hui que les pierres, qui ont servi à construire un magasin de grains. Les Pénates, qui avaient non loin de là un petit temple, ne purent protéger la demeure de Caton.

Il y avait, dans le voisinage, un temple de Castor et Pollux; le palais de Caligula s'étendait jusqu'au péristyle de ce monument; ce tyran gonflé d'orgueil les appelait ses frères, il se plaça souvent entre eux, et voulut enfin être honoré comme eux. La reconnaissance éleva un temple, non pas à lui, mais à César, près de Castor et Pollux; et une source qui jaillisait près de là fut appelée la *Fontaine de Saturne*. Peut-être son eau claire servait aux vestales, dont le temple, environné d'un bois sacré, se voyait à quelques pas de là; il était couvert en cuivre, provenant du pillage de Syracuse.

Il y avait devant la basilique Julia, érigée par Auguste en l'honneur de

Jules-César, un jet d'eau qui paraissait sortir de la gueule d'un serpent. Caligula se donnait quelquefois le plaisir d'aller dans ce palais, et de jeter de là de l'argent au peuple. Mais approchons-nous plutôt de l'arc de triomphe de Tibère, quand même cette vue blesserait un peu notre amour-propre national; car c'est un trophée des étendards et équipages militaires reconquis sur les Allemands, qui les avaient pris dans la célèbre défaite de Varus. Tout près s'élevait le temple de Saturne, où étaient le trésor public et les archives des Romains. On voyait au-devant de ce temple l'échelle dorée sur laquelle était indiquées les distances de Rome aux principales villes de l'empire. Comme cette échelle était à-peu-près au centre de la cité, on l'appelait spirituellement *le nombril* de la ville. — Tout près du mont Capitolin était le temple de Vespasien, dont on croit reconnaître encore quelques débris, et l'école de Xantus, dans laquelle ceux qui voulaient s'occuper à copier des

livres recevaient l'instruction nécessaire pour cet objet.

Regardons maintenant au levant du forum; un temple d'Adrien, élevé par la piété filiale, attire d'abord nos regards. Qu'il doit avoir été magnifique, s'il est vrai que les colonnes qui subsistent encore, et la vieille tour de l'église, en ont fait partie! Là était une statue colossale de Marfor, représentant un fleuve, peut-être le Tibre. Le milieu du forum n'était pas un espace vide, il y avait devant les arcades des siéges pour le peuple: Cicéron en fait souvent mention; l'olivier et la vigne donnaient au peuple romain une ombre qu'il aimait beaucoup. C'est dans ces environs que Galba fut assassiné. Ici, près d'un cadran solaire, était la statue à laquelle le vaillant Horace suspendit les armes qu'il avait prises aux Curiaces. Non loin de là, comme une ombre au tableau, la statue de Marsyas était toujours entourée de nymphes légères, qui invitaient à la volupté pour de l'argent. En sortant des bras du plaisir,

elles ornaient la statue de guirlandes de fleurs. Julie elle-même, la fille d'Auguste, avait tellement banni toute pudeur, qu'elle se prostituait souvent près de cette statue, et qu'elle faisait ensuite connaître sa honte au peuple, en plaçant une couronne de fleurs sur la tête de Marsyas.

Arrêtons-nous encore un moment devant le temple de la Concorde, au pied du mont Capitolin. Le consul Camille l'érigea comme un monument de la réconciliation entre les patriciens et les plébéiens. Ce qui en reste est encore très-beau. On voit là huit colonnes d'ordre ionique en granit oriental; elles ont douze pieds de circonférence, sur quarante pieds d'élévation, et sont surmontées d'un entablement dont les sculptures peuvent donner une haute idée de la beauté de ce temple lorsqu'il était entier.

Ici finit notre promenade; le lecteur voit que je lui ai tenu parole, et qu'il est impossible de trouver dans tout le

monde connu un espace aussi resserré, où des ruines majestueuses rappellent de plus grands souvenirs de l'antiquité. A peine avons-nous employé un quart-d'heure à parcourir l'espace compris entre les ruines du Colisée et celles du temple de la Concorde, et ce quart-d'heure ne nous a pas semblé une minute. Un voyageur qui visite Rome ne doit point oublier de faire cette promenade, unique dans tout l'univers; mais il ne doit pas négliger d'avoir dans sa poche trente ou quarante *bayochi* (1), afin de pouvoir, dans sa promenade avec les anciens Romains, se débarrasser aussi vîte qu'il pourra des mendians de la nouvelle Rome.

Mais je m'arrrête. J'avais presque oublié que parmi le grand nombre de voyageurs que la curiosité attire à Rome, il peut se trouver quelques bons chrétiens qui voient avec horreur ces restes

(1) Pièce de monnaie qui vaut deux liards.

du paganisme; eh bien, voici quelque chose pour eux, et je puis également leur promettre que le passé les fera frémir aussi bien que le présent; car c'est ici, dans la Voie Sacrée, que Simon le magicien voulut paraître plus puissant que S. Pierre, et que, par une punition bien méritée, le démon le précipita du haut des airs, où il avait eu la téméraire audace de s'élever. C'est un peu plus loin que le pape Sylvestre dompta un dragon, à la vérité de la manière la plus aisée du monde, car il lui suffit pour cela de le toucher avec son cachet, sur lequel il y avait une croix, et soudain la fureur du monstre fut appaisée en aussi peu de temps que nous en mettons à cacheter une lettre. Voilà l'église de Sainte-Marie-Libératrice, dans laquelle on peut voir la représentation de ce miracle. Les fidèles auront le plaisir de voir le temple de Rémus transformé en une église de Saint-Cosme et Saint-Damien; ils ne doivent pas craindre d'y entrer par une

porte d'airain pratiquée entre deux colonnes en porphyre d'ordre corinthien (ouvrage du paganisme); car le pape Adrien Ier les a purifiées par sa bénédiction de l'usage profane auquel elles avaient servi. On peut admirer dans l'intérieur toutes sortes de peintures chrétiennes. — Un nouveau triomphe attend les ames pieuses dans le temple d'Antonin, consacré aujourd'hui à S. Laurent; elles peuvent y voir ce bon saint rôtissant sur le gril, peint par Pierre de Cortone, et un devant d'autel du Dominiquin, qui a dû être très-beau avant d'avoir été restauré par un ignorant. — Un vrai chrétien qui entre dans l'église de Saint-Théodore (jadis le temple de Romulus) y trouve de grands motifs de consolation. Au lieu de la louve de métal qui était honorée ici dans les temps du paganisme, parce qu'elle avait nourri dans cet endroit Romulus et Remus, deux enfans de païens; ce bon catholique aura la satisfaction de voir le tableau du Martyre de S. Julien, par

Baciccio. Oui, le puissant Dieu des chrétiens n'a pas dédaigné de rivaliser avec les dieux du paganisme, et de faire de l'emplacement où avaient été nourris des enfans abandonnés, un lieu où les malades attaqués d'épilepsie trouvaient une prompte guérison. On a aussi le plaisir d'y contempler S. Théodore sur un bûcher; c'est une peinture de Zuccari.—Le temple de Saturne, ou, suivant une autre opinion, le palais de Paul Emile, est transformé en une église de Saint-Adrien; et le chrétien voit avec une pieuse émotion S. Pierre de Nolasco, qui eut la gloire immortelle de fonder l'ordre des moines de la Rédemption en l'an 1334. Mais, raillerie à part, cet ordre de moines n'est pas un des plus mauvais, car c'était pour eux un devoir de racheter les chrétiens de l'esclavage des Turcs; j'ignore si cet ordre a rempli ou remplit encore le but de son institution. Ce tableau doit être du célèbre Guerchin. L'église de Saint-Luc a été bâtie sur les débris de l'infâme paganisme; c'était

autrefois un temple de Mars. C'est une des plus anciennes églises de Rome; elle avait été consacrée d'abord à une Ste Martine, que je connais très-peu. Le pape Sixte-Quint donna ensuite l'emplacement à l'académie de peinture, qui le fit restaurer d'après les dessins de Pierre de Cortone, qui la consacra, comme de raison, à l'évangéliste Luc, qui, comme l'on sait, était un très-grand peintre, dont il existe encore quelques chefs-d'œuvre. Ce saint artiste a eu jadis le bonheur particulier de peindre plusieurs fois la Sainte-Vierge d'après nature, et Raphaël, qui n'était qu'un écolier auprès de S. Luc, l'a représenté dans cette occupation louable. Ce tableau est aujourd'hui le principal ornement d'une salle haute de l'académie de peinture, et il y en a une bonne copie sur le maître-autel de l'église. Une statue de Ste Martine, par Menghino, et les beaux souterrains de l'église, sont dignes d'être vus.

J'espère maintenant avoir dégagé la

parole que j'avais donnée aux bons catholiques, et je me hâte d'aller me reposer à mon auberge allemande, située sur la Colline des Petits Jardins (*Collis Hostulorum*), lieu où l'on admirait autrefois les jardins de Salluste.

CHAPITRE XXIV.

Werther et Charlotte.

Que celui dont l'imagination a été trop échauffée par la vue des objets merveilleux que nous venons de passer en revue fasse, pour appaiser ses esprits, ce que j'ai fait moi-même; qu'il aille passer la soirée au théâtre, il ne trouvera pas d'eau plus froide pour se rafraîchir. On jouait une comédie, de celles que les Italiens appellent de caractères, *Werther et Charlotte*. Le titre excita ma curiosité. Je regardais comme quelque chose de nouveau de voir les Passions de Werther en cinq actes, et j'attendis avec impatience la représentation, qui passa mes espérances. Que l'on écoute seulement.

On lève la toile. Un bon vieux domestique de Werther, et un autre, jeune et comique, s'entretiennent, dans la pre-

mière scène, de la malheureuse passion de leur maître. On apprend qu'Albert a fait le voyage de Vienne, et qu'il a prié Werther, son meilleur ami, de tenir compagnie à Charlotte pendant son absence. Werther paraît; il a l'air tout troublé, et ne dit pas un mot. Le vieux domestique tâche de le convaincre de la folie de sa passion, lui rappelle sa mère, et l'ébranle tellement, qu'il prend la résolution de partir sur-le-champ sans revoir celle qu'il aime. Il charge le précepteur des enfans de faire son dernier adieu; car Charlotte n'est plus jeune, elle a un fils de dix ans au moins, et une fille qui la fera bientôt grand'mère. Dès que Werther a déposé dans le sein du précepteur les derniers soupirs de son amour, il se hâte de sortir; mais il ne sait pas qu'il a enfermé le loup dans la bergerie: car ce dernier, qui est lui-même amoureux de Charlotte, se réjouit de l'éloignement de Werther, et espère en venir à ses fins pendant l'absence de son rival.

Charlotte paraît ; c'est une femme très-ordinaire ; on avance des siéges, et le précepteur, se prépare à déclarer son amour, mais les enfans viennent l'interrompre et vont ensuite folâtrer dans le jardin; alors il commence une nouvelle attaque. Mais, grand Dieu! comme il est reçu par la chaste Charlotte; il n'y a pas de femme de la halle à Paris, point de vendeuse de châtaignes à Vienne, qui soit dans le cas de défendre sa vertu avec autant de vigueur et d'énergie. Elle veut à toute force chasser le téméraire; mais il lui déclare froidement qu'elle n'en a pas le pouvoir, qu'il n'a de compte à rendre qu'à Albert, et que par conséquent il restera. La colère de cette femme augmente lorsqu'une suivante vient lui apprendre que Werther est sur le point de partir; elle oublie tout, et sort en criant pour retenir son bien-aimé. Elle y réussit. Le précepteur, méprisé, prend de là occasion de répandre des bruits injurieux sur le compte de Char-

lotte, quoique la suivante affirme sur son honneur que l'entrevue de sa maîtresse avec Werther a été très-innocente.

Albert revient, et le précepteur lui présente ses calomnies sous un point de vue si spécieux, que dans son premier mouvement le mari repousse Charlotte, et la renvoie à ses parens. Werther, au désespoir de cette terrible catastrophe, et se regardant comme la cause du malheur de sa bien-aimée, prend la résolution de s'empoisonner (car on sait que les Italiens aiment mieux le poison que les pistolets). Il prépare à cet effet une bouteille de vin, qu'il laisse là on ne sait trop pourquoi. Son vieux domestique a heureusement découvert son projet, et s'amuse à mettre à la place de la bouteille empoisonnée une autre qui ne l'est point. Le précepteur trouve cette bouteille, et boit le vin. Werther entre lorsqu'il avale le dernier verre, et lui apprend qu'il vient de prendre du poison. Le malheureux, se croyant à sa dernière heure,

confesse toutes ses noirceurs. Il est naturel qu'Albert renvoie alors chercher sa vieille Charlotte, d'où il s'ensuit une explication, et une réconciliation générale. Le plus plaisant de cet ouvrage, c'est que la situation de Werther à l'égard de Charlotte est précisément la même à la fin de la pièce qu'à la première scène. Dieu sait ce qu'ils deviendront. Il n'est seulement pas question que Werther se tire un coup de pistolet.

CHAPITRE XXV.

Entre Rome et Gaëte.

LA Voie Appienne, nommée par les anciens, *la Reine des Chemins*, fut entreprise par les soins du censeur Appius Claudius, l'an 442 de la fondation de Rome. Elle était pavée en pierres de cinq à six pieds en carré, qui n'étaient point liées par du mortier ou du ciment, mais si artistement unies ensemble qu'on eût dit que la route était d'un seul morceau. On ignore de quel lieu Appius a fait tirer ces pierres, on ne trouve dans les environs de Rome aucune carrière de cette nature. Quoiqu'elle fut très-fréquentée, cependant elle était encore en très-bon état du temps de Procope, et aujourd'hui même on voit encore quelques endroits qui sont parfaitement conservés. Il ne fait pas bon y passer avec des chevaux, ferrés; d'où je pré-

sume que les anciens n'étaient point dans l'usage de ferrer leurs chevaux. La Voie Appienne allait d'abord jusqu'à Capoue, et dans la suite on la continua jusqu'à Brindes. Aussitôt qu'on était sorti de Rome on apercevait pendant un espace de plusieurs milles, le long de la route, une quantité de tombeaux, dont on voit encore aujourd'hui les débris, qui ne sont plus que des monceaux de pierres informes. On sait que les Romains aimaient à se faire enterrer le long des routes, qu'ils y faisaient souvent élever des mausolées magnifiques, qui servaient de retraite à des voleurs, et qui rendaient ces passages fort dangereux; ils le sont même encore aujourd'hui, et les voiturins se gardent bien d'y passer pendant la nuit. Milon, que Cicéron défendit, assassina autrefois Claudius dans ces lieux. On y apperçoit aussi les débris de grands aqueducs. A quarante et quelques milles de Rome, on passe dans la chétive ville d'Albano. Elle fut bâtie par Ascagne, fils d'Enée, quarante ans

avant Rome. Près de cette ville on voit deux monumens remarquables, dont un a la forme d'une tour carrée; et comme chaque chose doit avoir son nom, on l'appelle le *Tombeau d'Ascagne*. L'autre passe pour le mausolée des trois Curiaces qui succombèrent dans le combat qu'ils soutinrent contre les Horaces. Il consiste en cinq pyramides d'un mauvais goût, mais qui imposent cependant par un certain air de grandeur. Albano est habité dans la belle saison par plusieurs particuliers qui viennent y chercher un air plus salubre, et les plaisirs de la campagne.

L'origine de Riccia, ville voisine, se perd dans la plus haute antiquité. On prétend qu'elle a été bâtie par un certain Archiloüs, cinq cents ans avant la guerre de Troies, et qu'Oreste y a apporté de la Tauride la statue de Diane.

Velletri est une ville très mal-propre; elle était cependant autrefois la capitale des Volsques, et ce fut dans ses murs que naquit l'empereur Auguste. La seule

auberge supportable est encore décorée du nom de cet heureux monarque. On y trouve beaucoup de débris de temples et de maisons de plaisance des emperenrs. Le cardinal Borgia, qui devait aller à Paris et qui est mort en chemin, a ici un palais qui renferme une riche collection d'antiques et de peintures. En partant de Velletri on fait fort bien de prendre une escorte de hussards, car les environs sont très-dangereux; je crois que c'est ici près que l'honnête Seume a été attaqué.

Nous approchons maintenant des Marais Pontins, qui ont peut-être une plus mauvaise renommée que le repaire de voleurs de Velletri. C'est ce que je puis assurer; car l'air était pur lorsque j'y passai, et c'était très-inutilement que j'avais versé force vinaigre sur mon mouchoir. On croit généralement que dutemps des Romains ces marais étaient des champs très-fertiles, que le gouvernement papal a, par sa négligence, trans-

formés en marécages. Il ne faut cependant pas faire à ce gouvernement plus de reproches qu'il n'en mérite, car il en mérite déja bien assez. Ce terrain a été de tout temps exposé aux inondations. Déja Cornélius-Céthégus et Jules-César avaient dépensé de grandes sommes pour les dessécher; mais aussitôt qu'une ou deux rivières des environs venaient à se déborder, le travail de plusieurs années était détruit en quelques jours. La Voie Appienne passait au milieu, et l'on employa tous les moyens possibles pour la tenir continuellement en bon état. Trajan fit de nouveau détourner l'eau, fit niveler des collines, combler des enfoncemens, et pratiquer des chemins vicinaux, dont l'un portait son nom. Antonin le Pieux suivit son exemple. On sait quelle peine s'est donnée de nos jours le pape Pie VI pour faire dessécher ces marais. Il croyait avoir pleinement réussi : il a même fait bâtir à l'endroit où ils commencent un couvent sur lequel on lit une inscrip-

tion qui contient l'éloge de cette entreprise achevée, et où l'on ajoute que cette église a été construite, afin que les nouveaux colons ne manquent pas d'adresser à Dieu leurs prières. Ce couvent fut destiné à des capucins, mais on n'y trouve que des lézards et pas un seul capucin; le mauvais air les en a chassés depuis long-temps, et le nouveau couvent est désert, comme le reste de la contrée.

Pie VI eut aussi le bonheur de faire déterrer la Voie Appienne, qui va en droite ligne jusqu'à Terracine. On trouva dans cette fouille beaucoup de statues, de colonnes milliaires, et d'autres débris sur lesquels rampaient des millions de lézards. La partie du terrain rendue fertile qui a été épargnée par les nouvelles inondations est éloignée de la route; la partie la plus voisine est devenue de nouveau un marais : c'est là qu'on voit et qu'on entend pour la première fois des buffles. Ce pays est délicieux pour la chasse; on y trouve des

canards et des bécasses par milliers.

Plus on approche du midi de l'Italie, plus les hommes sont mal-propres. Ici, par exemple, les postillons se lavent avec du fumier de mulet, en guise de savon: ils impriment avec le feu, sur leurs bras et sur leurs mains, des images de madones et de saints. Ils ont de grandes boucles de souliers en argent, qu'ils portent aux jarretières de leurs hauts-de-chausses. Le costume des femmes est désagréable; elles portent une espèce de corps qui leur applatit tout-à-fait le sein. Il avait plu, et depuis ici jusqu'à Terracine, je trouvai la route très-mauvaise, et couverte d'eau. Personne ne songe plus à donner un écoulement à ces eaux croupissantes, de manière que la portion de marais qui avait été desséchée ne peut manquer avant peu d'être inondée de nouveau.

Terracine est dans une situation romantique, sur la Méditerranée. Des rochers escarpés bordent le rivage; la ville, bien bâtie, est parsemée de jardins; de

tous côtés s'élèvent des citronniers et des palmiers; les bords de la mer sont couverts de cabanes de pêcheurs; à quelque distance, les îles d'Ischia et de Caprée, dans le lointain, le Vésuve. On est réellement en extase, on se croit transporté dans le pays des fées. Cet enchantement dure encore quand on a quitté Terracine, et que l'on voyage dans un pays couvert de buissons de myrtes et de mille sortes d'arbustes toujours verts, et chargés de grappes tantôt rouges, tantôt noires.

Ici, on entre dans le royaume de Naples, et l'on est désagréablement distrait d'un songe aimable par les demandes de passe-ports, et par les visites des commis des douanes. Ce rêve aurait été interrompu un peu plus loin, en passant par les villes d'Istri et de Fondi, les plus sales, les plus mal bâties et les plus puantes qu'il soit possible de trouver dans les cinq parties du monde. Une seule chose me parut faire contraste avec les ordures dégoûtantes dont ces villes

abondent; c'est le poivre d'Espagne que l'on vend sur des tiges de myrte : On dirait que cela est préparé pour la décoration d'un ballet. Mais il n'y a ici ni bergers ni danseurs de l'Arcadie, on n'y trouve que des mendians et des sbires. — Non loin de Gaëte, ma voiture fut tout-à-coup environnée de dragons, qui avaient le sabre nu, et qui me dirent d'arrêter parce qu'on menait promener un petit enfant du roi de Sardaigne, et que la route n'était pas assez large, ou qu'il fallait donner à l'enfant cette marque de respect. Je pensai alors à notre bon roi de Prusse, qui va toujours se promener seul, et qui ne gêne personne; puis je haussai les épaules en souriant.

CHAPITRE XXVI.

La Maison de campagne de Cicéron.

J'ARRIVAI d'assez bonne heure au port de Gaëte : il nous restait quelques heures avant la nuit, et je résolus d'en profiter pour jouir de la promenade. J'y étais invité par un très-beau temps (c'était le 27 octobre), et plus encore par des bosquets d'orangers et de citronniers dont je voyais les fruits dorés briller de loin dans les jardins situés sur le bord de la mer. Je voulus y entrer, mais j'en trouvai les portes fermées. Un jeune homme de la campagne nous reçut à sa manière, quoique très-honnêtement et très-cordialement : c'était le fermier de cette *villa*. Nous nous promenâmes avec délices sous ces arbres chargés de pommes d'or, en ramassant de temps en temps des citrons que le vent avait fait tomber. Lorsque cet homme s'aper-

çut que le climat était nouveau pour nous, cela parut lui faire plaisir, et il offrit très-galamment à ma femme la plus belle orange qu'il put trouver. Nous parcourûmes tout le jardin jusqu'à la mer, et nous trouvâmes là, sur le penchant d'un rocher, une table et des bancs de pierre qui pouvaient procurer plus d'une jouisssnce. Tout près était une petite hutte, devant la porte de laquelle était assise une jeune femme avec ses enfans, tenant en main une corbeille remplie d'olives.

Il ne fallait rien moins pour détourner notre attention de ces scènes agréables, que les nombreux débris qu'on apercevait dans ce jardin, et que nous jugeâmes au premier coup-d'œil devoir être des ruines d'anciens bâtimens romains; on reconnaissait des arcades, des voûtes épaisses, qui étaient en partie recouvertes de mousse et de gazon. On remarquait sur-tout des bains presque entièrement conservés; la porte d'entrée en pierres était dégradée, mais non pas

détruite ; les conduits d'eau étaient à peine obstrués. Nous considérâmes cet objet avec la plus sérieuse attention, de sorte que nous entendîmes à peine le récit prolixe de notre hôte, qui sans cela même aurait été à-peu-près inintelligible pour nous, à cause de son dialecte napolitain. Mais lorsque tout-à-coup le nom de Cicéron vint frapper mon oreille, aussitôt une espèce de frisson se répandit dans mes veines; nous écoutâmes plus attentivement, et l'on peut juger quelle sensation délicieuse nous éprouvâmes, en apprenant que nous nous étions promenés dans les jardins de Cicéron, que nous avions goûté de ses fruits. Tout nous parut prendre un autre aspect ; ces ruines devinrent majestueuses, le petit bois devint un bosquet sacré : ici, Cicéron s'est baigné ; là, il s'est promené, il a pris plusieurs repas sous ce rocher; il y a peut-être écrit un chapitre de son livre *de Officiis*, qui suffirait seul pour éterniser sa mémoire ! hélas, ce fut aussi dans ces lieux que des assassins

le trouvèrent, et qu'ils immolèrent sa tête sacrée à la soif sanguinaire des triumvirs.

Cet honnête Gaëtan a affermé pour quarante-cinq ducats cet emplacement couvert de fruits et de ruines. La *villa* de Cicéron pour quarante-cinq ducats!... Mais j'entends un antiquaire me dire: « Était-ce bien la *villa* de Cicéron »? Il est certain que ce grand homme avait ici une maison de campagne; car le port de Gaëte, appelé *Môle*, est bâti sur les ruines de la ville de Formie. « Mais où était cette maison de cam-« pagne »? Meyer, dans sa Description de l'Italie, indique sa place dans un bois de citronniers, en avant de la ville. Parmi les habitans que l'on interroge, plusieurs désignent ces jardins; les autres n'en ont aucune connaissance. En outre, le rapport non suspect de ce Gaëtan, qui lui est même échappé par hasard, prouve au moins que la tradition place dans cet endroit la *villa* de de Cicéron. La situation pittoresque du

lieu donne une probabilité de plus ; car on doit croire que Cicéron aura choisi l'emplacement le plus convenable. A gauche, un rocher s'élève au-dessus des flots de la mer, en face est l'île d'Ischia, et à droite le Vésuve.—Non, réellement, tant qu'on ne m'aura point convaincu du contraire, je croirai fermement que j'ai été dans les jardins de Cicéron, et que j'ai vu les ruines de sa maison de campagne.

J'ai vu aussi, hors de la ville, un monument qui a été sans doute élevé par ses amis reconnaissans, pour indiquer la place où cet orateur immortel a succombé sous les coups des assassins.

Je veux, à cette occasion, rectifier une erreur qui se trouve dans la Description de l'Italie, par Meyer. Ce voyageur estimable raconte qu'il s'est embarqué dans une chaloupe, au-delà de Gaëte, et que c'est là qu'il a vu le Vésuve pour la première fois. Cela est presque impossible ; car s'il avait regardé par la fenêtre de l'auberge qui est sur

le port de Gaëte, il aurait vu le Vésuve devant ses yeux, un peu à gauche.

C'est une erreur que plusieurs voyageurs ont propagée, en avançant qu'on n'aperçoit pas le Vésuve avant d'être arrivé à Gaëte; il est cependant très-facile de le distinguer depuis Terracine, par un temps clair. A la vérité, cela arrive rarement; car un habitant de Terracine voulait soutenir que ce n'était pas le volcan que nous apercevions, et dont nous voyions la fumée: on ne pouvait cependant pas s'y méprendre; mais un marinier de l'île d'Ischia, qui faisait le commerce de poterie, décida à l'instant la question. Qu'on ne s'avise pas cependant de demander où est le Vésuve, car on ne le connaît pas ici sous cette dénomination; chacun le nomme simplement *Somma*, ou *la Montagna*, c'est-à-dire la montagne par excellence.

CHAPITRE XXVII.

Entre Gaëte et Naples.

En parcourant la route entre Gaëte et Naples, on croirait se promener dans un jardin; les oranges et les citrons y sont en aussi grande abondance que chez nous les glands et les faînes. On voit de chaque côté des aloës comme je n'en avais pas encore vus. On jouit à-la-fois de la verdure, des fleurs, et des fruits, et cependant nous étions dans les derniers jours d'octobre.

Un peu avant d'arriver au Garigliano, on aperçoit les ruines remarquables de l'ancienne ville de Minturnes, et je ne puis concevoir pourquoi aucun des voyageurs que j'ai lus n'en fait mention. On voit non-seulement un aqueduc, dont j'ai suivi les débris pendant un espace de plusieurs milles, mais aussi un grand bâtiment circulaire, dont l'inté-

rieur forme un cercle plus petit ; c'était peut-être un théâtre. Outre cela, les environs sont couverts de décombres à une grande distance, et je suis persuadé qu'un amateur de l'antiquité serait content des découvertes qu'il pourrait faire ici, s'il voulait seulement se résoudre à passer deux jours dans la misérable maison de poste qui est près de là. — Je ne puis attribuer le silence des historiens sur ces belles ruines qu'à l'insçontance des hommes, dont l'enthousiasme se change bientôt en indifférence, lorsque les objets qu'ils sont dans le cas d'admirer sont en trop grand nombre : c'est ce qui est arrivé dans cette circonstance. On peut à peine faire dix pas sans apercevoir un tombeau, un aqueduc, ou une muraille antique. On passe le Garigliano sur une très-mauvaise barque. C'est sur cette rivière que Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, fit une action qui n'aurait besoin que d'un Tite-Live pour être comparable à celle d'Ho-

ratius Coclès ; car lui seul défendit un pont, aussi bien que ce dernier, contre toute une armée ennemie. Il n'est pas un écolier qui ne connaisse l'action d'Horatius Coclès ; celle de Bayard est presque oubliée. Les héros ont grand besoin de bons écrivains, et cependant ils ne leur accordent pas toujours la considération qu'ils méritent.

Lorsque j'approchai de Capoue, et que je pensai à ce qu'Annibal éprouva dans cette ville ; lorsque je me ressouvins de *la Vallée de la Campanie* de notre Jean Paule, cet auteur original, je crus arriver dans un paradis ; mais c'est une ville désagréable, et dont les environs sont on ne peut plus maussades. Si les soldats d'Annibal se sont souvent enivrés dans ce pays, c'est que le vin de Capoue était sans doute meilleur qu'à présent ; et s'ils se sont amollis par la volupté, c'est que les femmes de cette ville étaient probablement alors plus jolies que celles d'aujourd'hui. Les ruines de l'ancienne ville sont à quel-

que distance de la nouvelle. De là, il y a jusqu'à Naples une distance de quatre milles d'Allemagne, que l'on parcourt en peu d'heures. J'entendis ici, pour la première fois, une imprécation nationale qui est bien assortie au caractère des habitans : « Je voudrais, disent-ils, « que tu fusses àssassiné » ! Les Napolitains se font à chaque instant, et pour le plus léger motif, ce joli petit compliment. Ils crient tellement dans les moindres querelles, que lorsqu'on n'y est point habitué, on craint toujours qu'ils n'en viennent effectivement jusqu'à se tuer.

CHAPITRE XXVIII.

Naples.

Je dois commencer par faire parcourir un peu cette ville au lecteur, car tout y est si différent de ce que l'on voit ordinairement dans une ville du nord, que l'on croit d'abord être dans un autre monde.

Naples me paraît une grande maison habitée par une foule de personnes, et les maisons me semblent des chambres à coucher, car tout ce que les hommes ont coutume de faire se fait dans les rues, si ce n'est qu'on n'y dort pas. Les artisans n'ont point de boutiques, mais seulement une table dans la rue, avec les outils qui concernent leur métier; là on les entend et on les voit faire du bruit, donner des coups de marteau, filer, coudre, limer, raboter, friser, raser, etc., pendant toute la journée.

Le traiteur plume et fait rôtir de la volaille, fait frire et bouillir du poisson; ceux qui ont faim arrivent et mangent; pour éteindre leur soif, ils vont à quelques pas plus loin chez un marchand d'eau en détail, qui est également établi dans la rue. Les boutiques de ces derniers étonnent d'abord les étrangers; il n'est pas aisé de les décrire d'une manière très-claire, cependant je dois essayer. Sur la table ou échoppe derrière laquelle se tient le marchand, s'élèvent, aux quatre coins, quatre poteaux peints et dorés, réunis en haut par une espèce de baldaquin, dont l'extrémité est ornée d'une manière qui paraîtrait chez nous fort indécente, mais à laquelle personne ne fait attention ici. Cet ornement consiste en deux mains, dont l'une met le pouce entre les deux premiers doigts de l'autre. Dieu sait ce qui a établi l'usage de ces ornemens singuliers et ridicules. Les mains et le dessus du baldaquin sont peints et ornés d'images de saints dans le milieu; aux deux côtés voltigent

deux petits étendards, le reste est décoré de bouquets de citrons et de fleurs; on serait tenté de se croire en Chine, en voyant cet assemblage bigaré. A côté du marchand sont deux vases en forme de tambour, qui sont traversés par un essieu en fer, de manière qu'on peut les lever et les baisser à volonté : ces vases contiennent une belle eau limpide, et de la glace. Sur le bord intérieur de la table il y a des verres et des citrons. Autour de ces échoppes il y a plus ou moins de monde, mais plus souvent beaucoup; et l'on ne peut s'empêcher d'admirer la dextérité avec laquelle le marchand tire de l'eau de ses tambours à droite et à gauche, remplit ses verres, y met un peu de jus de citron, présente à boire, reçoit de l'argent, rend de la monnaie, etc.; il semble réellement que cet homme soit une machine mise en mouvement par des rouages. Quoiqu'il y ait un très-grand nombre de ces échoppes, la foule doit être excessive pendant les grandes chaleurs. Le soir elles sont éclairées par

huit, dix, ou douze lampes. Le prix d'un verre d'eau est la plus petite monnaie de cuivre. Rien de plus appétissant que de voir cette eau claire comme du crystal, et dont la fraîcheur ternit les parois du verre. Contre l'habitude du pays, j'ai remarqué que tout cela se fait avec la plus grande propreté. Le marchand lave toujours les verres lorsque les buveurs lui en laissent le temps et qu'il n'y a pas trop de presse; il a soin aussi de ne point extraire le jus de citron avec ses doigts.

Outre ceux-là, il y a aussi des marchands d'eau qui courent la ville, en criant toute la journée, *Acqua*. Ils ont également trois ou quatre verres très-propres attachés à leur petit tonneau.

Le boire et le manger sont la première et la plus importante affaire du peuple; aussi ne peut-on faire dix pas dans Naples sans trouver tout prêts les moyens de satisfaire son appétit en plein air. Là sont de grandes chaudières remplies de macaroni tout préparé, sau-

poudré de fromage, et en outre orné de petits morceaux de ce qu'on appelle *pommes d'or* (*pomi d'oro*) (1). Les Napolitains ont une manière (j'ai presque dit un art) de manger le macaroni qui n'appartient qu'à eux, et qu'on ne peut apprendre que chez eux. Comme il file d'une certaine longueur, il faut pour ne rien perdre le prendre avec le pouce et l'index, l'élever bien haut, tendre le cou, et le laisser tomber dans la bouche; les étrangers le coupent avec le couteau ou la fourchette, et le mangent à la cuillère; mais cela est contraire aux coutumes de la nation. Au surplus, on l'apprête ici tout simplement avec du bouillon et du fromage, et il est infiniment meilleur que dans d'autres endroits où on l'accommode avec une espèce de pâtisserie et de la graisse. On le laisse très-peu cuire; de même que le riz et le gruau, ce qui n'est pas du goût des étrangers. Je vis un jour la femme d'un

(1) Tomates.

tailleur faire cuire son macaroni dans la rue ; elle avait une espèce de gril placé sur un mortier de métal ; sur le gril étaient allumés de très-petits morceaux de bois, sous une petite chaudière remplie d'eau. Lorsque l'eau commença à bouillir, elle prit un paquet de macaroni enveloppé dans du papier, le plaça au fond de la chaudière, et ne l'y tint que le temps nécessaire pour l'amollir un peu. Je regardai à ma montre, elle ne le laissa cuire que pendant cinq minutes, versa l'eau, y mit du bouillon et du fromage rapé, et voilà le dîner prêt. C'est une chose curieuse à voir qu'une pareille cuisine dans la rue.

Les friands mettent quelquefois du foie de poulet par-dessous le macaroni, ce qui est tout-à-fait appétissant. Mais il ne s'agit maintenant que des gens du peuple, qui, outre le mets national, en ont encore d'autres qu'ils affectionnent beaucoup, tels que les pois et les haricots que les marchands font

cuire dans de grandes chaudières, et qu'ils offrent aux passans, ainsi que le blé de Turquie, dont ils font cuire les épis dans l'eau, sans autre préparation. C'est certainement la nourriture la plus commune et la plus grossière; elle doit cependant être très-nourrissante, et j'ai vu de pauvres enfans en manger avec le plus grand plaisir. Ils ne mangent pas seulement le grain, mais aussi la partie molle de l'épi à laquellee il est attaché.

Une seconde source de nourriture, beaucoup plus abondante et plus variée, c'est la quantité énorme de poissons de mer que l'on vend crus ou rôtis dans toutes les rues; je n'essaierai pas de décrire les différentes espèces extraordinaires que j'ai vues là. Il y en a qui ont un bec de bécasse, d'autres qui ressemblent à un gâteau, d'autres qui ont des espèces de franges à la gueule; quelques-uns ont tout-à-fait l'air de châtaignes avec leur enveloppe et leurs piquans; d'autres sont comme des man-

ches de couteau en agate : ces deux espèces se mangent crues, et il me semble même que l'on préfère la dernière, que l'on mange de la manière suivante : on presse l'écaille de ces poissons, qui montrent aussitôt la tête et une partie du corps, à-peu-près comme un escargot qui sort de sa coquille ; ils se tortillent comme des sangsues, auxquelles ils ressemblent non-seulement par la couleur, mais aussi par la forme. Quand on les met sur une assiette, ils sortent la tête, qui paraît alors plus large. On y distingue aisément deux petits yeux comme des points noirs. Celui qui peut se résoudre à manger de ces poissons doit mordre la tête aussitôt qu'elle sort de l'écaille, la tenir avec les dents, et tirer ainsi le reste du corps. J'avoue que je n'ai jamais pu m'y déterminer. On les mange rôtis comme les huîtres ; j'en ai goûté de cette manière, leur chair est délicate.

Il y a ici beaucoup d'huîtres ; mais elles sont très-petites, et n'ont pas un goût merveilleux. Les pêcheurs, en les

ouvrant, en mettent quatre ou cinq dans une écaille, afin qu'on puisse y trouver de quoi remplir la bouche. Cette manière n'est ni propre, ni engageante.

Tout le monde se rassemble au bord de la mer pendant les soirées d'été, pour y manger de la marée, que l'on appelle ici *fruits de la mer,* et que les marchands de poissons étalent aussitôt qu'elle sort de l'eau. C'est à-peu-près comme à *la Ménagerie*, près de Berlin. On mange sur de petites tables qui sont préparées à cet effet ; le pêcheur arrange ses fruits de la mer en amphithéâtre, et l'on choisit ce qu'on veut.

Attendu que l'emplacement pour faire ces parties n'est pas très-grand, il faut, comme à Berlin, faire retenir une table d'avance si l'on veut être assuré de trouver place. Un de mes amis m'a raconté une singulière aventure qui s'est passée dernièrement dans cet endroit. Un jeune homme, hardi et effronté comme il y en a par-tout, arriva trop tard : à la vérité toutes les tables n'étaient point oc-

cupées, mais toutes étaient retenues. Il voulut capituler avec le marchand de poissons, et lui assura qu'il aurait fini de manger avant que la société fut arrivée. Mais il eut beau faire et beau dire, le pêcheur tint bon, et refusa toutes ses propositions. Quand le jeune homme vit que son effronterie ne lui réussissait pas, il se tut, mais il prit une corde qu'il attacha furtivement à l'échoppe du pêcheur, qui était chargée de poissons, et attendit qu'une voiture vînt s'arrêter près de là, alors il attacha l'autre bout de la corde à une des roues, et s'éloigna promptement. Lorsque la voiture repartit, elle entraîna la table, tout le poisson tomba dans la boue, et fut perdu.

Les légumes sont aussi pour le peuple une autre espèce de nourriture, et ils sont ici pendant toute l'année verts, frais et à bon marché. Les petites fèves de Turquie abondent dans ce moment (nous sommes à la mi-novembre), et l'on m'assure qu'à Noël on aura

des petits pois. Toutes les espèces de choux, et entre autres celle qui est particulière à l'Italie, et que l'on appelle *broccoli*, sont empilées à six ou sept pieds de hauteur. On voit tous les légumes connus dans le nord, et plusieurs qui y sont inconnus. Telles sont les pommes d'amour (*pomi d'oro*), que l'on trouve aussi à Vienne, mais qui n'y sont ni aussi grosses, ni en aussi grande quantité, et qui sont très-bonnes pour les sauces; il y a aussi un fruit violet qui a la forme d'un œuf, et dont j'ai oublié le nom; des broccoli blancs et rouges. Il y a sur-tout une grande variété de courges; celle qu'on nomme *Massue d'Hercule* y vient d'une grosseur prodigieuse : non-seulement on nourrit le bétail avec ce légume, mais on en fait une sorte de bouillie, avec laquelle on mêle du riz, ce qui doit être fort bon. Un mets favori des Italiens est le poivre d'Espagne, dont les gousses rouges et vertes, entées quelquefois sur des branches de myrte, et confites ensuite dans

du vinaigre, leur brûlent le palais et charment leur estomac. Pomone a répandu avec profusion sa corne d'abondance aux environs de Naples. J'entends dire que la récolte des fruits a été mauvaise cette année, et cependant il sont en grande quantité et à bon marché. Les châtaignes sont plus abondantes ici que les pommes-de-terre dans le nord ; à peine connaît-on ce dernier légume dans ce pays. Les raisins sont arrangés en pyramides dans des paniers, et couverts de branches de romarin, ce qui produit un coup-d'œil agréable. Les oranges et les citrons verts et jaunes y sont par milliers. On les vend en partie sans écorce. On rôtit dans les rues une espèce de pomme-de-pin, afin d'en retirer plus facilement la graine, qui est d'un goût agréable. Les grenades sont à bon marché; elles se vendent entières ou par quartier, et dans ce dernier cas la vue de leurs pepins couleur de pourpre est d'un effet charmant. On trouve à acheter des figues fraîches étalées dans

de grands paniers, ou à demi-séchées, et enfilées dans des brochettes de bois, comme les alouettes que l'on vend à Leipsick. Les pommes, les poires, les nèfles, les noix sont très-communes. Les ananas ne sont servis que sur la table des riches; car comme il n'y a presque point de serres chaudes, ils sont plus chers qu'à Berlin ou à Pétersbourg. Le lazzaroni se régale de melon, qu'il coupe par tranches, et qu'il trempe dans l'eau fraîche; on en vend dans toutes les rues, en criant : *Ah ! che bella cosa !* et dans le fait rien n'est plus appétissant.

Le peuple ne manque même pas de friandises. Voilà par exemple, sous ma fenêtre, un homme qui a devant lui une petite table à laquelle est fixée une perche; une grande cheville de fer est enfoncée dans cette perche, à la hauteur de six pieds environ : cet homme pétrit sur sa table une pâte faite avec de la farine de maïs, qu'il adoucit avec du miel noir. Cette pâte paraît d'abord toute

noire; cet homme la partage en de grands morceaux, qu'il réunit ensuite, et il bat long-temps avec la cheville de fer, jusqu'à ce qu'elle devienne jaune, et enfin tout-à-fait blanche. Il la coupe ensuite par petits morceaux, qu'il jette dans une poële remplie d'huile bouillante; au bout de quelques minutes cette friandise est cuite; les pauvres ramassent soigneusement les miettes, et pendant qu'on prépare ce mets délicat, il y a ordinairement autour de la table une foule de gourmands auxquels l'eau vient à la bouche en attendant qu'ils puissent satisfaire leur appétit. Un Allemand ne se résoudrait pas sur-le-champ à goûter de cette pâte; mais il entrera quelques pas plus loin, dans la boutique d'un pâtissier, où l'on trouve toujours d'excellens petits gâteaux de fruits ou de *ricotta*, qui ne seraient pas déplacés sur la table d'un prince (j'en parle par expérience). Le *ricotta* est une espèce de lait caillé ou fromage mou, que l'on vend dans de petits paniers

qui ont la forme d'un entonnoir, et qui sont couverts de feuilles de vigne. On sait que les Italiens font grand cas du fromage; mais, en général, les espèces que l'on vend à Naples ne sont pas merveilleuses; une ou deux sont très-aigres, les autres ont mauvais goût. L'espèce la plus commune a la forme d'une calebasse de pélerin, suspendue à un cordon : toute la boutique en est ordinairement garnie; l'intérieur est gras et n'a aucune saveur. Le fromage de buffle est aussi mauvais que celui-ci; il s'alonge comme du cuir. Les marchands de fromages ne tiennent point d'autres articles, et font cependant bien leurs affaires; c'est une preuve que le commerce est bon. Ils ont une manière d'arranger leurs boutiques qui leur est particulière, et qui n'est en usage nulle part. L'ornement principal et indispensable est une grande table de marbre blanc, au milieu de laquelle est une plus petite table de même matière, supportée par des colonnes, ou par des

génies qui tiennent des cornes d'abondance ou autres choses analogues. C'est ici que s'exerce le goût et l'esprit de ces marchands. Le devant de la petite table est orné de bas-reliefs, tels que la Cène; ou de proverbes et de sentences, sacrés ou profanes, mais le plus souvent risibles. Dans un endroit on lit l'avertissement suivant, qui regarde autant l'acheteur que le vendeur : « A trompeur « trompeur et demi ». Ailleurs une sentence latine de la Bible :

Dilata os tuum, et implebo illud.
Ouvre la bouche, et je la remplirai.

Et cette autre :

Butyrum de armento, et lac de ovibus.
Le beurre provient des vaches, et le lait des brebis.

Un autre a fait sortir des ducats des cornes d'abondance portées par les génies, avec cette inscription :

In te, Domine, speravi.
C'est en toi, Seigneur, que j'ai mis mon espérance.

Un autre se permet des plaisanteries, et on lit sur sa petite table :

On ne fait point de crédit aujourd'hui, mais demain.

Je voudrais bien savoir pourquoi, dans le nombre des marchands de Naples, ceux qui vendent du fromage sont les seuls qui, comme les poètes dramatiques, ornent de sentences leur marchandises. Du reste, je ne puis qu'approuver cet usage de vendre le fromage, qui n'est pas une chose fort propre, sur des tables de marbre blanc. — Une autre coutume qui est également louable, et qui, à ma connaissance, n'est usitée qu'à Naples, est la manière de vendre le lait. La vache qui le donne est conduite, par le vendeur, de maison en maison, et on la trait à mesure que l'acheteur en a besoin. De cette manière on est assuré que le lait n'est pas mêlé. La vache est une source ambulante, à laquelle chacun puise autant qu'il lui plaît.

Outre les vaches, on promène aussi dans la ville beaucoup de veaux, par des motifs bien sinciers. Ils appartiennent tous aux franciscains, qui, comme les autres moines paresseux, se

font non-seulement nourrir par le bon peuple, mais lui confient encore la garde de leurs bestiaux. Ils n'ont besoin pour cela que d'attacher sur la tête de ces animaux une petite planchette carrée sur laquelle est l'image de S. François. Munis de ce passe-port, ils vont où bon leur semble, mangent ce qu'ils trouvent, dorment où ils veulent, sans que personne soit tenté d'y mettre le moindre obstacle; bien au contraire, quand il arrive qu'un de ces veaux entre dans un palais et y passe la nuit, le maître de la maison regarde cela comme une marque de bonheur. On ne saurait croire à quel excès est poussée ici l'effronterie des moines, elle surpasse réellement tout ce qu'on peut imaginer, et n'a rien d'égal au monde si ce n'est la bêtise du peuple.

La viande est bonne à Naples; on la vend même les jours maigres sans aucun scrupule. On tue beaucoup de buffles. L'étranger est surpris de voir des moutons de la Pouille, qui sont très-gros, et

qui ont le poil de la tête très-rude : il voit aussi avec curiosité les cochons, qui sont d'un gris noir, et qui n'ont point de soies. Ils sont très-gras, tant parce qu'on les nourrit avec du bled de Turquie, que parce qu'on les laisse courir toute la journée dans les rues les plus peuplées, où ils ne peuvent pas manquer de nourriture, par la grande consommation de comestibles qui s'y fait. Ils sont aussi effrontés que les moines, ne craignent ni les chevaux ni les voitures, et passent, comme je l'ai vu moi-même, entre les jambes des piétons. La volaille prend aussi part à la liberté gégénérale, les rues et les places publiques sont remplies de poulets pendant toute l'année. Il n'y a que des canards et des oies que je n'aie pas vus dans les rues, probablement parce que les Napolitains ne les aiment pas.

Le pain est passablement bon; il est de froment pour les riches, et de bled de Turquie pour les pauvres; on ne fait point de pain de seigle. On ne le met

pas ici en évidence chez les boulangers, comme dans d'autres pays; mais on le suspend ou bien on le cloue à des planches. On dirait que les Napolitains ont pris à tâche de différer dans leurs habitudes de tous les autres peuples de l'Europe.

Le vin n'est pas cher, mais il est rarement bon. Le plus souvent il a un goût fade qui ne convient pas du tout à un habitant du nord. Il y en a cependant plusieurs sortes qui n'ont pas cette qualité, entre autres le fameux *Lacryma Christi*, que l'on récolte dans les vignes situées au bas du Vésuve, qui donnent le meilleur vin ordinaire; seulement il est très-chaud, et l'on est obligé d'y mettre de l'eau. Il s'en faut de beaucoup cependant qu'il réponde à sa réputation; on peut à peine le comparer avec le bordeaux de seconde qualité. Celui de l'île d'Ischia est aussi fort estimé comme vin ordinaire. On fera fort bien de ne point boire ici de vins étrangers, quand même ils ne seraient point falsifiés, comme ils

le sont ordinairement; ces vins ne conviennent pas au climat : c'est une règle générale et salutaire de ne pas rechercher dans un vignoble d'autre vin que celui que produit le terroir ; la santé, le goût et la bourse s'en trouvent également bien.

Il serait fort aisé de se procurer ici du bois de liége, et d'en faire de très-bons bouchons, car le liége croît en Italie; mais la coutume, qui tyrannise tout le monde, a pris le dessus. On se contente de verser un peu d'huile sur ces bouteilles connues, qui ont un long col mince, et qui sont entourées d'écorce d'arbres (on retire ensuite cette huile avec du coton ou du lin, ce qui n'est pas très-propre), ou l'on se sert d'un misérable bouchon de roseau. — Lorsqu'on se fait servir à dîner dans une auberge, on ne regarde pas au vin; on peut boire tant qu'on veut, sans que pour cela l'écot soit augmenté. — Les amateurs de bierre sont mal ici, car je n'ai pu m'en procurer, ni bonne ni mauvaise.

Les friands savent maintenant ce qu'ils peuvent trouver à Naples en fait de bonne chère et de boisson; j'ajouterai encore un mot sur la manière dont on prépare à manger. La cuisine italienne ne diffère pas infiniment de la cuisine française; aussi n'est-elle pas mauvaise. Ils imitent le genre anglais pour ce qui est rôti et bouilli, et pour les légumes, que l'on fait simplement cuire à l'eau. Celui qui n'aime pas cette manière peut avoir recours à de l'excellente huile, et le préjugé que l'on a dans nos pays contre la cuisine à l'huile disparaîtra bientôt. On aime à avoir beaucoup de mets. Une douzaine de plats, non compris le dessert, fait un dîner fort ordinaire.

Après avoir terminé cette description, que je conseille de lire avant midi (car on n'entend pas parler avec plaisir de boire et de manger quand on a l'estomac plein) je retourne dans les rues de Naples. J'ai dit plus haut qu'on y trouvait de tout, excepté ce qu'il faut

pour dormir; ce n'est donc pas assez qu'on y mange, qu'on y boive, qu'on y fasse à manger, qu'on s'occupe à y traire les vaches, à nourrir les veaux, à travailler à toutes sortes de métiers, qu'on y écrive des lettres et des suppliques, qu'on s'y débarrasse de sa vermine, etc., on y vaque encore à tous ses besoins; et cette sale coutume, qui fait de la ville de Naples un immense cloaque, est insupportable à la vue et à l'odorat d'un étranger. Comment excuse-t-on ce dégoûtant usage? Des milliers de lazzaronis habitent et couchent dans les rues; il faut donc aussi qu'ils y satisfassent à toutes leurs nécessités. En outre, une infinité de gens de la campagne conduisent journellement le produit de leurs terres dans cette grande ville; ils n'ont aucun autre lieu de refuge que les places et les rues; on assure même que le propriétaire d'une maison où il y a une allée ne peut pas empêcher qu'on n'y entre pour faire ses ordures. Si cela est vrai, je ne

voudrais pas demeurer à Naples, et encore moins y avoir une maison. Beaucoup d'habitans tâchent indirectement de préserver leurs demeures d'un pareil ornement; l'invention est drôle : mais comme la superstition est une espèce de penchant national, cela vaut bien la peine que j'en dise un mot. On fait peindre des croix sur la muraille dans les endroits qui seraient les plus commodes pour y déposer des immondices. Les Italiens ont tant de vénération pour ces croix, qu'il est très-rare qu'ils osent alors y faire des ordures. Mais si cela n'est pas suffisant, on essaie de temps en temps d'émouvoir encore davantage les esprits, en faisant peindre entre deux croix, dans les flammes du purgatoire, une ame qui élève ses mains suppliantes. Une telle peinture a ordinairement de l'efficacité, mais cependant pas toujours, car j'ai vu un homme qui se donnait toutes les peines du monde pour éteindre ces flammes avec de l'eau. Croirait-on possible que

sur la place du château, vis-à-vis le palais du roi, et tout près de l'église de Saint-Louis, on trouve un des plus grands cloaques de Naples? Le roi, dont les appartemens donnent de ce côté, ne peut venir sur son balcon sans porter involontairement la vue sur ces ordures, et les fidèles ne peuvent pas entrer dans l'église sans salir leurs souliers. Je ne parle pas des nez; quelque grands que soient ordinairement ceux des Italiens, ils paraissent cependant n'avoir point d'odorat, car ils semblent ne point s'apercevoir de la puanteur de leur ville de Naples. Peut-être est-ce l'excessive sensibilité de leur ouïe qui est cause que chez eux le sens de l'odorat est négligé. Ils paraissent outre cela fort indifférens à toute espèce d'ornement, excepté dans la chambre qu'ils occupent. Leurs vestibules, leurs escaliers, leurs antichambres sont sales; et en cela, le palais d'un ministre ne diffère pas du tout de la chétive maison d'un marchand. Je ne conçois pas comment les Anglais, qui

aiment tant la propreté, se rendent si volontiers et en si grand nombre dans ce pays. Les rues ont cependant encore un avantage sur les maisons, en ce qu'elles sont nettoyées, non par les soins de la police (car on n'y pense pas), mais parce qu'il y a assez de gens qui ramassent les ordures, afin de les vendre pour servir d'engrais. On peut se figurer combien il est appétissant de voir un de ces hommes industrieux qui, ayant sa corbeille à-peu-près pleine, comprime dans ses mains ces immondices, sans s'inquiéter de l'espèce, afin d'en mettre davantage. Les rues qui ont de la pente sont facilement nettoyées par les grandes pluies, parce que toute la ville est pavée de grands quartiers de lave. Ceci pourra paraître exagéré; cependant il est littéralement vrai que les rues restent sales lorsqu'il ne tombe qu'une petite pluie, et qu'il faut des averses très-fortes pour les nettoyer tout-à-fait.

La ville présente un coup-d'œil sin-

gulier, on n'y voit presque point de toits; les maisons, qui sont très-hautes, ont, au lieu de toits, des espèces de terrasses, sur lesquelles on va se promener, jouir d'un air pur, saluer ses voisins d'une terrasse à une autre, causer avec eux, et les écouter. C'est dommage que ces planchers de plâtre se fendent souvent et qu'il pleuve alors dans la maison. On bouche ces fentes avec de la poix mêlée de sable, ce qui gâte cette agréable promenade. Je pourrais dire qu'il n'y a point de fenêtres à Naples, excepté au rez-de-chaussée; tous les autres étages ont des portes vitrées, mais point de fenêtres, car toutes les croisées conduisent sur un balcon. Souvent même une galerie s'étend tout le long d'un étage; cependant ce sont pour la plupart de petits balcons séparés les uns des autres, et garnis de fleurs. Ils sont principalement ornés de courges, de raisins, de poivre d'Espagne, et de graines d'Arles, que l'on voit suspendus au-devant des maisons

en automne, particulièrement au-dessus des portes.

Il y a dans Naples beaucoup de palais d'une belle et noble architecture, mais ils paraissent si enfumés, et sont dans des rues si sales et si étroites, que leur aspect ne fait aucune impression. Il y a sur-tout fort peu de belles rues, point de places régulières; enfin ce serait se tromper que de croire que Naples soit une belle ville. Elle n'est pas à comparer à Pétersbourg ou à Berlin. La seule rue de Tolède est belle sans doute, passablement large, et très-longue; mais elle n'est pas droite, et n'a pas une magnifique perspective comme à Pétersbourg, ni des tilleuls comme à Berlin. Sa plus grande beauté consiste dans le grand nombre des boutiques et le mouvement continuel qui s'y fait; mais c'est une promenade qu'il ne faut pas conseiller aux personnes qui ont l'oreille délicate. On sait assez que les Italiens crient au lieu de parler, et que pour se distinguer des Français, ils ne cessent

de crier que quand ils chantent; mais nulle part leur cri n'est plus insupportable que dans la rue de Tolède. On dit que pour faciliter la guérison de la surdité, il faut que celui qui est atteint de cette infirmité habite dans le voisinage d'un lieu où il se fait un grand bruit, et l'on indique à cet effet les moulins et les chutes d'eau. Mais qu'est-ce donc que des moulins et des chutes d'eau, en comparaison du cri des Italiens et du moulin infatigable de leur langue? Celui qui n'entend aucun son dans la rue de Tolède est à coup sûr attaqué d'une surdité incurable.

Quand même toutes les rues de Naples ressembleraient à celle-ci, quand on y verrait des palais sans nombre, quand on y admirerait les plus belles places, ornées de chefs-d'œuvre de sculpture, etc., Naples serait encore une détestable ville, tant qu'elle serait remplie de cette immense quantité de mendians. Ici la plume me tombe des mains. Comment décrire cette misère

de l'humanité? Entre-t-on dans une maison? on est environné d'une vingtaine de chapeaux ou de mains qui attendent une aumône. Vous ne pouvez faire dix pas dans la rue sans être arrêté par un pauvre. Des femmes, souvent vêtues de soie noire et voilées, vous demandent avec effronterie; des hommes qui ont l'air de pauvres honteux implorent votre assistance en vous parlant à l'oreille; des milliers d'estropiés vous montrent leurs bras, leurs jambes, dont ils ne peuvent plus se servir; d'autres n'ont plus de nez, ou bien sont rongés par des chancres; des enfans, quelquefois même des hommes tout nus, rampent en gémissant dans la boue; un hydropique est assis contre un mur, et vous montre son ventre nu et enflé; des mères étiques sont étendues sur votre chemin, et tiennent sur leurs genoux des petits enfans nus et qui poussent des cris lamentables. Voulez-vous entrer dans une église? la porte est obstruée par une douzaine de ces infortunés qui

vous entourent. Êtes-vous dans l'église? vous en voyez autant qui se traînent à vos genoux. Dans votre demeure vous n'êtes pas même à l'abri de leurs fatigantes importunités. Ouvrez-vous la porte du balcon? ces malheureux vous font entendre leurs soupirs. Des moines pénètrent jusqu'à vous, et mendient en vous présentant une assiette de fruits. Le jardinier même du roi mendie aussi en vous offrant quelques raretés qu'il a volées dans une des serres de son maître. Quand après avoir été témoin de ces scènes affreuses, on se rappelle le proverbe orgueilleux des Napolitains, *Il faut voir Naples, et mourir après*, on ne peut s'empêcher de les regarder en pitié et même de leur témoigner tout le mépris qu'ils inspirent.

Il y a quelques années qu'on voulut abolir la mendicité, et qu'on ordonna d'arrêter sur-le-champ tous les mendians, et de les mettre dans une maison qui pouvait en contenir plusieurs mille; mais on oublia seulement une bagatelle,

ce fut de pourvoir à leur entretien. On avait compté sur les secours généreux et volontaires des Napolitains, qui furent d'abord assez abondans; mais on sait combien on doit peu compter sur cette espèce de revenus, car rien ne se lasse plus vîte que la bienfaisance. On enferma donc ces malheureux, au nombre de cinq cents, dans une salle. Ils n'avaient rien à faire, mais aussi rien à manger; les maladies s'y introduisirent. On fut enfin obligé de les laisser sortir les uns après les autres; les mendians ne furent plus arrêtés, et reprirent leurs anciennes habitudes. Ah! fi!.... Naples est une ville bien dégoûtante!

CHAPITRE XXIX.

Quelques Scènes des rues de Naples.

OUTRE ce qu'on a coutume de faire dans les rues, savoir : aller à cheval ou en voiture, acheter ou vendre, mendier ou voler, chaque lieu a aussi des usages qui lui sont propres, et qui sont suivis par les étrangers aussi bien que par les habitans. Il est ordinairement aussi rare de trouver une ressemblance parfaite entre deux villes qu'entre deux hommes : on aperçoit d'abord un certain air de famille entre les villes italiennes ; mais chacune d'elles a quelque chose qui lui est particulier ; cela est vrai, principalement à Naples. J'ai parlé plus haut des veaux qui courent sur leur bonne-foi, et cherchent leur nourriture : je ne crois pas qu'ontrouve nulle part ailleurs rien de semblable.

Une autre chose remarquable à Naples, ce sont les lecteurs sur le Môle. Ce Môle est une promenade formée sur une jetée en mer, et qui est fort agréable, à la puanteur près, dont elle n'est pas exempte. A gauche, les vaisseaux sont à l'ancre; à droite, les vagues viennent se briser contre les rochers ; le fanal est à l'extrémité. Quoique le Môle soit très-large, et pavé avec de grands quartiers de pierre, il n'est pas permis d'y aller en voiture, et cela ne serait pas même possible, car la foule y est toujours si considérable, qu'on n'y pénètre pas sans peine, même quand on est à pied. Il y a là des gens de toute espèce qui spéculent sur la crédulité du peuple, et d'autres qui tirent parti de sa curiosité. Du nombre de ces derniers sont deux hommes déja d'un certain âge, mais encore vigoureux, dont les vêtemens sales et mesquins, mais non déchirés, prouvent qu'ils sont de la classe la plus voisine de la mendicité. Ils forment, avec des bancs, un carré qui est quelquefois

double. Ces bancs sont passablement éloignés l'un de l'autre; ensuite ils s'asseyent, en tenant un manuscrit à la main, et attirent quelquefois, et pendant assez long-temps, un nombreux auditoire. J'ai trouvé souvent plus de cinquante personnes autour d'eux. Ce sont ordinairement des marins, des domestiques, des artisans, et des polissons qui courent les rues. Ceux qui ne trouvent pas de place sur les bancs se placent derrière. Le manuscrit qui séduit si invinciblement les auditeurs est constamment l'histoire d'un certain prince Rinaldo, pour lequel les Napolitains ont une grande affection. Ce prince était un héros, toujours vainqueur des brigands, des monstres, des géants et des amazones; il était aussi très-galant envers les dames. Ce qu'il y a de plus surprenant pour un étranger, c'est que la plupart de ces merveilles se chantent. La mélodie de ce chant est très-uniforme, et ressemble en quelque sorte au récitatif. Le chanteur ou lecteur gesticule de

toutes ses forces, de sorte qu'il est assez ordinaire qu'il donne de rudes coups à ceux qui sont le plus près de lui, ce qui fait beaucoup rire les autres. Décrit-il un combat à outrance, comme cela arrive à chaque page de ce manuscrit? il le rend sensible en pantomime autant qu'il le peut. Il tire l'épée de la main droite, tient le livre de la main gauche en guise de bouclier pour se garantir la poitrine, fond sur son ennemi, lui fait mordre la poussière, ou bien reçoit une blessure; donne les marques de la plus vive douleur, ou bien chante pour célébrer son triomphe. Souvent l'on ne sait pas si l'on doit faire plus d'attention aux grimaces du lecteur qu'à l'air stupéfait des spectateurs, qui le regardent les yeux fixes et la bouche béante : la plupart sont très-attentifs et très-sérieux. Il y a cependant parmi eux des esprits forts qui se permettent de temps en temps quelques railleries, et qui se retirent de la foule. Souvent aussi le lecteur interrompt son chant pour

donner l'explication de ce qu'il a lu ou de ce qu'il a chanté, ce qu'il fait avec tant de prolixité qu'il est aisé de voir combien il compte peu sur l'intelligence de ceux qui l'écoutent. Cela dure pendant quelques heures, jusqu'à ce que le chanteur ou les auditeurs soient fatigués. Le plus souvent c'est le premier qui cesse, car son auditoire se renouvelle plusieurs fois; les uns s'en vont, les autres viennent à leur place. — On me demandera sans doute ce que gagne ce pauvre diable, qui fatigue si fort et si souvent ses poumons? Ah! bien peu; presque rien. Pendant la lecture, il jette de temps en temps un regard autour de lui, et voit d'un coup-d'œil si parmi les spectateurs il y en a quelques-uns qui soient dans le cas de lui donner quelque chose. Alors, sans s'interrompre, il passe son chapeau à un lázzaroni; celui-ci sait ce que cela veut dire; il prend le chapeau, et fait le tour de l'assemblée. Personne n'est obligé de donner; la plupart font signe que l'on peut aller plus loin,

comme en Allemagne ceux qui fréquentent les églises, et qui ne veulent rien mettre dans la bourse des quêteurs. Le montant d'une telle collecte n'a jamais passé la somme de quelques fenins toutes les fois que j'y ai fait attention, et toujours le généreux lecteur en donne un au collecteur. Enfin, lorsque la séance est terminée, il ferme le livre et se lève : on dirait alors qu'un tourbillon dissipe l'assemblée, tant elle est vîte disséminée; mais comme cet homme revient tous les jours, les liards qu'il reçoit doivent suffire pour prolonger sa vie poétique.

Une occupation qui est particulière aux Napolitains consiste à écouter les prédicateurs ambulans. On porte dans les rues une bannière derrière laquelle est un crucifix; cette bannière est suivie d'un prêtre en costume. Il s'approche du Môle, choisit l'emplacement qui lui paraît convenable, et fait un signal. Le porte-bannière s'arrête et se tient à quelques pas de lui; le prédicateur monte sur une

pierre, ou sur un banc qu'on lui apporte respectueusement d'une boutique voisine, plante la croix près de lui, et se met à prêcher sans autre cérémonie. Le peuple s'assemble bien vîte autour de lui; tout le monde a le chapeau bas. J'ai entendu un de ces prêtres s'énoncer très-bien et très-convenablement. Il prêchait sur la pénitence, et avertissait en même temps de la force des mauvais exemples. « Vous autres, gens légers, « disait-il, vous pensez en vous-mêmes : « mon voisin fait ceci ou cela, pourquoi « n'en ferais-je pas autant? celui-là reste « impuni, pourquoi serais-je plus mal- « heureux que lui? Mais avez-vous senti « ses remords, qui sont plus cuisans « que les peines corporelles? Si un in- « sensé se précipitait dans les flammes, « voudriez-vous vous y jeter après lui? » Tout son sermon était rempli d'argumens de cette force, qu'il mettait toujours à la portée de ses auditeurs, sans se permettre aucune plaisanterie. Ceux qui ne voulaient pas entendre prêcher,

passaient, en ôtant seulement leur chapeau.

Naturellement ces hommes doivent avoir une grande influence sur le peuple : on dit même que le gouvernement se sert quelquefois d'eux pour faire approuver telle ou telle mesure. On m'a raconté qu'il y avait à Naples, il y a quelque temps, un de ces prédicateurs, appelé, je crois, le *P. Rocco*, que la cour estimait beaucoup, et à qui elle fournissait même un équipage, afin qu'il pût se transporter d'un bout de la ville à l'autre quand les circonstances l'exigeaient. Le peuple le craignait encore plus qu'il ne l'aimait, car c'était un grand fanatique, qui, lorsqu'il rencontrait des malheureux qui jouaient pendant les jours de fêtes, les frappait violemment avec son crucifix. Il se scandalisa un jour de ce qu'un théâtre de Polichinelle avait plus de spectateurs que sa chaire; il partit tout-à-coup, chassa Polichinelle, se mit à sa place, éleva sa croix sur le petit théâtre, et s'écria : « Voilà, voilà le vrai

« Polichinelle ! » Cet homme a fait beaucoup de bien; plus d'une fondation pieuse et bienfaisante est due à ses soins et à son zèle infatigable. Entre autres choses, c'est lui qui a le mérite d'avoir fait établir plusieurs lanternes dans les rues, devant les images des saints, ce qui est d'un grand avantage pour Naples la superbe, où l'on n'emploie aucun autre moyen d'éclairer les rues. De cette manière, les saints donnent, contre leur habitude, une espèce de lumière, et ils éclairent également le bon chrétien qui revient de la messe, et l'hérétique qui sort de chez une jolie fille.

Puisque je parle des charlatans, je ne dois point oublier ici de faire mention d'un homme qui exerce cette louable profession sur le Môle. Il a une figure imposante, il est habillé en hussard hongrois, et porte sur lui quelques médailles. Son nom résonne aussi bien que celui de don Ranudo de Colibrados, car il s'appelle *Mauro-Guerra-Gamba-Curta* (Maure-Guerre-Jambe-Courte), se dit Prussien,

et prétend que sa famille a depuis cinq cents ans fait la découverte d'un excellent baume, dont son grand-père a retrouvé la recette. Lorsqu'il est sur ses treteaux, et qu'il vante les drogues qu'il étale, le ton ferme et tranchant avec lequel il parle fait la même impression que celle qu'on éprouve dans les assemblées des philosophes modernes. « O « bons Napolitains! s'écrie-t-il; je sais « qu'il y a dans votre ville d'excellens « médecins, et des chirurgiens distin- « gués, auprès desquels je ne suis qu'un « misérable; mais par la grace de Dieu (ici il ôte son chapeau, et tous ceux qui l'entourent en font autant), par la grace « de Dieu, dis-je, je possède un baume « qui guérit les blessures les plus pro- « fondes; et pensez-vous que je veuille « que vous m'en croyiez sur parole? « point du tout. Regardez. ». (Ici, il ôte son habit, tire son sabre, découvre son bras tout cicatrisé, y fait une entaille de laquelle il coule du sang, y verse ensuite quelques gouttes de son

baume, et invite les spectateurs à revenir le lendemain pour voir l'effet surprenant et subit de ce remède.) « Voilà, continue-« t-il, une eau contre le scorbut. Quand « toutes vos dents seraient branlantes, et « qu'elles seraient agitées par le vent, « comme les cheveux de ma tête, vous « n'avez qu'à seulement vous laver la « bouche avec cette eau, et vos dents de-« viendront fermes comme les palissades « d'une forteresse. Cette eau peut être « comparée à un cardinal, et mon « baume sera le pape lui-même ». (Ici, il ôte de nouveau son chapeau, et fait un salut plus profond que quand il parle de Dieu.) « Avez-vous reçu un coup? « quelque fort qu'il soit, frottez-vous « aujourd'hui avec cette eau, et demain, « après-demain, il n'y paraîtra plus. « Vous imaginez-vous que j'en veuille « à votre argent? loin de moi une telle « pensée; je ne travaille que pour la « gloire de Dieu. Cette composition mé-« dicale me coûte quatre carlins, je « vous la donne pour un. Oui, je vous

« la donne gratis ; prenez-la, je ne « vous demande rien ! éprouvez-la « d'abord, venez ensuite, et dites alors « si Gamba-Curta a dit ou non la « vérité ». Unefois je fus témoin qu'il ne voulait rien prendre d'un homme bien vêtu, et que celui-ci eut toutes les peines du monde à lui faire accepter de l'argent. « Ne vous fiez pas à moi, dit-il souvent, « informez-vous, allez dans le palais de « son excellence le général un tel, et « demandez-lui ce que j'étais dans son « régiment ; je n'étais qu'un simple hus- « sard, mais j'ai guéri le régiment entier « de toutes les maladies possibles. Quand « un malade avait la mort sur les lèvres, « et que personne ne pouvait plus le se- « courir, on appelait l'honnête Gamba- « Curta ; on savait bien qu'il ne laissait « mourir personne ». C'est ainsi qu'il s'exprime ; le torrent de son éloquence est inépuisable. Si cet homme était né en Allemagne, il aurait certainement fait époque dans la philosophie d'aujourd'hui ; mais ici ses talens ne sont pas

fort estimés, sur-tout depuis qu'ils ont un peu vieilli. Il y a un an qu'il doit avoir eu une grande vogue; aujourd'hui même il a encore un bon nombre d'auditeurs; mais il a beau se blesser au bras, et parler avec emphase pendant des heures entières, on voit très-peu de monde avancer la main pour acheter de ses drogues, qu'il a composées par la grace de Dieu.

Le profit d'un dentiste qui se place toujours près de Gamba-Curta, à son grand déplaisir, m'a paru beaucoup plus considérable. Il a aussi une espèce de théâtre mobile, près duquel il cherche à attirer son monde. Quand l'assemblée lui paraît assez nombreuse, il se présente derrière la toile; il harangue avec moins d'emphase que le signor Gamba-Curta, mais avec une éloquence plus douce et plus entraînante. Je l'ai vu une fois persuader peu-à-peu un matelot qui avait des maux de dents, de se faire arracher celle qui lui causait de la douleur. Ce jeune matelot avait une figure

très-heureuse, et l'air assuré, sans effronterie; mais la crainte de l'opération se peignit dans ses traits, quoiqu'il s'efforçât de sourire; enfin il se décida, se plaça au milieu du cercle, et ouvrit la bouche autant qu'il lui fut possible, devant toute l'assemblée. Je dois avouer que le dentiste tint parole, et qu'il arracha la dent au même instant; il la mit sur-le-champ dans sa main, et la montra au peuple, comme une marque de son triomphe.

On se livre à toutes sortes de jeux dans les rues : celui où les joueurs se montrent un ou plusieurs doigts est le plus ordinaire, mais il est difficile d'en donner la description. Deux ou plusieurs personnes qui veulent jouer ensemble se présentent d'abord le poing fermé; elles lèvent ensuite un ou plusieurs doigts, et nomment un nombre au même instant : si ce nombre se trouve être celui des doigts levés et présentés par les deux mains, celui qui le prononce a gagné. Je montre, par exemple, trois doigts à

mon adversaire, il m'en présente deux; si je nomme en même-temps le nombre cinq, j'ai gagné : si aucun des deux n'a deviné le nombre juste, ils referment promptement les poings, et recommencent. Cela va avec une vîtesse étonnante, et les joueurs crient si fort leur nombre, et sont si près l'un de l'autre, que lorsqu'on ne connaît pas le jeu et qu'on le voit jouer à une certaine distance, on croit que c'est une querelle violente qui doit finir par un combat à coups de poing. — Un autre jeu qu'on aime beaucoup est celui où l'on jette en l'air une pièce de monnaie, et que l'on appelle en Thuringe *armes ou inscriptions* (1); celui qui jette la pièce doit dire sur quelle face elle doit tomber, et il gagne ou perd selon qu'il a deviné juste ou non. Ce que l'on regarde chez nous comme des jeux d'enfans, fait ici ici l'occupation des jeunes gens et des hommes faits. — Sur les places publiques on voit très-souvent jouer à la

(1) En France, *tête ou fleur.*

toupie : plusieurs personnes se rassemblent, la ramassent, la jettent à terre, et la font passer ainsi de main en main, sans qu'elle cesse de tourner. — Les lazzaronis sur-tout sont très-adroits à lancer des cerfs-volans ; on en voit en l'air de cent espèces différentes. Quelques-uns se contentent de les faire aller à l'ordinaire, mais d'autres cherchent à prendre le vent, et veulent employer leur cerf-volant comme un oiseau de proie qu'ils font fondre sur d'autres. Si l'on réussit à chasser son voisin du champ de bataille, c'est le sujet d'une grande joie. On joue beaucoup aux cartes dans les rues, sur-tout le dimanche ; et j'ai vu, plus d'une fois, sur le chemin de Portici, huit ou dix tables de jeu établies devant un cabaret. Je sais bien que je ne raconte ici que des bagatelles, mais cela sert à faire connaître l'esprit d'un peuple. Je vais maintenant conduire le lecteur à des scènes de rues qui seront plus sérieuses.

Nous rencontrons un convoi funèbre.

Eh ! quoi, sont-ce des hommes vivans qui vont enterrer un mort, ou bien les morts sont-ils conduits en terre par des spectres ? La question est pardonnable, car tous ceux qui environnent le cercueil sont masqués de blanc depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, sans en excepter le visage : il n'y a que deux trous pratiqués pour les yeux dans la partie du masque qui cache le visage. Quand vingt à trente de ces spectres marchent en murmurant des psaumes et en tenant des flambeaux à la main pendant une nuit obscure, et que l'on voit un cercueil couvert d'une draperie rouge sur laquelle sont brodées des couronnes d'or ; quand le convoi marche sans que l'on voie par qui ni comment le cercueil est porté ou traîné, il n'est pas étonnant que l'on éprouve d'abord une sorte d'effroi. Voici d'où vient cet usage. Il y a dans Naples différentes confrairies pieuses (1), dont

(1) Les pénitens noirs, rouges, et blancs.

un des devoirs essentiels est d'accompagner les morts au cimetière. Je n'ai pu savoir le motif de cette mascarade ridicule, qui consiste à s'envelopper d'un sac depuis la tête jusqu'aux pieds; je présume que c'est par orgueil, car on m'a assuré qu'il y a dans ces confrairies des jeunes gens des premières familles, qui pourraient rougir de se montrer au peuple, confondus avec des gens de la plus basse classe. Mais on pourrait dire aussi que c'est par humilité, si l'on ne savait pas que l'humilité chrétienne n'est que sur les lèvres, tandis que l'orgueil le plus révoltant domine dans le cœur des prêtres. Le cercueil paraît se mouvoir de lui-même, parce que la belle couverture que l'on met sur la bierre pend presque jusqu'à terre, de sorte que les porteurs sont cachés par-dessous, et qu'on ne peut les voir. Il est possible qu'avant que le convoi arrive à sa destination il se trouve quelqu'un des porteurs étouffé, car la draperie pesante et brodée en or qui est sur la bierre ne laisse

pas circuler l'air nécessaire à la respiration. Au reste ce cercueil, orné si magnifiquement, n'est qu'une caisse de parade qui sert à tous les enterremens, et dans laquelle on met la bierre, quelquefois très-modeste, du mort. Il y a plusieurs autres confrairies dont les membres sont habillés de différentes couleurs ; quelques-uns sont masqués en rouge, ce qui leur donne l'air de spectres sanglans. Tous, les rouges aussi bien que les blancs, portent sur la poitrine l'image d'un saint, comme une espèce de marque distinctive d'un ordre de chevalerie. A certains jours, ils se répandent dans les rues, et font la quête pour les ames du purgatoire ; ils ne parlent pas, mais ils se présentent aux passans, et font sonner l'argent qu'ils ont dans leur bourse. J'ai vu le convoi funèbre d'un grand seigneur, dont la bierre, couverte de velours bleu richement brodé, était suivie par trente à quarante hommes déguenillés : chacun d'eux portait un petit éten-

dard avec les armes du défunt. On prend pour cette noble cérémonie les lazzaronis de la rue qui sont les plus connus, et ils ne marchent pas deux à deux, mais sur six ou huit de hauteur. Cela fait un singulier contraste. En vain l'œil cherche à découvrir quelques différence sur les petits étendards, on n'y voit que les armes du mort, et l'on ne peut pas concevoir pourquoi on les multiplie ainsi, si ce n'est que l'attachement aux armoiries est une maladie héréditaire chez l'ancienne noblesse.

J'eus une fois l'honneur de dîner à Mayence chez un chevalier de l'Empire: je vis d'abord ses armes au devant de son palais; elles étaient tenues par des lions aux deux côtés de l'escalier, et peintes sur les portes. On les voyait brodées sur les siéges, gravées sur la vaisselle plate, et tissues dans le linge de table. Je levai les yeux, et je les vis modelées en stuc aux quatre coins de la salle. Elles étaient très-artistement travaillées en bois de couleur sur le gué-

ridon de madame, les domestiques les portaient sur le bord de leur livrée, et elles étaient attachées sur le berceau du noble rejeton de la famille. Je présume que, dans une si noble maison, si j'avais été obligé de quitter la compagnie pour satisfaire à quelque besoin, j'aurais certainement trouvé les armoiries de la famille sur le couvercle de ce qui sert à un même usage pour le souverain comme pour le pauvre. — Mais je retourne bien vîte de Mayence à Naples. Heureusement la coutume révoltante, et souvent nuisible, de porter les morts à découvert dans la ville est en partie supprimée; je dis en partie, car elle ne l'est malheureusement pas tout-à-fait : on est toujours dans l'usage d'exposer à la vue de tout le monde les enfans et les prêtres morts. Les enfans sont couverts de fleurs, on leur met un bouquet dans la main et même dans la bouche. On prend quelques enfans que l'on habille avec une espèce de costume d'opéra, afin qu'ils représentent des anges : ils

environnent le cercueil, ainsi affublés, et font toutes sortes de singeries jusqu'au cimetière, où l'on espère qu'ils sont alors relevés par des anges véritables.

Un autre spectacle des rues vraiment imposant, c'est lorsqu'on porte le Viatique, c'est-à-dire quand des prêtres portent aux mourans le corps du Christ changé en une hostie, pour soulager l'ame qui va s'échapper. Il faut, s'il est possible, voir ce spectacle dans un endroit spacieux, car dans une rue étroite il ne fait pas autant d'effet. Je demeure, par exemple, dans le *Largo del Castello*, place qui est à-peu-près aussi grande que celle des Gendarmes à Berlin, et qui, du matin jusqu'au soir, est remplie de vendeurs et d'acheteurs, d'animaux, de carrosses de louage, de badauds et de jeux. Près de l'endroit que j'habite est un théâtre de marionnettes, au devant duquel se tient pendant toute la journée le Polichinelle pour divertir le peuple par ses tours de passe-passe. A quelques pas plus loin est le marché

aux poissons, et vis-à-vis de moi un corps-de-garde. Je n'exagère pas en portant à deux mille, non compris le bétail, le nombre des individus qui vont et viennent continuellement sur cette place.

Tout-à-coup le Viatique paraît ; une bannière que l'on porte en avant le fait reconnaître à l'œil, tandis que le son aigu d'une clochette l'annonce à l'oreille. Il est entouré de prêtres en costume, et souvent d'une garde d'honneur. L'encens fume devant le cortége, et les fidèles que le hasard conduit sur ce chemin croient qu'il est du devoir d'un chrétien de suivre la foule, qui se grossit comme une boule de neige. Aussitôt Polichinelle se tait, les marchandes de poissons sont muettes, les joueurs ne disent mot, des milliers de spectateurs se jettent à genoux, se frappent la poitrine, et font le signe de la croix, la garde prend les armes et bat aux champs tant que le cortége est en vue. Si c'est le soir, ce spectacle est encore plus beau. Une lumière paraît aussitôt sur chaque

balcon (et on doit se rappeler qu'il n'y a aucune fenêtre sans balcon); à l'instant même, et comme par enchantement, la nuit la plus obscure se change en un beau jour; tous les étages sont éclairés, et en bas on tire une quantité de fusées et serpenteaux qui pétillent et éclatent près du cortége; je l'ai suivi des yeux jusque dans la rue la plus voisine : cet aspect est unique, car d'abord tout est dans l'obscurité devant moi, mais au moment où cette procession entre dans la rue, les deux côtés s'éclairent, et la lumière s'étend toujours plus loin : on dirait qu'elle passe de maison en maison, de balcon en balcon, jusqu'à ce qu'enfin elle se dissipe dans le même ordre, et que tout rentre dans l'obscurité comme auparavant. Je me suis demandé plusieurs fois comment il se fait que ce spectacle me remplit, moi hérétique, d'une sorte de respect, car je regarde comme une très-grande absurdité de croire que l'on porte réellement le Bon-Dieu par les rues, dans une boîte. Je ne puis répondre

à cette question qu'en observant que ce qui est respectable aux yeux d'un très-grand nombre de personnes, impose presque toujours à nos faibles esprits. Qui pourrait, par exemple, considérer avec plaisir, pendant cinq minutes, un soldat seul qui fait l'exercice ? mais que l'on se représente un corps de vingt mille soldats, et on suivra volontiers ses mouvemens pendant des heures entières. Qui est-ce qui écoutera avec émotion une vieille femme chanter à l'église ? mais si deux mille de ces femmes chantent à-la-fois les louanges de Dieu, nous sommes entraînés involontairement à en faire autant. Oui, je crois que s'il était possible qu'un ou deux millions d'hommes frappassent en même temps sur un tronc d'arbre dans une grande prairie, nous en serions émus jusqu'aux larmes.

On ne voit nulle part ailleurs que dans les rues de Naples autant de costumes différens, et qui sont cependant tous du pays. D'une part, les habitans

d'un village s'habillent différemment que ceux d'un autre (ce qui vient encore des anciens temps, parce que les habitans actuels descendent de races originaires de différentes colonies); d'un autre côté on distingue, par la manière de se vêtir, les habitans des îles d'Ischia, Procita et Caprée. Mais ce sont les habitans du lieu où réside la cour qui se distinguent principalement par toutes sortes de mascarades singulières. J'ai déja parlé plus haut des confrairies dont les membres vont comme des spectres par toute la ville : il y a malheureusement, outre cela, des milliers de moines de tous les ordres et de toutes les couleurs, avec et sans barbe, chaussés et déchaussés, en capuchon, ou chapeaux, ou barrette; en habits d'une, de deux ou de trois couleurs. A l'exception de ceux dont l'institution a un but d'utilité, on sait que tous les autres sont des faînéans, que l'on trouve dans les rues en tout temps et à toute heure, par bandes de six à huit, sans compter ceux qui

vont seuls. Il y a aussi une espèce de religieuses appellées *nonnes de la maison* (*monaca della casa*), qui n'appartiennent proprement à aucun ordre, mais qui ont fait le vœu de porter toute leur vie le hideux costume des hommes, de ne pas se marier, de vivre dans la chasteté, si cela leur est possible; de ne pas renoncer au monde, mais, au contraire, de fréquenter avec leur déguisement, la société des hommes, et de s'y montrer avec un orgueil religieux. Je présume que les Napolitaines ne prennent parti dans cette pieuse coterie que lorsqu'elles ont passé l'âge du plaisir; car je n'ai vu aucune nonne de la maison qui fût jeune. Cependant le costume ordinaire des femmes un peu au-desus du commun ne vaut guère mieux que l'habit d'une religieuse. Non-seulement elles sont toutes habillées en soie noire, mais elles portent encore sur la tête une grande coiffe noire qui leur cache le visage, et qui, quand il fait du vent, leur donne l'air de bal-

lons remplis d'air, portés sur des jambes d'homme.

On rencontre souvent des individus qui ressemblent à des aumôniers prussiens; ce sont des avocats, dont il y a ici une quantité infinie. On voit aussi beaucoup de jeunes gens en robes longues, tantôt blanches, tantôt bleues ou noires; ils sont attachés aux différens conservatoires où l'on enseigne la musique. La tournure de plusieurs d'entre eux fait voir qu'ils appartiennent à la classe infortunée dont le chant plaît tant à l'oreille blasée des Italiens. — On distingue aussi, par l'habillement et par les traits du visage, un corps d'Arnautes, qui est ici en garnison. La garde du roi est habillée en rouge et bleu; un autre régiment est en blanc; un troisième en bleu foncé: la couleur de l'uniforme des sbires est jaune et noire. Que l'on mette au milieu de toutes ces personnes si diversement habillées quelques marchands arméniens et des esclaves d'Alger, et l'on sera forcé d'a-

vouer qu'il n'est pas possible de trouver une plus grande variété de costumes. Sous de certains rapports, il y a plus de mouvement dans les rues de Naples que dans celles de Paris; mais, dans cette dernière ville, le mouvement est plus agréable. A Paris, toutes les murailles sont surchargées d'affiches, d'indications, etc.; ici, il n'y en a aucune. Tout le monde peut à Paris faire des annonces, des offres, des questions au public; ici, cela est inusité. Les Français veulent, autant que possible, réunir tous les hommes et tous les états; l'Italien cherche à les isoler. L'esprit inquiet des Français veut être alimenté par-tout, ne fut-ce que dans l'avenir; les Italiens, au contraire, ne cherchent que la nourriture du corps, et ne s'ennuient jamais. (Ah! c'est que l'ennui est une maladie qui ne gagne que les gens d'esprit, de même que la goutte n'attaque que les riches. Celui qui ne cherche que les jouissances des sens, n'éprouve jamais d'ennui; il jouit aussi long-temps qu'il

peut, et se repose ensuite). C'est tout au plus après les murailles des églises de Naples que l'on aperçoit quelquefois une petite affiche imprimée; et encore que peut-elle annoncer? c'est une sainte invitation (*invito sacro*) d'assister à une fête pieuse, ou une nouvelle béatification de quelque sage oisif, qui n'eut jamais d'ennui. Oui, réellement, on fabrique encore toujours des saints, et cela sera bientôt poussé si loin, que, de même qu'en Chine on regarde un mandarin comme savant lorsqu'il connaît toutes ses lettres, un moine chrétien sera incessamment regardé comme ayant acquis les plus grandes connaissances lorsqu'il pourra nommer tous les saints de son église. — Je n'ai vu qu'une seule affiche pendant tout le temps de mon séjour à Naples, et encore elle était ridicule; c'était dans la rue de Tolède: un maître de langues annonçait qu'il se proposait de donner des instructions chrétiennes et morales en langue italienne. Le gouvernement

a très-rarement quelque chose à dire au peuple. Malgré toutes les peines que j'ai prises pour me procurer les ordonnances de police qui ont paru depuis deux ans, je n'ai pu en rassembler que six. Ne croirait-on pas que l'on vit dans une monarchie céleste, où les anges n'ont pas besoin qu'on leur donne des réglemens ? Ceux qu'on trouve ici sont écrits en noir sur les murs, et ne sont point gravés, de manière que l'on peut les blanchir suivant l'occasion, et par conséquent ne pas les observer. Mais si les murailles de Naples manquent de nouveautés mondaines, elles sont d'autant plus riches en images de saints, qui représentent les objets les plus insipides. Dans la rue qui conduit à Portici, on voit sur une muraille une peinture très-remarquable; c'est l'entrée du cardinal Ruffo avec ses Calabrois. Il commande lui-même à cheval; S. Antoine plane au-dessus de lui, tenant à la main les armes de la maison royale. Vis-à-vis d'eux est la caverne de l'enfer,

à l'entrée de laquelle est un dragon qui ouvre une gueule énorme. Les troupes calabroises chassent sans pitié tous les Français dans cette gueule. C'est bien dommage que le temps ait déja imprimé ses traces sur cette plaisante peinture, et qu'il menace de dérober dans peu à l'étranger les restes de ce monument extraordinaire.

Je m'arrête ici, parce que c'est dans les rues d'une ville que l'on peut apprendre à connaître l'esprit de ses habitans, et j'espère n'avoir pas entrepris un travail inutile en essayant d'en faire la description au lecteur, qui en sait maintenant autant que moi sur cette cité fameuse.

La ville de Naples et ses environs sont remplis de choses très-remarquables; mais les deux objets qui, à mon avis, méritent le plus d'être examinés avec attention, sont Pompéia et le mont Vésuve. Celui qui ne peut s'arrêter à Naples que deux ou trois jours sera suffisamment récompensé de son voyage

s'il parcourt Pompéia et s'il monte sur le Vésuve. Je commençai donc par gravir cette montagne célèbre, sans laquelle les ruines de Pompéia n'existeraient pas aujourd'hui.

Fin du premier volume.

701928

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans ce Volume.

CHAPITRE I, *qui tiendra lieu de Préface.* page 1

II. *Introduction.* 8

III. *L'Empereur Alexandre.* 17

IV. *Nouvelle Constitution des Paysans de Livonie.* 22

V. *Tempête sur le lac Peipus.* 27

VI. *Dorpt.* 32

VII. *Riga.* 40

VIII. *Ascension de Robertson.* 44

IX. *État des Postes depuis Pétersjusqu'à Naples.* 48

X. *Voyage de Riga à Berlin par la Prusse occidentale.* 72

XI. *Entre Leipsick et Nuremberg.* 81

XII. *Nuremberg.* 88

XIII. *Augsbourg.* 95

XIV. *Entre Augsbourg et Inspruck.* 109

XV. *Le Tirol.* 119

XVI. *La Chasse du Chamois.* 132
XVII. *Suite du Tirol.* 138
XVIII. *Entre Vérone et Florence.* 156
XIX. *Ascension de Zambeccari.* 164
XX. *Une Matinée dans les Apennins.* 185
XXI. *Florence.* 191
XXII. *Entre Florence et Rome.* 223
XXIII. *Une Promenade dans Rome.* 233
XXIV. *Werther et Charlotte.* 272
XXV. *Entre Rome et Gaëte.* 277
XXVI. *La Maison de Campagne de Cicéron.* 286
XXVII. *Entre Gaëte et Naples.* 292
XXVIII. *Naples.* 296
XXIX. *Quelques Scènes des rues de Naples.* 328